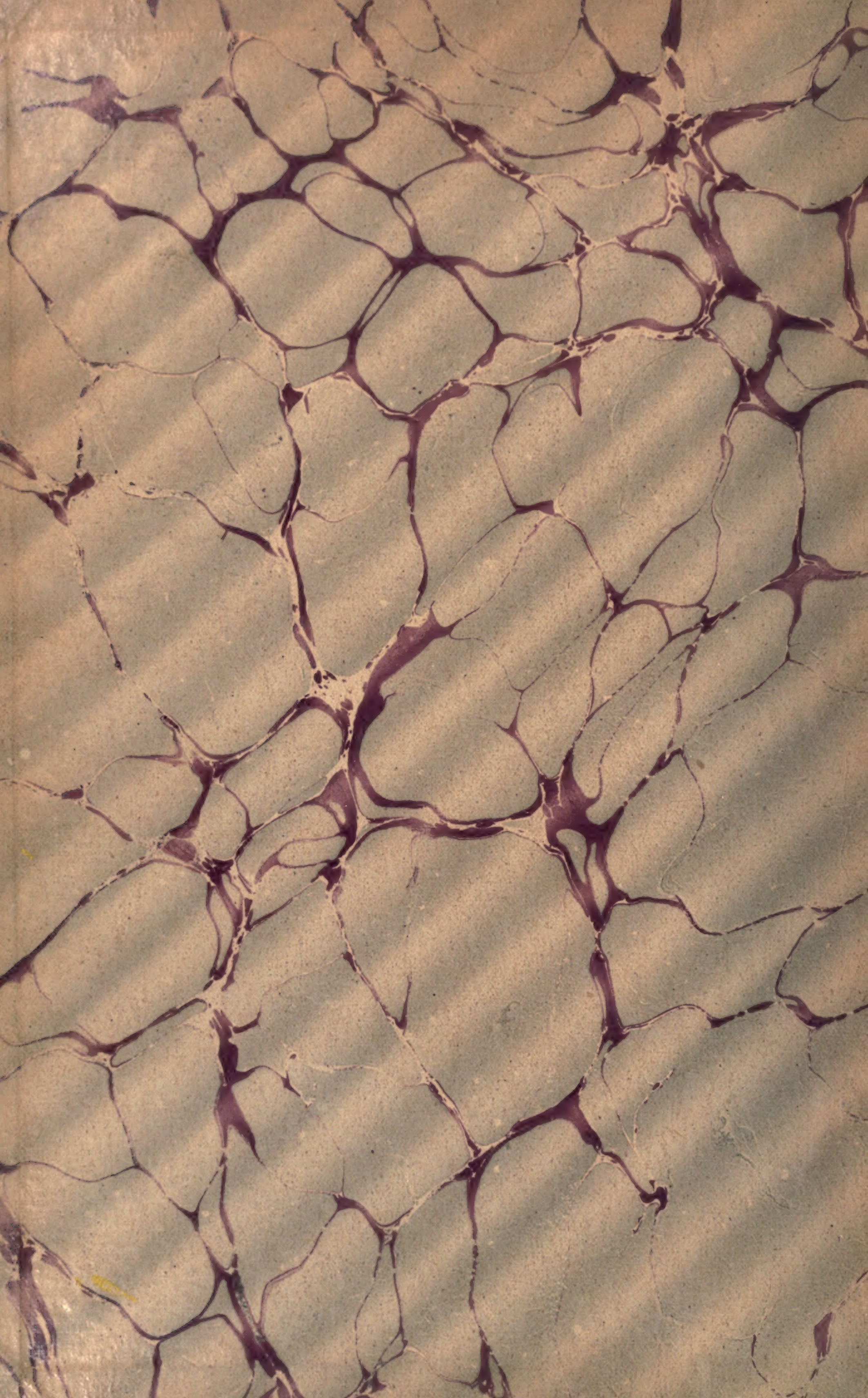
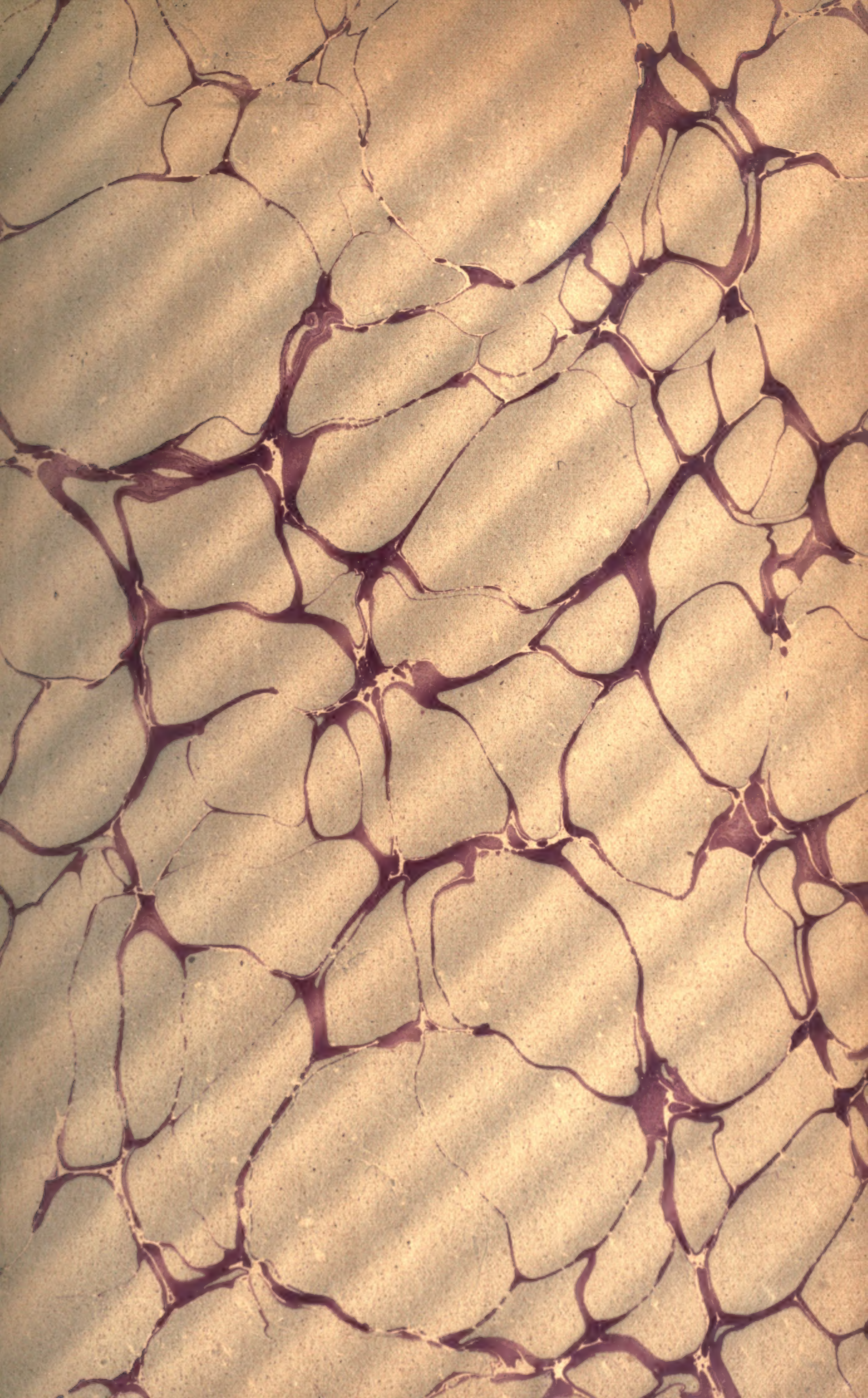

3 1761 03621 9558





LE SENTIMENT CHRÉTIEN

DANS LA

POÉSIE ROMANTIQUE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

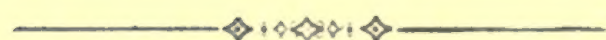
LE SENTIMENT CHRÉTIEN DANS LA POÉSIE ROMANTIQUE

THÈSE

PROPOSÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

ERNEST DUBEDOUT
licencié ès lettres



PARIS
LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE
RUE CASSETTE, 15

1901

A LA MÉMOIRE

DE

MON PÈRE

INTRODUCTION

Au XVI[e] siècle, la Renaissance littéraire fut païenne, un retour passionné à l'antique, à ses idées, à ses sentiments et à ses formes. Le XVII[e] siècle, malgré un fonds très chrétien, bannit Dieu de la poésie, par scrupule sans doute, par préjugé aussi [1]. Quant au XVIII[e], il est franchement hostile à la Religion nationale. Son esprit est païen comme au temps de la Renaissance. Le fonds du paganisme, c'est le culte de la volupté. Or, tous les hommages de l'époque s'adressent à Vénus [2]. Elle inspire les Dorat, les Bertin, les Léonard, les Parny, la troupe nombreuse des *poetæ minores* légers et sensuels. C'est elle qu'on exalte dans les romans [3], elle que les arts célèbrent à l'envi [4].

---

1. De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles :
L'Évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourments mérités.

Boileau, *Art poétique*, ch. III.

2. Voir L. Bertrand, *la fin du Classicisme*, chap. I. Édit. Hachette 1897.

3. Il suffit de citer les noms de Duclos, de Crébillon fils, de Laclos. Ce sont les plus fameux, mais il y en a d'autres.

4. Boucher, Fragonard pour la peinture; Clodion pour la sculpture, etc. Cf. E. et J. Goncourt, *L'art au XVIII[e] siècle*, 3[e] série.

Tous les instincts sont bons, toutes les passions saintes, entendez surtout les passions voluptueuses [1]. Loin de les flétrir, loin de les réprimer, il faut donc leur obéir. Voilà les idées dont les lettrés assurent le triomphe. Est-il besoin d'ajouter ce que furent les mœurs courantes en ce siècle de libertinage absolu?

On revient au paganisme par une philosophie généralement matérialiste [2]. Son règne fut assez long pour provoquer les colères éloquentes de Lamartine contre les hommes qu'elle forma, « calcul et force, chiffre et sabre [3] ». On s'éprend de la morale païenne : modèles, les héros de Plutarque ; directeurs, Sénèque et Marc-Aurèle ; idéal, le perfectionnement indéfini de l'homme par les seules forces de la raison. Enfin, sans trop se réclamer des anciens au point de vue littéraire, tout en daubant même sur eux à l'occasion, cependant on les exalte par haine du christianisme, oppresseur de la nature, éteignoir de l'esprit. Une phrase connue de Chamfort peint à merveille les dispositions de l'époque : « M. de . . . . qui voyait la source de la dégradation de l'espèce humaine dans l'établissement de la secte nazaréenne et dans la féodalité, disait que pour valoir quelque chose, il fallait *se débaptiser* et se défranciser et redeve-

---

1. Rousseau, *Nouvelle Héloïse*, *Émile*, liv. II, V, etc. Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville*. *Pensées philosophiques*, I, III (Edit. Assezat) La Mettrie, *Art de jouïr*, etc.

2. Épicure et Lucrèce sont passionnément admirés des encyclopédistes.

3. Préface des *Premières Méditations*.

nir grec et romain par l'âme [1] ». Un siècle païen, voilà le XVIIIe siècle [2].

Or, une femme de génie viril, élève même des philosophes, ouvrit avec éclat la réaction contre ce fanatisme à rebours. Mme de Staël [3] accepte le legs de ses maîtres : la croyance en la perfectibilité humaine. Toutefois, elle déclare que l'idée du progrès est « la plus religieuse qui soit sur terre », et, comme au cours de sa vie, elle penchera de plus en plus vers le christianisme, c'est de lui qu'elle attendra définitivement la réalisation de ses rêves. Elle s'insurge avec ardeur contre les railleries faciles et sottes dont le XVIIIe siècle prétendit l'accabler. Pour elle, au contraire, le christianisme est « la source du génie moderne ». Après une poésie purement imitée des anciens,

---

1. Nos philosophes, écrit M. Brunetière (*Revue des Deux-Mondes*, novembre 1898), croyaient « se décrasser » en « se déchristianisant », et ce qui déplaisait ou ce qui répugnait du catholicisme à nos aristocrates, c'était qu'il fût la religion de tant de petites gens !... » « La plus vile canaille, disait Voltaire, l'avait seulement embrassé pendant plus de cent ans ». — Voltaire avait raison : le christianisme fut et il reste encore la religion des petits, des humbles. C'est sa gloire, et, entre beaucoup d'autres, sa preuve divine. Mais admirez l'orgueil de ces lettrés, leur orgueil inhumain. Pourquoi donc, égaux devant Dieu, devant la douleur, la mort et l'éternité, ne le serions-nous pas devant la Religion ?

2. Ni français, ni chrétien, dit M. Faguet (*Études sur le XVIIIe siècle*. Avant-propos). Ni chrétien, c'est évident. Ni français, c'est encore vrai, si le XVIIIe siècle a fait une guerre acharnée à ce qui constituait la vieille France : tradition, autorité, religion, etc. D'ailleurs on convient de bon gré qu'il eut des qualités très françaises, quoique secondaires : l'élégance, l'esprit, la grâce, et qu'il prépara le merveilleux mouvement scientifique du siècle suivant.

3. *De l'Allemagne*, *Corinne*. Cf. G. Pellissier, *Le mouvement littéraire au XIXe siècle*, ch. III.

tout à côté, il y a place « pour une poésie née de l'esprit du moyen âge, jaillie d'une religion essentiellement spiritualiste ». Et si à l'esprit chrétien s'ajoute « l'esprit septentrional », c'est-à-dire le goût des littératures étrangères, alors la stérilité des lettres françaises prendra fin, et sur les ruines des préjugés classiques surgira un art nouveau, l'art moderne. Que ce christianisme ne soit pas tout à fait celui de la Révélation, cela est certain ; d'ailleurs, pour l'instant, il importe peu. Par des idées neuves, soutenues avec une éloquence chaleureuse, Mme de Staël inaugura la renaissance du spiritualisme chrétien, dont Châteaubriand allait être le triomphant restaurateur.

A vrai dire, l'heure où parut le *Génie du Christianisme* était singulièrement opportune. Nous ne parlons pas des circonstances politiques, par exemple du Concordat, si favorables pourtant au succès de l'œuvre. Mais tant de ruines jonchaient le sol, tant d'espérances avaient péri, fauchées impitoyablement par la tourmente révolutionnaire, que les esprits, naguère encore oublieux du passé, maintenant déracinés et ne sachant où se prendre, tournaient en arrière leurs regards avides. Dix-huit siècles auparavant, le christianisme avait sauvé le monde en décrépitude. Qui sait ? peut-être le sauverait-il encore une fois ! Il y eut alors un retour inconscient et attendri vers cette Religion que l'on croyait morte, et qui apparaissait, à l'horizon tout plein de grondements, comme l'étoile du salut. Au souvenir de douleurs toujours saignantes, au seuil d'un avenir gros d'orages, une tristesse

désenchantée venait d'éclore, un besoin, à la suite d'effroyables vicissitudes, de quelque chose d'immuable et de reposant, le désir d'un idéal qui ne fût pas menteur. Or, où trouver ailleurs que dans le christianisme plus d'harmonies avec les dispositions secrètes et profondes des âmes? Il dénonce la fragilité des hommes et des choses, source de mélancolie inguérissable. Par sa doctrine et par ses promesses, il suscite les tendres émotions, tandis que pour calmer nos soifs d'infini dans le bonheur, il fait rayonner les espérances éternelles. C'est pourquoi les générations affreusement lasses revinrent à la Religion chrétienne, sinon avec la Foi, du moins avec le sentiment.

Châteaubriand donna l'essor à ce mouvement religieux. *Le Génie du Christianisme* fut donc un livre opportun ; mais plus encore, il fut un livre de combat violent et heureux contre le XVIIIe siècle. L'auteur prend le contre-pied de ses théories les plus chères. Cette époque, avons-nous dit, fut païenne, et se réclama de l'inspiration païenne. Châteaubriand dit : « Vous n'ignorez pas que ma folie à moi est de voir Jésus-Christ partout [1] ». Les lettrés bafouaient la vieille croyance comme une superstition gothique ; Châteaubriand écrit le *Génie du Christianisme*, c'est-à-dire le poème de ses bienfaits et de ses beautés. Le christianisme est vrai parce qu'il est beau ; ou il est trop beau pour ne pas être vrai. Je sais bien qu'un Pascal ou qu'un Bossuet n'eût pas recherché

1. Lettre au *Mercure*.

ce genre d'apologie. Il est évident, en effet, qu'une pareille méthode ne saurait prétendre à confondre l'incrédulité, ni même à convaincre les âmes de bonne foi. Cependant elle est légitime. Le Christianisme, s'il vient de Dieu, doit être par excellence le Vrai, le Bien et le Beau. On peut donc, à son gré, insister sur l'un ou l'autre de ces points de vue, selon les préférences et les ressources de son génie. Au reste, il est certain que le Christianisme nous a apporté de nouvelles forces morales, fortifié la conscience humaine de nouveaux scrupules, donné à la famille et à la société, à leurs devoirs et à leurs bonheurs, un surcroît de sanctions [1]. Il est certain que la Religion du Christ est poétique et belle dans son culte ; qu'elle ouvre une source d'inspirations neuves et profondes à l'écrivain de génie. Qu'il faille d'autres preuves pour démontrer sa divinité, d'accord ; mais celles-là suffisent pour lui mériter le respect, l'admiration et la sympathie. Châteaubriand, je crois, n'en demandait pas davantage [2].

D'ailleurs un *Génie du Christianisme* élevé sur un

---

1. Voir Jacquinet, *Châteaubriand*, Extraits, Préface (Édit. Belin).

2. Mais ne concluons pas cependant à l'insincérité de sa foi. Il écrit dans ses *Mémoires* : « Non, je n'ai point fait une gageure avec moi-même ; je suis sincère ; voici ce qui m'est arrivé : de mes projets, de mes études, de mes expériences, il ne m'est resté qu'un détromper complet de toutes les choses que poursuit le monde. Ma conviction religieuse, en grandissant, a dévoré mes autres convictions ; il n'est ici-bas chrétien plus croyant et homme plus incrédule que moi (*Mémoires d'Outre-Tombe*, cf. t. VI, p. 365, 370, 376 et toute la *Conclusion* ; indication de M. Brunetière. *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1898).

autre plan aurait-il eu le même succès ? « En 1802, dit Châteaubriand, lorsqu'on n'accordait rien à l'ancienne religion, qu'elle était l'objet du dédain, qu'on ne savait pas le premier mot de la question, ... il était peut-être utile d'exciter les regrets, d'intéresser l'imagination à une cause si méconnue, d'attirer les regards sur l'objet méprisé, de le rendre aimable avant de montrer combien il était sérieux, puissant et salutaire ». — Oui, c'était utile, et malgré l'omission fâcheuse de ce qu'il y a de « sérieux », « de puissant et de salutaire, » en un mot de divin dans le christianisme, malgré toutes les lacunes, Châteaubriand a réussi. Il a forcé l'incrédule au respect, à la discussion profonde et convenable [1] ; il a revendiqué les droits du sentiment et de l'imagination à côté des droits de la raison. Car « il y a plus de choses dans le monde que notre philosophie n'en saurait expliquer ; d'autres puissances que la raison raisonnante atteignent ce qui échappe éternellement à ses prises ; et ce qu'elles atteignent est sans doute ce qu'il y a de plus précieux pour l'homme, à savoir l'idéal, le surnaturel et le mystère [2] ». Ce n'est pas tout : en littérature, il ouvre des horizons

1. « Grâce à l'exemple donné par un indépendant qui défiait les railleurs, et osait opposer l'enthousiasme au sarcasme ou à l'injure, les moins braves furent pris d'un soudain courage. Se sentant raffermis contre leurs propres défaillances, et tout aises d'un signal auquel applaudissaient tant de vaincus, ils voulurent avoir leur part de triomphe, et furent les premiers à se donner, eux aussi, je ne sais quel air chevaleresque, en s'enrôlant dans cette croisade organisée par une élite qui allait bientôt devenir une foule. » G. Merlet, *Tableau de la littérature française*, t. I, p. 94.

2. Brunetière, *loc. cit.*

nouveaux; le triple objet de la poésie, Dieu, la nature et l'homme, il nous le fait voir expliqué, agrandi par le Christianisme. Du même coup, il brise le moule de la vieille critique littéraire. Puisqu'un moderne ne sent pas comme un païen, étudions les sentiments et négligeons les formes. Écrivains, poètes, artistes, laissez Homère, laissez les anciens ; ou plutôt, non, imitez-les, puisqu'ils sont beaux. Mais souvenez-vous que vous êtes modernes, que le Christ est venu sur la terre. Unissez le vrai et le beau ; qu'il y ait un art chrétien.

Dès lors, une ère nouvelle commence [1]. Une pléiade

---

1. C'est Châteaubriand qui l'ouvre; les jeunes écrivains marchent à sa suite, au rayonnement de son influence. Le romantisme français doit peu de chose aux littératures étrangères. En particulier, il ne doit rien au romantisme allemand, parce qu'il l'a complètement ignoré. « On n'a pas de peine à prouver, dit M. Joseph Texte, que les romantiques français (entendez les poètes lyriques) n'ont rien su ou peu s'en faut de l'Allemagne de leur temps. Jusque sous la monarchie de Juillet, ils ont cru naïvement que toute l'Allemagne vivait encore de Gœthe, de Schiller, de Herder, voire de Klopstock. Ils n'ont beaucoup fréquenté ni Tieck, ni Novalis, ni Arnim, ni Clemens Brentano, ni tout le romantisme... Une connaissance généralement médiocre de la langue, une connaissance plus précise de la littérature, mais de la littérature classique seulement; enfin, à partir de 1830, une série d'efforts continus, mais un peu tardifs pour réparer les lacunes de ces informations décousues et surannées et pour mettre à jour le livre vieilli de Mme de Staël, — il me semble qu'on peut résumer en ces termes ce que nos romantiques ont su de l'Allemagne... Je n'oublie pas ici les imitations de détail assez nombreuses qu'on pourrait signaler, depuis les traductions d'Uhland ou de Guillaume Schlegel, tentées par Sainte-Beuve dans les *Pensées d'Août*, jusqu'aux adaptations d'Émile Deschamps dans ses *Études françaises et étrangères* ou de Gérard de Nerval dans ses *Poésies allemandes*. » Malgré tout, affirme M. Texte, le lyrisme de nos romantiques ne doit à peu près rien à celui des romantiques allemands.

Doit-il davantage à celui des romantiques anglais ? Vers la fin du XVIIIe

étincelante va surgir de poètes qui se réclameront de l'inspiration chrétienne. Lamartine n'imagine pas de plus belles destinées à la poésie, que de chanter Dieu, le dernier mot de tout. « La poésie n'est et ne doit être que la manifestation plus ou moins complète de nos rapports avec l'Être Infini ; un échelon plus ou moins sublime pour nous rapprocher successivement de Celui qui est [1] ». Victor Hugo déplore « que la littérature du grand siècle de Louis le Grand n'ait jamais invoqué le Christianisme, au lieu d'adorer les dieux païens ». Il s'élève avec indignation « contre les écrits sophistiques et déréglés des Voltaire, des Diderot, des Helvétius, éclos dans la décrépitude du dernier siècle ». Enfin, il salue l'aurore d'une littérature qui sera l'expression anticipée d'une société religieuse et monarchique [2]. Alfred de Vigny trouve ses plus beaux symboles dans les « Mystères » de la Bible et

---

siècle, après les traductions de Letourneur, les lettrés goûtèrent assez vivement la poésie sombre, quelque peu macabre de Young (*Nuits*) et de Hervey (*les Tombeaux*). Dans quelques pièces de Fontanes (par exemple le *Jour des Morts*), on entrevoit une imitation furtive de Gray, de Goldsmith et de Cowper. Rien encore des lakistes : Southey, Coledrige et Wordsworth. Il faut attendre jusqu'à Sainte-Beuve, vers 1830, pour saisir leur influence d'une façon appréciable. Au contraire, Ossian, Byron, voilà les maîtres généralement lus et admirés en France, surtout dans la période impériale. Cette admiration ne resta peut-être pas sans effet sur l'esprit de Châteaubriand, de Lamartine, de Vigny ou de Musset. Je crois pourtant qu'elle n'a pas empêché notre romantisme de demeurer absolument français, surtout au point de vue que nous étudions ici. (Cf. Conclusion. — Larroumet, *Études d'histoire et d'art*. J. Texte, *Études de littérature européenne*, édit. Colin).

1. *Premières Méditations*. Préface. Destinées de la Poésie.

2. *Odes et Ballades* (Préfaces *Cromwell*, item).

de l'Évangile. La disparition des croyances, le tourment de l'Infini, le besoin de la Foi arrache à Musset des cris de poignant désespoir. Bref, au front de tous les poètes romantiques, des plus grands surtout, rayonne avec plus ou moins d'éclat, avec plus ou moins de pureté, la lumière du Christianisme ; dans toutes les œuvres un peu de sentiment chrétien palpite.

Mais au juste, qu'est-ce que le sentiment chrétien ? On peut croire à fleur d'esprit ou tenir sa foi solitaire, emprisonnée au fond de l'intelligence, sans communication avec le reste de l'âme. C'est une foi morte, du moins une foi stérile. Il faut qu'elle descende de l'esprit au cœur, qu'elle imprègne la conscience et pénètre toutes nos manières de sentir. Par exemple, voir dans la vie non un lot du hasard ou une partie de fête, mais le théâtre du devoir, une arène où chacun, sous le regard de Dieu, lutte contre le Mal pour un perfectionnement sublime, achevé seulement aux Paradis éternels, — dans la douleur baiser avec humilité, avec une résignation soumise et confiante, la main du Maître qui nous frappe, par conviction intime d'une œuvre divine à laquelle nous coopérons, — ne pas se désoler à la mort d'êtres chéris, comme ceux qui n'ont pas d'espérance, mais regarder à travers les larmes le ciel promis, — tout cela c'est du sentiment chrétien. On peut donc le définir : un sentiment des choses conforme à la doctrine chrétienne. Il fleurit de la Foi comme d'une tige robuste. Le Baptême verse en nous avec sa grâce le premier germe. Il croît ensuite d'une poussée naturelle dans l'atmosphère d'un foyer ou

d'un milieu chrétien, qui pénètre et baigne à son insu une jeune âme. Enfin, il mûrit par la réflexion et l'étude, ainsi qu'un fruit d'été au soleil. D'ailleurs, même quand on le néglige, même quand on le couvre, au risque de l'étouffer, sous les systèmes, les faux raisonnements et la cendre des passions, le précieux germe ne meurt pas complètement. Il est impossible aux peuples et aux individus, mais surtout à un Français, né chrétien, de penser, de sentir comme si le monde n'avait pas été baigné, il y a dix-huit siècles, de ce fleuve de sang qui jaillit du Calvaire.

Puis donc que le trait saillant du romantisme est la renaissance du sentiment chrétien[1], il est permis d'en rechercher la trace, d'en préciser la qualité, ensuite de déterminer son influence littéraire. C'est le but du présent ouvrage. Il s'agit uniquement de poésie, cette étude embrasse la première moitié du XIX[e] siècle avec Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Sainte-Beuve et Th. Gautier[2]. Si cependant elle porte

1. « Dès Rousseau, la foi spiritualiste, au sens le plus large du mot, réagit puissamment dans des formes diverses; c'est d'abord le spiritualisme ample, ému et net du Vicaire savoyard, auquel Mercier croit devoir se rallier, puis celui de Bernardin, de Châteaubriand, de M[me] de Staël; chez eux, comme chez Ballanche, qui, un an avant l'apparition du *Génie du Christianisme*, donne le plan d'une œuvre analogue, la religion naturelle se fond en proportions changeantes avec le catholicisme, lequel, chez les jeunes poètes de la *Muse française* et chez Nodier, leur aîné, prend décidément le dessus. » *Histoire de la langue et de la littérature française. — Des origines à 1900*, t. VII, p. 175.

2. Ce sont les chefs de chœur. Quelques habitués du Cénacle, Émile et Antony Deschamps, Gérard de Nerval, etc., eurent leur moment de

plus loin, c'est qu'il a fallu suivre l'inépuisable fécondité de l'auteur de la *Légende des Siècles* jusqu'à cette œuvre inclusivement. Quant aux autres poèmes du Maître publiés depuis, nous les avons délaissés, non par dédain certes, mais par conviction de n'y trouver aucune idée nouvelle, aucun sentiment inédit. D'ailleurs, il est évident que nous n'avons pas voulu écrire un livre de recherches documentaires sur la vie de ces poètes ou sur leurs ouvrages. Ceci est proprement un livre d'analyse religieuse, morale et littéraire. A l'étude intime des œuvres, à elle seule, nous avons demandé le développement de notre thèse, n'empruntant à l'existence des écrivains, aux pièces extérieures, que les détails communément admis qui peuvent éclairer leur pensée du jour le plus vrai.

---

célébrité. Mais ils disparaissent dans le rayonnement glorieux des Maîtres. Nous aurions voulu faire une place généreuse à Aug. Barbier, poète penseur, à Brizeux, rêveur et tendre, surtout à V. de Laprade qui vient à quelques pas derrière Lamartine et Vigny, poète du même groupe sacré. Il a fallu nous borner.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DIEU

I

Lamartine avait l'âme belle, religieuse d'instinct. Sa mère, avec des soins tendres, cultiva les germes de cette piété naturelle. « Elle épiait jour par jour la pensée de son enfant pour la tourner vers Dieu, comme on épie le ruisseau à sa source pour le diriger vers la prairie où l'on veut faire refleurir l'herbe nouvelle [1] ». Le collège fortifia ces impressions, et Lamartine conte qu'une ferveur d'adolescent le portait parfois, aux heures de récréation, à rechercher l'ombre douce de la chapelle pour y répandre devant Dieu, dans un silence de mystère, les effusions de son cœur [2]. Il exagère peut-être, et, comme le dit M. Reyssié [3], ces rêveries extatiques appartiennent moins au Lamartine de Belley qu'au Lamartine encore tout chaud de son poème de *Jocelyn* :

Souvent lorsque des nuits l'ombre que l'on voit croître,
De piliers en piliers s'étend le long du cloître.

. . . .

1. *Cours familier de littérature*, 1er entretien. — Citation de M. Reyssié, la *Jeunesse de Lamartine*.
2. *Confidences*, p. 121, 122.
3. *Jeunesse de Lamartine*, p. 83.

Sa mère notait seulement : « Ce qui me fait le plus de plaisir encore, c'est qu'il paraît avoir de l'inclination maintenant à la piété [1]. » C'était plus juste sans doute.

Revenu parmi les siens, dans les distractions d'une oisive jeunesse ces sentiments s'apaisent et s'éteignent presque. Des folies banales et passagères, des lectures très mêlées, quelques voyages, notamment en Italie, enfin les aventures de Raphaël remplissent ces années frivoles. Entre temps, il écrit et publie les *Premières Méditations* (1820). Ce fut un enchantement. On était las de la littérature impériale, des vers de Parny, poésie légère et libertine, toute en surface, sans imagination, sans chaleur et sans idéal. Un poète surgissait plein d'une spontanéité émue, dont la voix harmonieuse et pure célébrait l'amour. On l'acclama. En outre, il chantait Dieu, « il relevait la partie divine de la pensée humaine » que le XVIIIe siècle avait essayé de flétrir. Aussi l'admiration fut-elle immense au XIXe, illuminé à son aurore des feux de la gloire militaire, mais inquiet malgré tout et avide d'espérances immortelles.

Jusqu'en 1830, Lamartine fut un élégiaque chrétien. « Des soupirs pour une ombre et des hymnes pour Dieu [2], » ce vers résume la moitié de son œuvre poétique. Les hymnes jaillissent sans effort de son âme, et ses pensées, d'un vol spontané, montent vers l'Infini [3]. Cepen-

1. *Manuscrit de ma Mère*, p. 154.
2. *Recueillements poétiques* — A Némésis.
3. Le Temple, l'Immortalité, le Lac, l'Isolement, la Foi, le Vallon, le Soir, Dieu, la Prière, l'Automne, etc., etc.

dant si le son divin est naturel à sa lyre, il n'est pas du tout inconscient : le poète veut qu'elle le rende avec plénitude. « Ce doit être, dit-il, la destinée glorieuse de la poésie de s'élever à Dieu comme le chant de l'alouette au-dessus des nuages... Plus il y a de Dieu dans une poésie, plus il y a de poésie, car la poésie suprême, c'est Dieu [1]. » Il rêva donc de composer au soir de sa vie « des chants moins remplis de plaintes ou de délires personnels, mais qui seraient une note sacrée de ce cantique incessant et universel que toute créature doit chanter devant son Créateur. » Du moins, il fut au commencement un poète, un adorateur, un chantre de Dieu.

De quel Dieu? Il n'est pas facile de préciser la pensée religieuse de Lamartine, surtout dans les poésies détachées comme les *Méditations* et les *Harmonies*. Elle circule, vague et molle, au milieu de rêveries, elle change au gré de la sensation, croyante dans le bonheur, sceptique ou désespérée quand il souffre, en un mot presque insaisissable. A lui donner une forme logique et serrée, si tant est qu'on y réussisse, ne risque-t-on pas de la forcer? Essayons cependant de la saisir. Il est certain qu'à cette époque (1830-1850), son Dieu n'est pas l'Être suprême des philosophes, auteur anonyme et honteux du monde, retiré ensuite dans les profondeurs lointaines du Ciel, une sorte de Dieu fainéant. C'est une Providence attentive ; les traits dont le poète la peint sont bibliques, avec un caractère de majesté que tempère l'amour, senti-

1. *Cours familier de littérature*, IVe entretien.

ment chrétien. Ainsi que d'une source immense, « l'Être à flots éternels découle de son sein » et revient y finir comme le fleuve à l'Océan. Il est puissance, sagesse, ordre, équité, amour. Les Cieux racontent sa gloire [1]. Présent au monde, dans les temples et à notre âme, il entend nos prières et les agrée. Sa Providence enveloppe l'univers; le bonheur est un de ses sourires auquel répond notre reconnaissance attendrie [2]. Sans doute, le malheur nous étreint de ses serres cruelles. N'importe. Gloire à Dieu ! il est le maître, il est juste, il est bon [3]. Ne maudissons pas la souffrance : énigme désespérante à l'incrédule, c'est pour le croyant « la flamme qui purifie, le creuset divin où la vie se change en immortalité ». Voilà le Dieu « qu'Abraham a servi, que le Christ enfin vient montrer à la terre [4] », le Christ, Verbe incréé, parole lumineuse et consolatrice, Dieu du berceau, comme il sera — c'est la prière du poète — le Dieu de sa tombe [5].

Les temps antiques déjà s'éclairent à son flambeau. Ainsi la philosophie grecque, grande sur les livres de Socrate, idéalisée encore par Platon, non seulement se pare chez Lamartine de poésie mélodieuse, mais elle se

---

1. *Premières Méditations*, Dieu.
2. *Ibid.*, la Providence à l'Homme.
3. *Ibid.*, l'Homme.
4. *Premières Méditations*, Dieu.
5. *Méditations*, la Foi, le Crucifix. — *Harmonies*, III. Hymne au Christ. — Ces courtes citations, faciles du reste à multiplier, montrent que Lamartine se rapproche plus du vrai Christianisme que Chateaubriand, dont la religion était bien un peu enrubannée (voir Reyssié, p. 285-286).

transformé, embellie par le Christianisme. Socrate explique à ses disciples le même Dieu que chante le poète,

Contemporain des jours et de l'Éternité
Grand comme l'Infini, seul comme l'Unité.

Les autres Dieux qui peuplent l'Olympe en sont l'image obscure, et peut-être forment-ils les brillants degrés d'une échelle immense, comme les Anges de l'Écriture. L'âme immortelle ne s'y enivre pas d'un nectar éternel : elle vit de pensée, de désirs satisfaits. L'amour est l'air qu'elle respire en attendant que le corps renaisse, tissé de la fleur des éléments. Enfin, quand Socrate a bu le poison, il ouvre un œil prophétique sur les siècles prochains... « les dieux s'en vont, ils roulent avec l'erreur de l'Olympe qui croule », faisant place au Dieu saint, unique, universel, au Verbe dont la splendeur se reflète par avance dans ses yeux éblouis.

Cette transformation par le Christianisme, nous pouvons la saluer encore, quoique moins marquée, dans *Le Dernier chant du Pèlerinage de Harold* [1], où Lamartine achève sur la mort du héros le récit de ses aventures capricieuses. Child Harold c'est Byron. Il apparaît dans le poème comme un génie puissant, tourmenté ; mais ce n'est plus le cœur égoïste, l'être pervers dont l'attitude fatale hanta l'imagination des contemporains. Lamartine

1. Ch. Pomairols, dans son livre sur Lamartine, a bien marqué cette transformation (p. 72-75).

idéalise ou christianise ses pensées. Écœuré de voluptés sans lendemain, Harold veut graver son nom sur l'airain des batailles, et par la victoire fonder la liberté. Est-ce tout? Non; « il reste peut-être quelque chose à tenter... la vertu ! » Il ira donc

> Venger le nom chrétien du long oubli des rois,
> Mourir en combattant pour l'ombre d'une croix,
> Et n'attendre pour prix, pour couronne et pour gloire,
> Qu'un regard de ce Juge en qui l'on voudrait croire.

Mais le destin a trahi son désir d'un trépas envié. Comme il s'égare un jour dans le cloître sombre d'un monastère, son âme, éprise de l'Infini, rêve. Elle cherche Dieu : « Car peut-être est-ce tout? Peut-être que le seul but de tout ce qui respire, tout ce qui n'est pas lui n'est rien, n'est qu'un délire. » Hélas ! Dieu se tait; la nature se tait; raison, génie, foi, trois flambeaux éteints. Harold meurt. Cependant une espérance accompagne le vol de son âme vers l'Éternité. Peut-être l'ange du martyre écrira-t-il sur le livre de grâce ce mot qui révoque l'arrêt suprême : Pardon.

Le *Chant d'Harold* ramène naturellement le poète parmi les souvenirs de la Grèce païenne. Certes il leur paie le tribut d'une admiration sympathique. La Grèce est la mère de son génie; il la salue tendrement comme une ombre chère. Puis, malgré ses prestiges, la tradition hellénique fait place à l'idéal chrétien. Ni les beaux marbres mutilés, ni la grâce des légendes n'excitent la

compassion du poète. Lamartine s'émeut pour une Grèce nouvelle :

> Par les pas des tyrans ses bords sont profanés,
> Ses temples sont détruits, ses peuples enchaînés,
> Et sur l'autel du Christ brisé par la conquête,
> L'Ottoman fait baiser le turban du Prophète.

Aux comparaisons mythologiques, si naturelles en un sujet pareil, il substitue des images étrangères au paganisme. Ainsi la gloire d'Homère contestée par des Zoïles trop voisins de lui, mais doucement rayonnante au lointain des âges, ressemble au son de la cloche qui de près tourmente l'oreille et de loin la caresse mollement, « attendrit la pensée, élève l'âme aux cieux ». Les vieilles allégories revêtent un sens nouveau. Sur la couche où agonise Harold, près de sa tête, le saint vieillard Cyrille tenant une torche de hêtre ressemble au Temps qui voit l'Éternité s'ouvrir, tandis que, prenant entre ses doigts la froide main du moribond, Adda éplorée, penchant son beau front, rappelle l'ange du cercueil. Enfin le héros est mort ; lecteurs, donnez-lui une larme, une prière ;

> C'est là ce funèbre denier,
> Ce tribut qu'à la mort tout mortel doit payer.

Ainsi, sans briser le moule antique, Lamartine y jette des formes nouvelles. Cette transformation, du reste, est instinctive. Comme il a l'imagination chrétienne, il colore tout des teintes qui lui sont chères. Mais il

n'adhère pas à la foi par conviction réfléchie de la vérité de ses dogmes ; il la goûte avec son cœur « J'aime, il faut que j'espère ». Au souvenir de sa mère, noble et digne femme, il soupire avec émotion :

Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère.
Qui peut douter sur son tombeau?

Dieu lui apparaît, ou, pour mieux dire, il sent Dieu dans la majesté des ruines, dans le silence d'une chapelle, où brille la lampe mystérieuse, dans la soif d'infini et d'immortalité qui dévore notre âme. Parfois le doute amer trouble son esprit. Les *Premières Méditations* retentissent souvent de ses cris désolés [1]. Mais ce n'est qu'une impression éphémère; la foi rebondit vers la vérité d'un souple élan. Une nuit, « il gémit ou rugit » le *Désespoir* ; le lendemain, il écrit la *Providence*. Si le ton des *Nouvelles Méditations* est plus rasséréné, c'est que Lamartine ne doute plus, et que son âme heureuse s'élance en liberté vers le bleu firmament. Dans les

1. La Foi, le Désespoir, l'Homme, la Semaine Sainte, etc.
Harmonies. IV, Novissima verba.
Voir également dans sa Correspondance, t. II, p. 362, 363, 433, 434.
« Que je vous envie, écrit-il au duc de Rohan qui va entrer dans les ordres, votre héritage pacifique dont vous vous mettez enfin en possession ! Il fallait ajouter à toutes les béatitudes : heureux ceux qui croient ! Elle les renferme toutes et croyez-vous que si je croyais comme vous le pensez, je balancerais à prendre mon parti..... Mais je doute, je voudrais, je désire, j'espère plutôt que je ne crois fermement. »
A Mme de Raigecourt :
« Ce n'est pas le désir de la foi qui me manque..... c'est le principe de la foi et du repos, c'est la conviction absolue et puissante ».

Harmonies, livre d'extase et de ferveur, sa voix apaisée s'épanche en hymnes d'admiration et de gratitude tranquille. C'est bien une foi de sentiment, insuffisante si l'on veut, mais précieuse ; car enfin « le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas ». Seulement elle dégénère parfois en sentimentalité, en rêveries vagues sur l'Infini. Ce sont des impressions pieuses du soir ou du matin, des aspirations imprécises de l'âme, qui n'excluent d'ailleurs pas la passion, ni ses faiblesses. Lamartine voit Dieu, le cherche parmi les ivresses de la volupté, ce qui est au moins une illusion, et en tout cas, d'une expérience dangereuse. Qu'un amour profond l'arrache au libertinage, il se déclare converti ; conversion toute relative assurément. Un jour, devant le tabernacle où l'a conduit le hasard d'une promenade [1], une autre fois, dans une église où il accompagne sa femme, il porte le souvenir de ses amours coupables. Jusqu'aux bras de la mort, dans une pièce vraiment belle d'ailleurs, *Le Crucifix*, il mêle les émotions chrétiennes aux souvenirs amoureux, sans les juger incompatibles. Car il manque souvent de ce qu'on pourrait appeler le tact de la foi, ou plutôt, il ne possède pas le vrai sentiment chrétien. Celui-ci est net, mâle, pratique ; il ne rêve pas, il agit. Au lieu d'amollir l'âme dans une voluptueuse défaillance, il la trempe par la lutte. Enfin, il monte à Dieu non par de vagues effusions, mais par le sacrifice.

Et pourtant, malgré les réserves nécessaires, il est

1. Le Temple.

juste d'affirmer que, dans cette phase de sa vie, l'âme de Lamartine est imprégnée de Christianisme ; et peut-être sa poésie lui doit-elle ses plus originales beautés. Par ses négations audacieuses et par de sottes railleries sur Dieu, le XVIII[e] siècle avait coupé les ailes de la poésie. Elle se traînait comme un oiseau blessé, terre à terre. Le divin lui manquait [1]. Avec Lamartine, elle reprend son vol dans les espaces et plane dans les profondeurs de l'Éther. Le sentiment de l'infini ouvre, en effet, de merveilleuses perspectives à l'imagination, soulève la pensée et provoque les élans du cœur par des aspirations sublimes. La réalité est plate ; sa valeur, on l'a justement dit [2], lui vient du dehors, de ce qui la dépasse, du mystère, de l'au-delà, autant dire, de la religion. Alors fleurit le rêve, l'âme éclate en cris d'espérance ou de désespoir ; je ne sais quelle tristesse mélancolique la saisit, et cela c'est la poésie, c'est Lamartine.

De même, ce souffle nouveau inspire le style. Sous l'Empire, la qualité principale du vers français, presque la seule, était une douceur aisée, fluide, sans relief, enfin ce qu'on appelait le style coulant [3]. On retrouve la même harmonie facile chez Lamartine ; seulement elle n'est plus

---

1. Fontanes (1757-1821), « épicurien à l'imagination catholique » comme Chateaubriand, ne manque pas d'une certaine religiosité sensuelle ; Chênedollé (1769-1833) a des moments d'inquiétude mystique ; Charles Loyson (1791-1820) surtout se rapproche de Lamartine par l'élévation et le spiritualisme chrétien de ses sentiments. Mais à tous il manque le grand souffle puissant de la poésie.

2. M. Brunetière, *Évolution de la poésie lyrique*, t. I, Chateaubriand.

3. Ch. Pomairols, *Les origines du style de Lamartine*, p. 81.

le but ni le fruit d'une froide recherche. Le style suit le mouvement de la pensée. A mesure que celle-ci, chrétienne ou simplement religieuse, s'affirme davantage, la forme poétique devient de plus en plus l'expression de l'âme du poète. Dans les *Premières Méditations*, sauf quelques élégies fameuses, parfaites de ton comme de sentiment, assez souvent la forme est abstraite, l'analyse raisonneuse. C'est que le poète combat le scepticisme de l'époque, il disserte, il discute ; d'ailleurs le doute inquiète sa foi elle-même et, en lui ôtant la certitude, arrête le libre essor de son esprit. Au contraire, de même qu'elles marquent la fin des doutes, les *Nouvelles Méditations* commencent le triomphe d'une forme nouvelle. Le ton didactique a disparu avec les phrases courtes et les rimes trop suivies. La plénitude du cœur s'épanche à flots abondants, les strophes s'envolent de toutes parts au souffle d'une inspiration plus riche, dans un mouvement plus libre, emportées par l'élan pieux du sentiment [1]. Enfin ces qualités

1. « La plus célèbre pièce du recueil est le *Crucifix*, le plus religieux poème qu'aient inspiré à Lamartine ses sentiments sincères, quoique un peu confus, de foi et d'espérance chrétiennes... Nulle part la langue de poète n'a paru plus ferme et son style plus net et plus parfait que dans ces admirables stances, comme si la précision même de la pensée chrétienne, ici purement affirmative, humblement orthodoxe, avait soutenu heureusement la fermeté de son expression. Entre le déisme un peu froid çà et là des *Premières Méditations*, et le panthéisme atténué des *Harmonies*, le *Crucifix* représente une étape de sa pensée dans le christianisme pur. « Mon fils, disait M[me] de Lamartine, a bien besoin de foi positive. » La pieuse mère ne pensait alors qu'au salut de ce cher fils. On est tenté de croire, en lisant le *Crucifix*, que son génie même n'eût

lyriques s'épanouissent victorieusement dans les *Harmonies*. L'abondance y coule plus inépuisable, les périodes s'étendent avec plus d'ampleur, balancée par des rythmes incessamment variés. Par-dessus tout, la ferveur religieuse les enflamme, et elle se traduit dans une poésie sublime et soudaine comme celle des Psaumes, si elle n'est pas plutôt un écho merveilleusement agrandi des chœurs de Racine.

Les *Méditations* et les *Harmonies* se composent de pièces détachées, sans unité logique, écrites au souffle capricieux de l'inspiration. A partir de 1830, Lamartine aborde de plus vastes poèmes, religieux toujours au fond, surtout philosophiques. A vrai dire, son génie fut porté de bonne heure à ce genre de poésie. La *Mort de Socrate* et le *Pélerinage d'Harold* acheminent le poète vers le but entrevu. Les *Harmonies* mêmes esquissent le cadre de cette poésie, je veux dire les tableaux de la nature. Mais ce n'était que des essais presque inconscients. Rien de très personnel, rien de profond. A cette date, Lamartine entre résolument dans la voie nouvelle. Il conçoit une épopée immense dont le mystère de la destinée humaine constituera le fond. Dès 1820, l'idée avait germé dans son esprit. Elle était grandiose certes, mais pour la réaliser il lui eût fallu moins de nonchalance dans le génie. Des divers épisodes qui devaient relier entre eux les âges de

---

rien perdu à reposer sur une doctrine plus ferme et plus précise. » *Histoire de la langue et de la littérature française*. Lamartine, par M. Petit de Julleville, t. VII, p. 209.

l'humanité, Lamartine n'en a écrit que deux : *Jocelyn* (1836) et *La Chute d'un Ange* (1838).

Jocelyn [1] est un poème de tendresse sur un fonds chrétien : affections de famille, amitié pure et profond amour, culte de la nature, charité, toutes les fibres du cœur y palpitent dans une peinture émue. Elles sont arrachées une à une, volontairement ; la douleur est subie comme expiation, comprise comme épreuve, embrassée avec amour, et par elle l'âme s'élève jusqu'à Dieu. Or, ce détachement par devoir voilà ce que j'appelle le fonds chrétien. En outre, pour héros, Lamartine choisit un prêtre, soit qu'il voulût immortaliser une aventure plus ou moins semblable d'un ami, l'abbé Dumont, curé de Bussières, soit instinct religieux, sa foi lui montrant dans le prêtre un homme dont la destinée est toute de renoncement. Il pourra vivement sentir toutes les émotions humaines, plus vivement peut-être que d'autres, car il est séparé de leur objet. Elles se teindront chez lui d'une mélancolie idéale très poétique. Enfin le sacrifice, quoique déchirant, sera naturel. Et cependant le choix n'est pas heureux. Qu'un prêtre soit le héros d'un poème où la tendresse glisse insensiblement à l'amour, cela choque nos habitudes ou nos délicatesses religieuses. Sans doute la vocation de Jocelyn est tout humaine,

1. Pour marquer l'évolution des idées religieuses de Lamartine dans ces deux poèmes, nous suivons l'ordre des dates, bien que logiquement, d'après le plan, l'étude de la *Chute d'un Ange* dût précéder celle de *Jocelyn*.

romanesque même; toute sa vie, il la traîne comme un joug pesant, son cœur se consume dans un ennui profond, jusqu'au jour où l'amitié comble le vide, chassée elle-même impétueusement par la passion, quand il découvre en Laurence une femme. Cela est humain, et le passage d'un sentiment à l'autre, à travers les secousses délicates de l'âme, est décrit avec une fine psychologie. Malgré tout, le personnage déplaît, toujours mollement attendri quand son devoir l'appelle plus haut. Il aime tout autour de lui, ce prêtre, sauf Celui qu'il devrait aimer uniquement, Celui qui, s'il était vraiment prêtre, devrait le consoler de toutes les joies perdues ou sacrifiées, Jésus-Christ [1]. A-t-il seulement la foi? Dieu, l'âme immortelle, voilà ses dogmes; pour le reste, tolérance large. Il ne s'embarrasse pas des miracles, estimant que la raison et le spectacle de la nature suffisent à éclairer notre religion. Sa mission se borne à consoler humainement les misères de ceux qui l'entourent, sans un regard bien ferme vers les espérances surnaturelles. En somme, c'est le Vicaire savoyard, le prêtre du nouveau christianisme de Lamar-

---

1. Au fond, il les regrette toujours :

> Hélas! si ce n'était la grâce du Seigneur,
> Que retrouverait-on le matin dans mon cœur?
> Oui, c'est Faust, ô ma sœur, mais dans ces nuits étranges,
> Au lieu d'esprits impurs, consolé par les anges!
> Oui, c'est Faust, ô ma sœur, mais Faust avec un Dieu!

Jocelyn n'a qu'une religion, la religion des regrets; qu'un sentiment, l'ennui.

> Et l'abîme caché de mon ennui profond
> Se comble à la surface et le vide est au fond.

tine. Car depuis les *Méditations* et les *Harmonies* son christianisme a changé. A vrai dire, même dans ces œuvres de sentiment chrétien, Lamartine marchait déjà vers une religion purement philosophique. Mais à partir de 1830, la tendance s'accentua vite. Pour calmer des perplexités religieuses, le poète entreprend un fastueux voyage en Orient ; il y perd la foi. « La pensée religieuse, écrit-il alors, doit avoir sa révolution comme tout le reste ». Désormais il élève la raison au-dessus de la Foi, il embrasse dans un même respect, sinon dans une même indifférence, toutes les formes positives de la religion, priant également le Dieu des Chrétiens et le Dieu des Turcs. Cette évolution de sa pensée religieuse était facile à prévoir. Elle était trop à la merci du sentiment, trop à fleur d'âme. Le moindre souffle étranger devait l'emporter. Ajoutez que le mélange trop fréquent d'images sensuelles avec les idées chrétiennes ne pouvait manquer d'amollir la rigueur d'une doctrine si peu précise déjà. Mais la cause immédiate fut peut-être le désenchantement moral que produisit en son âme le spectacle des lieux saints. Il ne suffit pas en effet de visiter la Palestine « pour faire son cours de religion ». Somme toute, on trouve dans ces lieux sacrés ce qu'on y porte. Un saint [1] y recueille des impressions de foi plus vives et plus aimantes. Des artistes en religion, Chateaubriand et Lamartine, en ramènent le doute, parce qu'ils l'y avaient amené.

1. Saint Ignace de Loyala, par exemple. *Vie de saint Ignace*, par le P. Ribadeneira.

Quoi qu'il en soit, ce fut une erreur au poète de prêter à un prêtre catholique son programme d'une religion déiste. Il y a contradiction. De plus, par une faute de goût littéraire, il incline irrésistiblement le cœur de ce prêtre à une passion incompatible avec son caractère. Il en résulte un personnage vague, inquiétant, et, en dernière analyse, peu sympathique. Le sacrifice de ses tendresses, tout baigné de larmes, émeut les âmes sensibles. Mais ne serait-il pas plus touchant encore, s'il était plus idéal, si, au lieu de se fondre dans un attendrissement continu, Jocelyn, vrai prêtre de Jésus-Christ, se détachait des affections humaines en s'élevant à l'amour de son Maître [1] ? Cette épopée du sacrifice, trempée au sang de la croix, comme il convenait ici, plus divine sans cesser d'être humaine, devenait sublime. Au lieu que, ni franchement chrétienne, ni purement rationaliste, elle mécontente tout le monde, ou, si l'on veut, elle ne satisfait personne [2].

---

1. Il porte toujours au cœur l'amour de Laurence, à tous les instants du jour, même dans ses fonctions sacerdotales. Quand il meurt, la pensée du Ciel lui inspire ce vers :

D'autres rêvent du leur, et moi j'ai vu le mien.

Ou s'il songe au ciel chrétien, s'il y aspire, c'est pour « suivre ce qu'il aime », pour saisir « ces mains qu'on lui tend ».

2. « Je ne connais pas d'œuvre, dit M. Petit de Julleville, où le nom de Dieu et l'adoration de la Providence, reviennent plus souvent, avec plus d'éloquence, et je n'en connais pas où l'homme se sente plus isolé dans ces espaces infinis, dont le silence effrayait Pascal. Ce Dieu dissous dans l'univers, et fondu dans l'immensité ; ce Dieu qui brille dans le soleil, verdoie dans le feuillage, ondule dans les moissons ; ce Dieu qui est partout, à la fin n'est nulle part. Comment consolerait-il ? Aussi Jocelyn, dans son héroïsme, est-il horriblement malheureux. Il se sacrifie. A quoi ? Est-ce à une sorte de point d'honneur ? Philosophe, il dédaigne ces

La même incertitude de pensée se retrouve dans la *Chute d'un ange*. Lamartine dans ses *Premières Méditations* a écrit ces deux vers justement fameux :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

C'est le dogme du péché originel ; c'est aussi le point de départ du poème. Un être céleste, épris d'une mortelle, déchoit de son rang. Dieu le condamne, en punition de sa volontaire déchéance, à souffrir les misères terrestres. Ce n'est qu'après des transfigurations nombreuses qu'il retrouvera par la douleur sa dignité primitive, le ciel et Dieu. On reconnaît aisément la conception biblique et chrétienne du monde. L'humanité dont Cédar est le symbole, d'abord belle et pure au sortir des mains du Créateur, roule, après sa faute, de dégradation en dégradation jusqu'au châtiment du déluge. Pour peindre au milieu des splendeurs de la terre nouvelle la vie nomade des pasteurs et la corruption des cités, Lamartine emprunte à la Bible des données sommaires que son génie féconde avec une luxuriance magnifique d'imagination. Mais, parti du dogme, le poème s'en

---

inventions de la vanité humaine. Est-ce à sa foi religieuse ? Elle tient dans un seul article : l'affirmation de Dieu et de sa bonté infinie. Mais est-il sûr que ce Dieu bon, qu'il croit, ce Dieu de la nature, commande de tels sacrifices, aussi contraires à la nature ? Hé bien ! Jocelyn n'en est pas du tout certain, et ce qu'il y a d'affreusement triste dans ce roman c'est que le héros s'immole sans savoir à quoi, et souffre, sans savoir pourquoi. » *Loc. cit.*, p. 226.

sépare au cours du développement. Ne parlons pas de cette idée qu'un ange, esprit pur, s'énamoure d'une beauté mortelle au point de la désirer, et, la désirant, de renoncer à sa gloire pour la posséder. C'est concevoir d'une façon bizarre, et, en tout cas, peu orthodoxe, le rôle de l'ange gardien [1]. Il y a d'autres écarts plus graves. L'amant, volontairement déchu, ne peut, à cause de sa nature angélique, participer à la rédemption du Christ; il doit remonter à Dieu, de lui-même, par son seul effort. Le miracle de la Rédemption surnaturelle est donc exclu de l'histoire. Dans leur course errante pour échapper à leurs ennemis, Cédar et Daïdha gravissent les pentes fleuries du Carmel. Soudain, dans une caverne, ils rencontrent un vieillard majestueux et doux qui les console en les instruisant. Il leur parle de Dieu. Dieu, leur dit-il, se révèle par la raison :

> Le seul livre divin dans lequel il écrit
> Son nom toujours croissant, homme, c'est ton esprit.
> L'intelligence en nous, hors de nous, la nature,
> Voilà le vrai Dieu ; le reste est imposture.

Le miracle n'existe pas. Tout mouvement de la nature, tout bruit est un élan vers Dieu. La vraie prière de l'Être

1. On lit, il est vrai, dans la *Genèse* (VI, 2) : « Il arriva que les enfants de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles d'entre elles qui leur plurent ». Mais d'après l'interprétation commune de l'Église, les enfants de Dieu représentent les descendants de Seth, fidèles au culte de Jéhovah jusqu'au jour où, séduits par la beauté de leurs filles, ils se mêlèrent aux nations idolâtres issues de Caïn.

raisonnable, c'est le Pater. L'homme, quand il mérite, remonte dans l'échelle des créatures; quand il a démérité, il descend. C'est l'enfer [1]. Tel est le langage d'un vieillard de l'âge édénique. L'invraisemblance en est évidente. L'humanité racontée par la Bible et chantée par Lamartine lui-même, ne connaît Dieu que par la Foi. Le surnaturel brille à l'aurore des siècles, et c'est à sa lumière encore, selon la croyance chrétienne, que les peuples marchent vers le véritable progrès. Lamartine le savait sans doute. Mais n'étant plus chrétien, il a voulu placer à l'origine du monde un idéal nouveau, un idéal quelque peu saint-simonien, sinon rationaliste [2]. C'était l'esprit de l'époque; comme, en 1820, il se laissait séduire à la renaissance chrétienne, de même subit-il à partir de 1830 une influence radicalement différente; il adopte la philosophie de pure raison. Par elle, du reste, il relie étroitement la *Chute d'un Ange* au poème de *Jocelyn*. Mais le succès fut médiocre. Certes, l'idée de cette « Légende des siècles » était vraiment belle; raconter ce long voyage de l'âme humaine, à travers les souffrances et les labeurs, vers un but idéal, c'était écrire un beau poème philosophique, le plus beau peut-être. Mais, pour l'achever dans son imposante grandeur, il eût fallu un génie plus ferme et plus sévère à lui-même, surtout une pensée moins ondoyante. La conception du monde est d'abord puisée dans la Bible. Seulement le poète inter-

1. *Chute d'un Ange*. Livre Primitif.

2. Voir Thureau-Dangin, *Histoire de la monarchie de Juillet*, t. I, ch. VII, VIII et X surtout.

prète la tradition d'une façon tout arbitraire, toute rationaliste. Il en résulte je ne sais quelle indécision. L'œuvre n'est ni simple ni logique; elle garde les formes de la foi et joue avec elles. L'échec était inévitable.

En outre, ces tableaux de la société primitive, si la peinture en est fraîche et saisissante, manquent cependant d'un lien commun. Le personnage central qui devrait les réunir, l'ange, est mollement tracé. Ne revenons pas sur le choix malheureux d'un être surnaturel comme héros du poème. Mais, ce choix admis, il restait à mettre en vive lumière les pensées qui l'amènent insensiblement à déchoir vers l'amour d'une fille de la terre, et, quand il devient homme, à le peindre dans ce nouvel état, stupéfait de sa chute, âme encore neuve. Sans doute, la beauté lui reste, vestige suprême de son origine, et peut-être symbolise-t-elle sa situation nouvelle. Mais elle est tout extérieure, et il eût fallu qu'elle rejaillît des profondeurs intimes de la conscience. D'abord obscure, cette conscience, au contact de la douleur, s'éclairait, se purifiait, et par le travail, loi dure et féconde, Cédar, au lieu de n'être qu'un amant assez sauvage, devenait le glorieux et vivant symbole d'une humanité régénérée. En un mot, avec un point de départ chrétien, il fallait rester franchement chrétien. Lamartine ne le voulut pas; il a payé son erreur de la déchéance littéraire. « Dans le *Voyage en Orient*, dans *Jocelyn*, il y a encore de très belles parties; mais la musique des mots, l'abus des images impropres, l'étendue disproportionnée des épisodes ou des amplifications

parasites cachent mal l'incertude et le vide de l'idée, le relâchement ou l'impuissance de l'écrivain [1]. Avec la *Chute d'un Ange*, la décadence fut si marquée que le public appliqua à l'auteur lui-même le titre de l'ouvrage [2]. »

Concluons cette analyse quelque peu incertaine d'une doctrine qui l'est davantage. Dans les premières œuvres, Lamartine est chrétien de sentiment et d'imagination. A partir de 1830 il est simplement spiritualiste. Mais au fond, la religion de toute sa vie est celle du Vicaire savoyard. Rousseau fut d'ailleurs, avec Bernardin de Saint-Pierre, le maître aimé de sa jeunesse. A l'un, il emprunta son déisme, à l'autre, le besoin d'émotion religieuse. Il y ajoute comme appoint personnel la flamme du cœur, les souvenirs d'une éducation chrétienne, un attendrissement né des espérances de la Foi. Son christianisme ne va pas plus loin.

---

1. Thureau-Dangin, t. I, p. 237.

2. Nous préférons ce jugement, malgré sa sévérité, aux éloges exagérés de Victor de Laprade : « Je n'hésite pas pour mon compte, dit-il, à prononcer à côté du nom de Lamartine le nom divin d'Homère... *Jocelyn* est pour moi la plus haute expression de cette forme nouvelle et tout à fait chrétienne de l'épopée qui élève la vie privée, la vie de famille à la dignité de l'histoire, qui accorde aux destinées individuelles une large place dans la peinture des évènements nationaux, qui ne prise pas moins l'héroïsme caché et l'intime développement de l'âme que la vertu militaire et la grandeur politique. Une telle poésie a seule le droit de dire, d'après l'antiquité : « Je suis la poésie humaine, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». (*Essais de critique idéaliste*, p. 275.) Disons simplement que *Jocelyn*, malgré ses défauts, est peut-être le seul grand poème moderne.

II

Les premières inspirations de V. Hugo furent chrétiennes comme celles de Lamartine. Aux accents de la Muse antique, il préfère les leçons austères de l'Évangile.

Soit que mon luth pleure ou menace ou console,
Mes chants volent à Dieu comme l'aigle au soleil [1].

Après avoir invité Lamartine à combattre, lyre en main, les combats du Seigneur, il entre dans l'arène sur les pas de son rival glorieux. A travers les roseaux du Nil il entrevoit et salue le berceau du Christ [2], du Christ libérateur qui vint se ranger parmi les opprimés de ce monde, pour les délivrer du joug [3], le crucifié du Calvaire, pour qui mourir serait doux [4]. En attendant le martyre, il bénit Dieu qui a poussé dans le port sa voile errante.

Louez Dieu ! la brebis vient quand l'agneau l'appelle ;
J'appelais le Seigneur, le Seigneur est venu [5].

Il ne sera pas ingrat. Sa voix, il en fait le serment, « ne sera jamais l'écho d'aucune parole, si ce n'est de celle de Dieu » [6].

---

1. *Odes et Ballades.* La Lyre et la Harpe. Voir aussi Préface des *Odes*, p. 12.
2. Moïse sur le Nil, *ibid.*
3. La Liberté, *ibid.*
4. Dévouement, *ibid.*
5. *Actions de grâces.*
6. *Odes et Ballades.* Préface.

Sans nier proprement la sincérité du poète, on peut affirmer que, ne les ayant pas reçues d'une éducation chrétienne [1], il emprunte ses opinions du milieu où il vécut alors, et qu'il suit la mode littéraire du temps. Impossible d'en douter, quand on lit l'*Ode à M. de Chateaubriand* [2], et celle où, prêt à combattre, le futur chevalier de Dieu choisit son compagnon d'armes (*à M. A. de Lamartine*). Il veut imiter le Maître et devenir l'émule du chantre des *Méditations*. D'ailleurs, comme eux, c'est du pittoresque chrétien qu'il semble particulièrement épris. La foi ramène l'imagination aux souvenirs bibliques, aux martyrs tombés sous la dent des fauves dans le cirque de Néron, au décor religieux du moyen âge, « à un christianisme de chapelles et d'ermites [3]. » Cela valait encore mieux assurément que d'interpréter une mythologie surannée ; ce n'était pas assez pour animer d'une poésie vivante et divine ni les *Odes* ni les œuvres de l'avenir. Et, de fait, cet enthousiasme superficiel s'évanouit promptement.

Les *Feuilles d'Automne* inaugurent la seconde période de la vie de V. Hugo. Dieu n'y ressemble plus à la brebis qui vient quand l'agneau l'appelle : il est sinistre et froid ; devant son éternité, l'esprit du poète qui suivait la *Pente de la Rêverie* s'en est revenu avec un cri terrible, « ébloui, haletant, stupide, épouvanté ». Le doute envahit

---

1. Voir E. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, t. I, ch. 2 et 3.

2. Il écrit sur un de ses cahiers de classe, à la date du 10 juillet 1816, ces mots : « Je serai Chateaubriand ou rien. »

3. Sainte-Beuve.

alors son âme. Vainement il s'écrie maintes fois : « Seigneur, Seigneur! comme pour se rassurer dans les ténèbres et se fortifier contre lui-même ; vainement il montre de loin dans le ciel sombre la double étoile de l'âme immortelle et de l'éternité de Dieu ; vainement il fait agenouiller sa petite fille devant le Père des cieux, lui joint ses petites mains pour prier et lui met sur ses lèvres d'enfant le psaume enflammé des prophètes. Le poète ne croit plus ; Dieu éternel, l'humanité égarée et souffrante, rien entre deux. L'échelle lumineuse qu'avait rêvée le fils du Patriarche et que le Christ médiateur a réalisée par sa croix n'existe plus pour le poète [1]. »

Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante :
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant.

Pour lui, c'était vrai; l'ombre descendait sur son âme où ne flottèrent plus que des demi-lueurs. Les *Chants du Crépuscule* marquent le déclin des espérances, sinon leur mort même. Nous portons dans nos cœurs le cadavre pourri de la Religion [2]. Chacun cache en son âme un obscur repli qui refuse la foi. Vous avez beau interroger la nature, elle sait tout peut-être ; mais elle garde le grand secret [3]. Que faire alors ? Croire, aimer, jouir ? ces trois grandes voix murmurent dans la raison qui tremble. La sagesse sans doute, c'est d'écouter leur triple conseil et

---

1. Sainte-Beuve.
2. *Chants du Crépuscule*, 38.
3. *Voix intérieures*, 28. — Sur la nature, il dira le contraire plus tard.

d'observer en tout une bienveillance universelle et douce, en un mot d'accepter le doute avec sérénité [1]. C'est à quoi se résout V. Hugo, et désormais, sauf un retour dans la douleur, après la mort de sa fille, il ne reviendra plus à la foi de ses premières années. Cette séparation, comme on a pu le voir, s'opéra lentement. Plusieurs causes la préparèrent. A l'époque de ces angoisses, un secret mécontentement aigrissait l'âme du poète contre la destinée : souffrances, efforts, tout lui a manqué comme un fruit avorté [2]. La jeunesse rayonnait sur son front, telle une aurore ; elle a fui. Comme un vif essaim vermeil, ses pensées volaient au soleil de la gloire. Or la coupe est bue et la lie est au fond. Quoi encore ? Le régime qu'il avait aimé pour ses promesses de liberté persécute ses pièces, et comme il est lié officiellement à la Religion, V. Hugo, irrité, les englobe peu à peu dans la même réprobation [3]. C'est ainsi que, plus tard encore, après le coup d'État, il épanche dans *les Châtiments* la colère de ses espérances déçues. La satire contre le pouvoir nouveau éclaboussa de ses violences l'Église, coupable de ne pas épouser les rancunes de l'exilé. Il va, du reste, où l'entraîne la foule, la soif du succès. Ses opinions religieuses eurent l'inconstance des opinions populaires, leur injustice, leur haine sotte [4]. Autre raison à ces changements, mais plus pro-

---

1. *Rayons et Ombres*, 44. — Que nous sommes loin de l'inquiétude tragique d'un Pascal !
2. *Feuilles d'automne*. I.
3. Thureau-Dangin, t. I, p. 340 et seq.
4. M. Brunetière. *Nouveaux essais de critique*, p. 64 et suiv.
« Une des grandes raisons de la renommée populaire de V. Hugo,

fonde. En 1827, dans la préface de *Cromwel*, V. Hugo avait écrit : « Il serait étrange qu'à notre époque la liberté comme la lumière pénétrât partout, excepté dans ce qu'il y a de plus naturellement libre au monde, les choses de la pensée. » Ce qu'il plaide, c'est donc la liberté de l'art contre le despotisme des règles et des codes. Et pour le moment, en effet, il se borne « à mettre le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes, à écraser les spirales de la périphrase, à niveler l'alphabet, déclarant les mots libres, égaux, majeurs ». Mais il n'ignorait pas que la main courroucée qui délivre le mot, délivre la pensée [1]. L'indépendance littéraire amènera donc l'indépendance religieuse et la révolte contre le dogmatisme de la foi. Il en fut ainsi. Au mois de mars 1831, le chantre de *Moïse sur le Nil*, oubliant le serment de fidélité au Christ, publiait *Notre-Dame de Paris*, où le prêtre du Christ est outragé. Il commence alors cette descente de la lumière à l'ombre « en laissant derrière lui la jeunesse, l'amour, l'illusion, le combat, le désespoir pour s'arrêter éperdu au bord de l'Infini ».

Y eut-il encore à cette décadence religieuse une cause morale à côté des raisons intellectuelles? Peut-être. Qu'on lise en effet *Olympio*, *la Cloche*, *l'Ame en fleur*, *les Chansons des Rues et des Bois*, où V. Hugo a essayé

---

autre part que chez les lecteurs de ses poèmes et de ses romans, est encore moins à chercher dans sa superbe attitude vis-à-vis de l'usurpation impériale que dans sa tendresse pour l'utopie, et son système de flagorneries à l'adresse du peuple et de la ville de Paris ». (Renouvier, p. 336).

1. *Réponse à un acte d'accusation*, publiée en 1854, datée de 1834.

« de mettre en liberté l'amour ». Liberté d'un certain amour, a dit quelqu'un [1], amour d'une certaine liberté ; cela se tient. Les faiblesses de la passion n'expliquent pas tout à fait ni toujours les défaillances de la raison ; cependant elles aident à les comprendre, car les nuages montent aisément du cœur à l'esprit [2].

Quelle est donc sa foi ? Quelle est sa Bible ? A cette question le poète répond :

L'Église, c'est l'azur, lui dis-je, et quant au prêtre...
En ce moment le ciel blanchit.

La lune à l'horizon montait, hostie énorme ;
Tout avait le frisson, le pin, le cèdre et l'orme,
Le loup, l'aigle et l'alcyon ;
Lui montrant l'astre d'or sur la terre obscurcie,
Je lui dis : — Courbe-toi. Dieu lui-même officie,
Et voici l'élévation.

Oublions la parodie sacrilège. La religion de V. Hugo serait donc le déisme. Elle s'affirme telle encore dans les

1. Louis Veuillot, *Études sur V. Hugo* (Palmé, 1886).
2. N'est-ce pas l'avis de V. Hugo à propos de lui-même ?

Les passions, hélas ! tourbe un jour accourue,
Pour visiter mon âme ont monté de la rue.
Et de quelque couteau se faisant un burin
Sans respect pour le Verbe écrit sur son airain,
Toutes mêlant ensemble injure, erreur, blasphème,
L'ont rayé en tout sens comme son bronze même,
Où le nom du Seigneur, ce nom grand et sacré
N'est pas plus illisible et plus défiguré

Chants du crépuscule, XXXII, à Louis B...

Contemplations [1], se développe à travers la *Légende des siècles* [2] et dans *Religion et Religions*. Dieu existe. La nature proclame cette existence par toutes ses voix, par les plus humbles principalement. « Là, dans l'ombre, à tes pieds, homme, ton chien voit Dieu », et le crapaud sans effroi le contemple de sa rêveuse prunelle. Cette vérité se dégage de toutes les mythologies. Le Titan échappé au cachot sombre où le précipita Jupiter, apparaît soudain au milieu des Olympiens et s'écrie : « O dieux! il est un dieu. » Mahomet l'inscrit en tête du Koran : « Dieu est Dieu. » Enfin, jusqu'à son dernier jour, le poète affirme énergiquement sa croyance, au point de préférer l'enfer même à l'athéïsme : « Rien! oh! reprends ce rien, gouffre, et rends-nous Satan [3]. »

Ce Dieu créa l'être impondérable ; il le fit radieux, beau, candide ; il fit l'univers, l'univers fit le mal. Dès lors, la Création est un champ de bataille où luttent ensemble le bien et le mal. Ce duel gigantesque se poursuit à travers les siècles, mais la Providence triomphe de la fatalité. A vrai dire, il est malaisé de déterminer ce que renferment les mots de Dieu, Création, Bien, Mal et Providence, et il est à peu près sûr que V. Hugo n'en sait rien lui-même, depuis qu'il a rejeté violemment le christianisme [4]. Cet Être suprême n'est pas tellement

---

1. Bouche d'Ombre. Voir *Châtiments*, VII, Lux.
2. Abîme, Titan.
3. *Religion et Religions*.
4. « Crois-tu, dit la Bouche d'Ombre, que la Création composée d'âmes et de corps, s'arrête à l'âme ? Non, elle continue, invincible,

distinct qu'il ne se confonde parfois avec les Forces naturelles que le poète glorifie magnifiquement. Quand il entonne avec un si vif enthousiasme l'hymne au grand Tout,

Place au rayonnement de l'âme immortelle !
Place à Tout, je suis Pan ! Jupiter, à genoux !

lorsque son imagination l'emporte, le perd si loin dans les régions de l'Éternel, de l'Infini, on est excusable de se méprendre sur sa pensée précise. Et pourtant, non ! Ces vocables ambigus suppléent à l'impuissance des images ; le panthéisme absolu, formel et négatif, n'est pas le système religieux du Maître : « Dans cet Infini qu'il découvre au sortir du cachot de la terre, le géant Phtos voit briller l'œil divin [1]. Les dieux du vent, du feu, de l'espace sont subjugués par l'Être lumineux doué de conscience, armé de volonté dont on entend la voix, dont on aperçoit le rayonnement, mais dont l'essence est de n'être pas embrassé, défini et compris [2] ». Enfin,

---

admirable et dans les profondeurs s'évanouit en Dieu, Dieu soleil dans l'azur. L'échelle des êtres commence au monde des mystères où sont les larves et les crimes, dans le Nadir livide ou l'Hydre Univers tord son corps écaillé d'astres, dans ces gouffres sans fond où l'on voit, quand l'œil ose y descendre, un affreux soleil noir d'où rayonne la nuit. »

1. Car la Création est devant, Dieu, derrière
L'homme du côté noir de l'obscure barrière
Vit, rôdeur, curieux.
Il suffit que son front se lève pour qu'il voie
A travers la sinistre et morne claire-voie
Cet œil mystérieux.

Contempl. à la Fenêtre pendant la nuit.

2. Éd. Dupuy. V. *Hugo*, p. 248.

vaille que vaille, c'est une doctrine spiritualiste, écho des premières croyances ; combien affaibli, combien obscur et vague, cela se voit assez.

III

A. de Vigny ne s'épanche pas en effusions tendres et poétiques sur Dieu. Si, comme Lamartine, il s'inspire de la Bible et de l'Évangile, c'est pour y puiser une conception de la Divinité toute tragique. Dieu est le créateur injuste et cruel. Frappés par lui, à l'origine, d'une sentence mystérieuse, nous sommes condamnés à la vie, condamnés à la mort, et, entre ces deux termes, condamnés à souffrir, sans savoir pourquoi. Cette puissance néfaste immole les enfants [1], submerge l'innocence avec le crime [2], enfin nous accompagne comme un hôte sinistre [3]. Ses bienfaits même sont une ironie : « Que Dieu est bon ! quel geôlier adorable, qui sème tant de fleurs dans le préau de notre prison ! Il y en a, le croirait-on? à qui la prison devient si chère qu'ils craignent d'en être délivrés. Qu'elle est douce cette miséricorde admirable et consolante qui nous rend la punition si douce ! Car nulle nation n'a douté que nous ne fussions punis, on ne

1. *La Fille de Jephté.* Mais pourquoi imputer à Dieu ce qui est le fait d'une erreur humaine ?

2. *Le Déluge.* La mort de l'innocent ne doit pas être confondue avec celle du coupable. Malheur souverain pour celui-ci, elle ouvre le bonheur suprême à l'autre.

3. *Le Malheur.*

sait de quoi [1]. » En vain de la terre montent au ciel les protestations de l'homme moral; Dieu est sourd. Il n'a même pas écouté son Fils au jardin de Gethsémani. Jésus s'est courbé à genoux, sur le sol, en criant : « Mon Père. » Il voudrait vivre pour soulever ou plutôt pour enlever le manteau de misère qui enveloppe à grands plis le monde, pour lui révéler le mot du grand secret des destinées, du moins pour faire ouvrir l'ongle aux peines éternelles, lâcher leur proie humaine et reployer leurs ailes. Il appelle Dieu. Mais le Ciel reste noir et Dieu se tait, cependant que dans l'ombre rôde Judas [2].

Il faut donc se résigner à une ignorance et à un abandon peut-être éternel. Non, le poète ne se résigne pas. Une colère ardente s'allume en son cœur, il a soif de représailles contre le tyran divin, et voici ce qu'il imagine avec une fureur pleine d'illusion et de blasphème. Un jour viendra d'éternelle justice, et réveillé, rassemblé par la trompette d'airain dans la vallée de Josaphat, le genre humain accusera Dieu de sa clameur immense : « Et Dieu viendra se justifier devant toutes les âmes et tout ce qui est vie. Il paraîtra et parlera ; il dira pourquoi la création et pourquoi la souffrance et la mort de l'innocence. En ce moment, ce sera le genre humain ressuscité qui sera le juge, et l'Éternel, le Créateur, sera jugé par les générations rendues à la vie. » En attendant, il écrit : « Si tel malheur auquel je pense m'arri-

---

1. *Journal d'un poète*, p. 32 (édit. Calmann Lévy, 1882).
2. *Mont des Oliviers*.

vait, j'irais mettre le feu à une église pour me venger de Dieu. » Le suicide serait encore une belle vengeance. L'âme du suicidé comparaissant devant Dieu lui dirait : « J'ai détruit mon corps pour t'affliger et te punir. Car pourquoi m'avez-vous créé malheureux? Et pourquoi avez-vous créé le mal de l'âme, le péché, et le mal du corps, la souffrance? Fallait-il plus longtemps vous donner le spectacle de tous mes maux? » Mais le poète se ravise. La colère est une faiblesse. Puisque Dieu nous laisse souffrir sans daigner même écouter notre plainte, renvoyons-lui nos dédains.

Et ne répondons plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité [1].

Il est indiscutable qu'une poésie où frémit ainsi la révolte ne manque pas de certaine beauté sombre. En réalité, cependant, cette attitude révèle moins la grandeur du poète, qu'elle ne trahit son ignorance peut-être volontaire. Puisqu'il empruntait à la Révélation le

---

1. Cf. Leconte de Lisle.

Que de sanglots perdus sous le ciel solitaire!
Que de flots d'un sang pur sont versés sur la terre,
Et fument ignorés d'un éternel témoin!

(*Anathème.*)

L'athéisme de ces poètes découle logiquement de leur pessimisme. Si tout est mauvais en ce monde, ou bien il n'est pas l'œuvre d'un Dieu, ou bien ce Dieu lui reste éternellement étranger, ou il est relativement incapable, cruel et malfaisant ; ce qui revient à nier son existence ou son intervention. Seulement la haine de Vigny pour Dieu, est froide, concentrée ; celle de Leconte de Lisle est plus âpre, plus furieuse (Cf. *Revue universitaire*, 15 novembre 1894).

dogme de la chute originelle, la pensée d'une expiation mystérieuse et la vue désolée des maux d'ici-bas, il eût bien dû la consulter aussi sur les solutions qu'elle offre de ces problèmes si profonds en ténèbres d'abîme. Nous subissons tous une condamnation, c'est vrai. Mais le chrétien n'ignore ni la faute ni le procès, les pièces n'en sont pas à jamais perdues. La Bible et l'Évangile les gardent. C'est là qu'on découvre la source amère d'où le mal a jailli sur la terre, et s'ils n'éclaircissent pas le mystère à fond, si même ce mystère subsiste entier, du moins nous aident-ils à l'admettre par la doctrine d'un Dieu qui doit être juste et bon infiniment, et qui se doit à lui-même de réparer dans un autre monde les injustices de celui-ci. A. de Vigny regarde le côté de l'ombre ; il ne veut pas voir le côté de la lumière, et il découronne le Christianisme. Pourquoi ? Il a cependant, ou il a eu la foi : sa haine impie contre Dieu le prouve ; il croit, comme le Diable, en maudissant, et c'est pour cette parenté infernale peut-être que le Révolté lui inspire une singulière sympathie [1] : « Quand un contempteur des dieux paraît comme Ajax, fils d'Oïlée, le monde l'adopte et l'aime ; tel est Satan. Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour se-

1. De même Leconte de Lisle fait partout surgir les figures maudites, les rebelles, les anges déchus. Il les embellit de sa sympathie, il les glorifie, il place dans leur bouche l'expression de sa haine et de ses menaces vengeresses : c'est Caïn, c'est Lucifer, c'est Chiron, c'est Niobé, c'est Prométhée, c'est l'homme lui-même qui se dresse en face du Créateur (*Revue universitaire*, 15 novembre 1894 ; art. de M. Laumonier).

cret des hommes[1]. » Aussi poétise-t-il l'éternel Réprouvé. Au milieu des vapeurs flamboyantes du soir, il apparaît à Eloa comme « un ange assis, jeune, triste et charmant ».

C'est pour avoir aimé, lui dit-il, c'est pour avoir sauvé,
Que je suis malheureux, que je suis réprouvé ;
Bienfaiteur des hommes que Dieu tyrannise,
Je leur donne des nuits qui consolent des jours...
Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
Les voluptés des soirs et les biens du mystère.

Il tente les faibles âmes, mais à regret : « Ah ! si je vous connaissais, oh ! larmes des humains ! » Quand il a perdu les créatures, son cœur ne se réjouit pas. « Es-tu content ? » demande Eloa. — «Plus triste que jamais, » répond Satan. Par contre, A. de Vigny travestit la divine figure du Christ[2]. Ce n'est pas le Christ de l'Évangile. Celui-ci ne connaît point le doute, l'incrédulité douloureuse, puisque, Fils de Dieu, il a la certitude infinie. Mais, chargé volontairement des péchés du monde, il ramasse sur sa tête les peines expiatoires. Dégoûts de l'ennui, affres de la peur, horreurs de la mort, sueurs d'agonie, c'est pour l'humanité coupable qu'il veut bien tout endurer. Il vide la coupe des maux humains pour

---

1. *Journal d'un poète*, p. 92.
2. Citons comme exception cette pensée ; « *Du Christ.* L'humanité devait tomber à genoux devant cette histoire, parce que le sacrifice est ce qu'il y a de plus beau au monde, et qu'un Dieu né sur la crèche et mort sur la croix dépasse les bornes des plus grands sacrifices ». *Journal*, p. 42 (Calmann-Lévy, 1882).

en apprécier la saveur amère. Alors, instruit en nos misères, il saura nous secourir. S'il permet à sa chair des défaillances devant le prochain supplice, c'est pour nous encourager, c'est pour nous apprendre à chercher dans la prière l'énergie victorieuse de la résignation à la volonté de Dieu. *Non mea voluntas, sed tua fiat.* En effet, il retrouve aussitôt sa force divine, et c'est d'un ton joyeux qu'il crie à ses apôtres engourdis dans un lâche sommeil. « Allons, levez-vous et marchons. *Surgite, eamus.* » Il s'est offert parce qu'il a voulu, et si Dieu ne l'a pas épargné, c'est par amour pour la créature misérable qu'il voulait ainsi sauver. Il faut être singulièrement aveugle pour faire un grief à la puissance divine de son ineffable miséricorde. En tout cas, voilà le Christ de l'Évangile. Celui de la prière trop vantée *Le Mont des Oliviers*, c'est un symbole où Jésus cache A. de Vigny, comme *Moïse*, dans un autre poème non moins fameux, et tout aussi faux, représente moins le législateur hébreux dans la vérité de son caractère historique, que le poète lui-même tristement confiné dans la solitude de son génie. Beaux poèmes du reste, et de vibration intense.

Au fond de ce système sur la Divinité, à côté d'un pessimisme vrai, inné, il y a l'orgueil meurtri. A. de Vigny éprouva des déconvenues nombreuses. Certes, elles n'avaient rien que de commun aux simples mortels. Mais, pour lui, elles furent un témoignage des intentions persécutrices de Dieu à son égard. Ainsi il perd sa mère, son beau-père meurt, sa femme est malade ; c'est une

conjuration du sort. « La destinée a juré de m'empêcher de travailler [1]. » Bref, Dieu lui en voulait personnellement. C'est pourquoi, à son tour, il le hait personnellement aussi, ne voulant voir en la Divinité que la puissance fatale et cruelle. Toutefois, le poète élargit le cas particulier, et sans que cesse de vibrer l'accent intime de l'orgueil qui souffre, il formule la conception générale que nous venons d'analyser. A quoi s'arrête enfin sa raison ? à une négation silencieuse. Le Christianisme est mort dans son cœur. L'Honneur défendra seul le poète de tous les crimes et de toutes les bassesses. C'est là sa Religion.

IV

La pensée religieuse fut longtemps étrangère à Musset. Une seule chose l'occupa : l'amour. Ses premières œuvres éclatent d'une sève intempérante de vie. C'est bien la chaude jeunesse, « arbre à la rude écorce, qui couvre tout de son ombre, horizon et chemin ». Mais cette flamme d'aurore s'assombrit. Avec les années, avec la souffrance, les illusions s'effeuillèrent; le libertinage enfin les faucha sans pitié. Musset alors est triste, épuisé, flétri. Comment a-t-il pu tomber si bas ? C'est la faute, dit Frank dans la *Coupe et les lèvres*, aux vains sophistes « qui égorgent la nature, silencieusement, dans les cieux dépeuplés, qui soufflent sur le souffle de Dieu. » Rolla

---

1. *Journal d'un poète*, p. 133.

vient à son tour ; il a lu Voltaire, et la philosophie du XVIII[e] siècle a desséché dans son âme la foi qui crée les cœurs forts. Pense-t-on que si quelque fleur de croyance eût résisté à l'orage, il aurait ainsi prostitué tout son être ? Non, et ici Musset a vu juste. Rolla sans doute s'est ruiné en imbécile et il meurt de même. Son aventure est vilaine, et les encyclopédistes n'en peuvent être déclarés absolument responsables. Mais il est vrai, pratiquement du moins, que le plaisir, quand on est jeune et ardent, semble le but tout indiqué d'une vie sans Dieu, et que si la foi n'empêche pas toujours les chutes, elle a pour naturelle tendance de les rendre moins fréquentes et moins irrémédiables. Car, dans le désastre, elle demeure comme une lueur lointaine qui sert de phare au naufragé. Au fond de la coupe où, après avoir bu la liqueur enivrante, on trouve tant d'amertume, elle dépose l'espérance. Or, c'est l'espérance qui manque à Musset. Le plaisir ne lui a pas donné le bonheur. A quoi s'attacher désormais pour combler le vide immense de son âme ? Il y a bien le christianisme ; mais le temps n'est plus où le vieil univers fendit, avec Lazare, de son front rajeuni, la pierre du tombeau.

Où sous ta main, ô Christ, tout venait de renaître !
Nous sommes aussi vieux qu'au jour de ta naissance,
Nous attendons autant, nous avons plus perdu ;
Plus livide et plus froid, dans son cercueil immense,
Pour la seconde fois, Lazare est étendu.
Où donc est le Sauveur, pour entr'ouvrir nos tombes ?

Où donc vibre dans l'air une voix plus qu'humaine?
Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu [1]?

Musset regrette les croyances qui gardent la vie jeune, et font que la mort espère. Il les regrette, mais il ne les a plus.

Je ne crois plus, ô Christ, à ta parole sainte... ;
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.

Seulement il est inconsolable de cette perte [2], il en souffre, et l'accent dont il se plaint, quoique un peu déclamatoire, est tout vibrant de sincérité douloureuse. « Malgré moi, l'Infini me tourmente. » En vain, il prête un instant l'oreille aux conseils d'Épicure, à la raison païenne qui lui dit : « Jouis et meurs, les dieux ne songent qu'à dormir. » En vain, pour calmer la souffrance, il interroge une philosophie plus noble ; l'humaine science entasse des ruines et ne sait pas bâtir. Il jette alors à Lamartine un appel touchant :

Dis-moi, qu'en penses-tu dans tes jours de tristesse?
Que t'a dit le malheur quand tu l'as consulté !...
Tu le laisses passer et tu crois à ton Dieu ;
Quel qu'il soit, c'est le mien.

Mais un Dieu quelconque, même une aspiration éloquente au Dieu vaguement chrétien de Lamartine, c'est

---

1. *Rolla.*
2. Et ce regret, ce besoin de la foi, c'est encore du sentiment chrétien.

trop peu pour asseoir une ferme conviction, pour calmer les inquiétudes du cœur. Alors il se souvient que la prière est un cri d'espérance, et il écrit la fin de l'*Espoir en Dieu*, où sa raison se hausse à la pensée pure, hélas ! sans l'atteindre. Tout proclame un Dieu, dit-il, mais pourquoi le mal ? pourquoi l'incertitude ? pourquoi la souffrance ? Soulève les voiles du monde, montre-toi, explique-toi, Dieu juste et bon. Ainsi il enveloppe de doute l'acte même de la foi. L'espérance est froide et vaine. Une lettre à la duchesse de Castries (septembre ou octobre 1840) précise assez bien la religion ou plutôt la religiosité du poète à ce moment. « La croyance de Dieu est innée en moi, le dogme et la pratique me sont impossibles, mais je ne veux me défendre de rien ; certainement, je ne suis pas mûr sous ce rapport [1]. » En fait, malgré des velléités plus nobles, et il faudra le redire souvent, A. de Musset n'a qu'un Dieu, l'amour, qu'une religion, celle de l'amour.

> Doutez, si vous voulez, de l'être qui vous aime,
> D'une femme, d'un chien, jamais de l'amour même ;
> Doutez de tout au monde, et jamais de l'amour ;
> Tournez-vous là, mon cher, comme l'héliotrope, etc.

Ses regards y sont tellement tournés que même en se dirigeant vers Dieu, ils sont remplis d'images voluptueuses [2]. Ou bien, par une confusion bien romantique,

---

1. Cité par A. Barine, p. 103.
2. *Lettre à Lamartine*, passim.

il mêle Dieu à son bonheur sensuel, il l'en bénit, il le place même sous sa divine protection [1]. Il veut vivre, aimer, aimer toujours, et comme les créatures ne peuvent éteindre cette soif amoureuse, il s'adresse à Dieu, non pour lui offrir son pur amour, mais pour lui demander la satisfaction toute terrestre que réclame son cœur insatiable. Dieu, naturellement, resta sourd, et lui, comme la cavale sauvage, après avoir cherché vainement le puits d'eau fraîche dans le désert immense, il se couche altéré.

Et le pâle désert roula sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

V

Théophile Gautier fut insoucieux de toute religion. Sans doute le nom de Dieu revient assez souvent dans son œuvre, dans ses poésies surtout. Mais quel Dieu? il l'ignorait : un être vague, sans attributs définis, sauf celui d'une bonté paterne qui excuse et bénit tous les instincts de la nature jusque dans leurs écarts. Le poète pourtant connaît le Dieu de l'Évangile, il envie même les vieux moines chenus et les novices pâles qui, dans le cloître paisible, se baignent aux flots de l'Océan de joie, font de leur âme une lampe qui brûle et peuvent, baisant la blessure du Christ, croire que tout s'est fait comme il

---

1. *Confession d'un enfant du siècle*, passim.

était écrit : « Lui, hélas! il est de ces malheureux qui ne peuvent prier, qui n'ont pas même part à la table divine. Comme saint Thomas, si je n'ai dans la plaie un doigt, je ne crois pas [1]. » Enfin il exprime des doléances émues et justes, à propos des cathédrales, sur l'affaiblissement de la foi. Mais il ne faudrait pas s'y méprendre ; ce n'est qu'un regret d'artiste. Quant à son cœur, il est, encore plus que l'esprit, rebelle au christianisme. « Je suis un homme des temps homériques ; le monde où je vis n'est pas le mien ; je suis aussi païen qu'Alcibiade et Phidias. Je n'ai jamais été cueillir sur le Golgotha les fleurs de la Passion, et le fleuve profond qui coule des flancs du Crucifié et fait une ceinture rouge au monde, ne m'a pas baigné de ses flots [2]. » Suprématie de l'âme sur le corps, mortification de la chair, il ne comprend rien à cela. Il pense au contraire que la correction de la forme est une vertu, et il trouve la terre aussi belle que le ciel. Ni sceptique, ni croyant, ni hostile ; c'est un païen. Mais non, quoi qu'il dise, un païen des temps homériques, sans inquiétudes célestes et pleinement ravi des beautés de ce monde. « Je ne puis marcher ni voler. Le ciel m'attire quand je suis sur terre, la terre quand je suis au ciel ; en haut, l'aquilon m'arrache les plumes, en bas, les cailloux m'offensent les pieds. J'ai les plantes trop tendres pour cheminer sur les tessons de verre de la réalité, l'envergure trop étroite pour planer au-dessus

---

1. *Poésies complètes*, t. I, Thébaïde.
2. *Mlle de Maupin*, ch. IX.

des choses et m'élever de cercle en cercle, dans l'azur profond du mysticisme, jusqu'aux sommets inaccessibles de l'éternel amour. » Chrétien malgré lui et tout au fond de l'âme, il avait beau s'adonner au culte idolâtrique de la forme, son seul vrai culte ; ses aspirations restaient inassouvies, toujours haletantes vers le Beau absolu, foyer de toute splendeur.

VI

Le premier poème de Sainte-Beuve est empreint d'un matérialisme assez déterminé. Mais Joseph Delorme avait d'autres sentiments aux heures ingénues de l'enfance et jusqu'à l'aube rougissante de sa jeunesse. Pieusement élevé, il reçoit docilement des impressions de foi catholique. C'étaient les jours où, avec un ami fidèle, il côtoyait les bords du Denacre, où il se rendait à Rupenbert « pour y cueillir des fruits. »

Ou plus loin vaguement par nos discours conduits
Aux falaises des mers, à l'Océan lui-même,
Immense, répondant à l'immense problème.
Nous le posions déjà ce problème lointain,
Comme au temps des Félix et des saint Augustin
D'une tendre pensée à la leur assortie,
Recommençant tous deux les entretiens d'Ostie [1].

De Paris, où ses études l'ont amené, Sainte-Beuve,

---

1. *Pensées d'Août*. A l'abbé Eustache B.

âgé de quinze ans, écrit à un ancien camarade [1] : « La religion est aussi ce qui contribue beaucoup à me consoler. A la maison, quand j'avais quelques petits chagrins, je les déposais dans le sein de mes bons parents. Aujourd'hui, au contraire, je n'ai personne à qui je puisse les confier, alors je prie le bon Dieu. » Et un an après : « Je suis toujours tel que tu m'as connu. Je me suis trop bien trouvé des principes que j'ai suivis jusqu'à ce jour, pour m'en écarter jamais et si cette idée funeste venait à se présenter à moi, ton exemple seul et les bons conseils que tu m'as donnés suffiraient pour me ramener dans le droit chemin. » Ils n'y suffirent sans doute pas. Bientôt l'influence victorieuse de Damiron, de Tracy et de Lamark, dont il suivait les leçons, enchaînaient l'esprit du jeune étudiant à la philosophie matérialiste du XVIIIe siècle, et ses études médicales ne firent que l'engager plus à fond dans ces doctrines. Du reste, elles s'harmonisaient parfaitement à sa nature intime ; et c'est, l'âme imprégnée de leur suc, qu'il composa *Joseph Delorme*, dont l'inspiration, rêveuse et délicate en quelques pièces, est puisée trop souvent aux jouissances matérielles d'ici-bas, sans un rayon de croyance religieuse ou d'espoir surnaturel. S'il demande à la Muse de lui dire qu'il est là-haut un meilleur monde, il n'y croit guère ;

L'œil bon de l'Éternel, veillant d'en haut sur l'homme,
Comme sur un enfant,

---

1. A l'abbé Barbe. Cité par M. d'Haussonville, *Sainte-Beuve*, p. 16. (Édit. Calmann Lévy.)

N'est pour lui qu'un œil morne, une éteinte prunelle,
Où jamais n'a brillé de l'âme paternelle
Un rayon échauffant [1].

Négation ou incertitude, c'est tout l'esprit de Sainte-Beuve à cette période de sa vie. Elle fut courte d'ailleurs. « Le matérialisme lui laissait un grand vide, des défaillances d'âme, des ennuis, des désirs. » Il se mit à l'école de Jouffroy dont il reçut des germes de foi spiritualiste : ils bourgeonnent timidement en quelques dernières poésies de *Joseph Delorme*, en attendant le plein épanouissement sous le rayon catholique. Les *Consolations* marquèrent ce retour complet aux croyances premières. Elles se résument en cette épigraphe empruntée à Pétrarque : « Je crois qu'une belle âme n'a de repos ici-bas à espérer qu'en Dieu qui est notre fin dernière, qu'en elle-même et en son travail intérieur, et qu'en une âme amie qui soit sa sœur par la ressemblance? Dieu, c'est le remède au trouble dévorant dont s'égare la jeunesse en feu [2]. » Maintenant que, nouveau Daniel, le poète est sorti de la fosse où il niait les réalités invisibles, que dans le sentier du bien il remonte par degrés, il s'accoutume en paix aux voluptés tranquilles en rêvant de bonheurs purs [3]. Ce renouveau de foi transforme son âme : il aime, loin des vains bruits

---

1. *Joseph Delorme*, le Suicide.
2. *Consolations*, VI.
3. *Ibid.*, XXIX, XXV.

du monde, la solitude aux champs et à la vallée », pour y mieux réfléchir à l'homme, à l'âme, à Dieu.

Si, dès les premiers pas, quelque faiblesse impure,
Quelque délire encor m'a dans l'ombre entraîné,
Je ne me souviens plus, j'ai lavé la souillure,
Mon seuil est désormais sans tache et couronné [1].

Les graves pensées de nos destinées l'occupent ; « son âme ira-t-elle se mêler, joyeuse, au Dieu que tout adore, ou, après l'exil humain, ne remontera-t-elle jamais ? » Ce n'est pas du spiritualisme philosophique ; les sommets en étaient trop nus pour que Sainte-Beuve pût s'y complaire. C'est mieux que cela. « Après bien des excès de philosophie et de doute, j'en suis arrivé, j'espère, à croire qu'il n'y a de vrai repos ici-bas qu'en la Religion, en la Religion catholique, orthodoxe, pratiquée avec intelligence et soumission [2]. »

Quelle fut la voie du retour ? ni la voie théologique, ni la voie philosophique ; il s'effectua « par le sentier de l'art et de la poésie. » Encore Sainte-Beuve trouva-t-il un chemin plus secret, dont il ne parle pas ouvertement, mais qu'il est aisé de deviner sous les fleurs. Si l'humble « s'égale aux inquiets rêveurs, dont la vie ennuyée avec orgueil s'étale, s'il sait, autant qu'eux, où l'on va quand la vie est finie, comme on pleure de joie ou de deuil, et comme on aime Dieu, même alors qu'il châtie, c'est que

1. *Cons.*, XXIX.
2. *Lettre à l'abbé Barbe.*

l'amour lui a tout dit dans sa langue sublime. Et lui, poète, s'il gémit sur terre, ignorant le Seigneur, c'est jusqu'ici pour avoir aimé trop peu [1]. » Mais, un jour, il aima et il crut. Nous en recueillons l'aveu de sa bouche même. « Ma première jeunesse, du moment que j'avais commencé à réfléchir, avait été toute philosophique et d'une philosophie toute positive, en accord avec les études physiologiques et médicales auxquelles je me destinais ; mais une grande affection morale, un grand trouble de sensibilité était intervenu vers 1829, et avait produit une vraie déviation dans l'ordre de mes idées. Mon recueil de poésie, les *Consolations* et d'autres écrits qui suivent, notamment *Volupté*, et les premiers volumes de *Port-Royal* témoignaient assez de cette disposition inquiète et émue qui admettait une part notable de mysticisme. » Après tout, la chose est possible : « Il est certaines âmes privilégiées et pures qui se sont enflammées du premier coup pour l'objet le plus élevé qui pût être offert à leur affection, et qui se sont consacrées tout entières à cet objet, sans partage et sans retour. Il en est d'autres moins heureuses et moins chastes, chez lesquelles la sensibilité a d'abord été éveillée par l'amour de la créature et qui, trompées, déçues, mais toujours dévorées de la soif d'aimer, finissent par étancher cette soif à la fontaine qui ne tarit jamais ; c'est la race des Madeleine et des Augustin. Enfin il en est, celles-là plus terrestres et plus fragiles, chez lesquelles

---

1. *Consolations*, VIII.

les vibrations des deux amours se confondent, naissent et expirent en même temps. Douter de leur foi serait aussi injuste que douter de leur amour. De celles-là était Sainte-Beuve [1]. »

Maintenant que cette dévotion du cœur fût profonde, qu'elle atteignît l'âme jusqu'à l'entière conversion morale, c'est difficile à prétendre. Au surplus, Sainte-Beuve sur ce point délicat, nous renseigne avec exactitude dans les lettres à son ami, l'abbé Eustache Barbe : « Je dois te dire encore que ma vie est loin d'être conforme à ce que je voudrais et ce que je croirais être le bien ; mais c'est déjà quelque chose que je le sente et que je tâche d'être plus d'accord avec moi-même [2] ». Et quelques mois plus tard : « Si j'avais plus d'ardeur aux choses d'en haut, ce serait un grand bien pour moi d'être aussi détaché que je le suis de tout le bruit et de tout le monde d'alentour ; j'y suis indifférent à toute heure, en tous lieux. Par malheur, ne tenant plus à rien du dehors et ne me rattachant pas assez exclusivement à l'échelle du salut, je me maintiens dans les régions d'entre-deux, véritable enfer des tièdes. Espérons que cela aura une fin. »

Il reste donc qu'il fut catholique, sinon de foi absolue et agissante, du moins d'affinité et de désir. Quoique insuffisant, ce christianisme constitue un progrès moral de *Joseph Delorme* aux *Consolations*, et le progrès poé-

1. D'Haussonville, *op. cit.*, p. 73.
2. 26 juillet 1829.

tique suivit du même pas. Le procédé change peu. C'est toujours de la vie privée que le poète part, c'est-à-dire d'un incident domestique, d'une conversation, d'une promenade, d'une visite ou d'une lecture. Seulement il ne se borne pas à en dégager les sentiments majeurs de cœur et d'amour humain qu'ils révèlent : il passe outre, aspirant d'ordinaire à plus de sublimité dans les développements et les conclusions [1]. En empruntant à la foi des pensées et des images, les vers rayonnent avec plus de lumière et de chaleur. Malheureusement cet essor de poésie se ralentit assez vite et dans la même mesure que la croyance. Le « trouble de sensibilité » qui avait remué en lui la fibre mystique s'était achevé dans une crise aiguë, fatale à son amour et, du même coup, à sa foi. Elle décline insensiblement. « Mes sentiments, mon ami, sur les points qui nous touchent le plus et que nous traitions déjà, il y a tant d'années, le long de nos grèves en vue de la mer, sont toujours avoisinant le rocher de la foi, s'y brisant souvent comme des vagues, plutôt qu'y prenant pied comme un naufragé qui aborde enfin... Il y a dans ma vie quelques circonstances réelles qui tendent à faire durer cet état d'âme, mais le papier ne peut souffrir ceci [2]. » Et l'année suivante, il écrit encore : « Religieusement et spirituellement, je souffre aussi de l'absence de foi, de règle fixe et de pôle ; j'ai le sentiment de ces choses, mais je n'ai pas ces choses

1. Préface des *Consolations*.
2. *Lettres* du 1er février 1835-5 octobre 1836.

mêmes et bien des raisons s'y opposent. » Il ne se croit plus capable que d'un christianisme éclectique, choisissant dans le catholicisme, le piétisme, le jansénisme, le martinisme. Après avoir écrit, selon une conception encore chrétienne, les deux premiers volumes de *Port-Royal*, il glisse au scepticisme dans les autres. Enfin les *Pensées d'Août*, rompent le léger fil qui rattachait son âme aux croyance de naguère. Sa foi présente se borne à reconnaître vaguement

Quelque chose de bon, de confiant au Ciel,
De tolérant à tous, écoutant, laissant dire,
N'ignorant rien du mal et corrigeant le fiel ;
Religion clémente à tout ce qui soupire,
Christianisme universel [1].

Ce furent, en conséquence, des poésies non de pleine maturité, malgré le titre, mais d'automne finissant, quand les feuilles déjà flétries s'envolent, emportées par la bise messagère de l'hiver. « Mon âme est semblable à ces plages où l'on dit que saint Louis s'est embarqué ; la mer et la foi se sont depuis longtemps, hélas ! retirées et c'est tout, si parfois, à travers les sables, dans l'aride chaleur ou le froid mistral, je trouve un instant à m'asseoir à l'ombre d'un rare tamarin. » Dans ce désert, la poésie ne fleurit plus. Dès lors, il perdit vite le respect des choses vénérables qu'il avait jadis adorées et auxquelles il ne croyait plus. La haine même remplaça le

1. *Pensées d'Août*, p. 356. Édit. Charpentier.

respect, et ce « quelque chose de tolérant à tous ». Avec un dédain rageur il rejette, vers l'âge finissant, ce qu'il appelle les « vieilles histoires et les vieilles Bibles » ; il salue l'aurore d'une morale et d'une justice, « à base nouvelle », d'ailleurs inconnue encore. Bref, tout ce que peuvent inspirer d'antipathie religieuse les instincts d'un tempérament matérialiste, la soif d'une popularité tardive et malsaine, bien plutôt qu'une conviction scientifique d'un invincible éclat intérieur [1], tout cela, Sainte-Beuve le déverse à flots, selon les occasions et les passions, dans ses discours au sénat impérial, dans ses lettres et dans ses Causeries. La mort survint après une longue carrière, et s'il faut s'en tenir aux apparences, elle ressembla aux dernières années de sa vie ; près de son chevet, on ne vit pas briller le rayon divin qu'il avait autrefois imploré, et sur sa tombe, l'espérance chrétienne ne s'est pas assise.

---

1. On peut du moins le conjecturer d'après une lettre écrite en 1865 à l'abbé Barbe et que cite M. d'Haussonville, p. 303.

« Si tu te rappelles, mon ami, nos longues conversations sur les remparts de la mer, je t'avouerai qu'après plus de quarante ans j'en suis encore là. Je comprends, j'écoute, je me laisse dire, je réponds faiblement, plutôt par des doutes que par des arguments bien fermes; mais enfin je n'ai jamais pu parvenir à me former sur ce grave sujet une foi, une croyance, une conviction qui subsiste et ne s'ébranle pas le moment d'après... »

CHAPITRE II

LA NATURE

I

« La poésie que nous appelons descriptive a été inconnue de l'antiquité ; les poètes mêmes qui ont chanté la nature comme Hésiode, Théocrite et Virgile n'en ont pas fait de description dans le sens que nous attachons à ce mot. Ils nous ont laissé sans doute d'admirables peintures des travaux, des mœurs et du bonheur de la vie rustique ; mais quant à ces tableaux des campagnes, des saisons, des accidents du ciel qui ont enrichi la Muse moderne, on en trouve à peine quelques traits dans leurs écrits [1]. » Ce jugement, pris au sens absolu, serait trop sévère. Les Grecs, sensibles à la beauté extérieure des choses, excellent à marquer avec une précision rapide la forme, la couleur et le relief. Mais il est vrai d'affirmer avec Châteaubriand, que les anciens ne décrivent guère un paysage, que comme fond de tableau, pour encadrer des personnages. Ils ne représentent pas vivement les bois, les déserts, les fleuves et les

---

1. Châteaubriand.

montagnes. Ils ne semblent pas sentir, surtout sentir avec ivresse, comme nous, la vie immortelle de la nature [1].

Chez les modernes, on l'a dit assez, nos grands classiques du XVIIe siècle ferment ordinairement les yeux au monde extérieur. Quand ils les ouvrent, c'est pour le voir à travers les jardins de Versailles, corrigé par un dessin savant. Si cependant ils doivent parler de la campagne vaste et libre, ce n'est presque jamais sur une impression personnelle. J'excepte La Fontaine et peut-être Fénelon. Les autres peignent un paysage d'après leurs souvenirs littéraires ou sacrés, empruntant des traits à la Bible ou aux anciens, à Homère, à Virgile. Ce sont d'admirables copies de maîtres. Il serait d'ailleurs injuste de leur en faire un reproche. Les horizons

1. « Très certainement, dit J. Lemaître (*les Contemporains*, 1re série, p. 136), les Athéniens ne jouissaient pas de la nature comme nous. La plupart ne vivaient guère aux champs, étaient de purs citadins, attachés aux pavés du Pnyx et de l'Agora. Quant à leurs poètes, quelques-uns aiment certes et décrivent la nature ; mais toujours leurs paysages sont courts et simples, même ceux de Théocrite ; à peine un peu de mignardises chez Bion et chez quelques poètes de l'Anthologie. Jamais, chez eux, de ces curiosités d'analyse, de ces efforts pour exprimer tels effets rares de lumière et de couleur. Puis, leurs descriptions sont toujours tranquilles : ils n'éprouvent point aux spectacles de la nature, le plaisir inquiet, le mal d'amour de certains modernes et cette espèce d'ivresse voulue et qui se bat un peu les flancs. Ils goûtent la campagne, ils n'en ont point la passion. Il y a d'ailleurs tels sites sauvages, formidables, qui nous ravissent et qui leur eussent franchement déplu. Ils aimaient les sites bornés, bien limités et bien construits. Ils ne s'évertuaient point devant les tableaux extraordinaires »... L'infinité et l'éternité de la nature, l'immutabilité de ses lois, le spectacle des puissances naturelles et de leurs manifestations fatales, toutes ces choses qui émeuvent si diversement et si profondément les modernes, n'éveillaient guère de sentiments chez les anciens.

infinis des mers et des plaines les touchent médiocrement ; c'est qu'ils préfèrent pénétrer dans l'infini plus mystérieux de l'âme. Penseurs, poètes, moralistes, orateurs, tous étudient l'homme. Quel besoin ont-ils de s'arrêter sur le cadre où il se meut ? Et si l'on peut regretter de ne pas voir dans leur littérature se jouer comme une grâce le reflet des eaux et des fleurs, en revanche, à l'étude assidue de l'âme elle doit son magnifique caractère d'universalité, de grandeur et de noblesse morale.

Jamais, au contraire, on ne parla plus de la nature qu'au XVIII[e] siècle. Les savants l'étudient comme la raison dernière des choses ; les moralistes prêchent la religion de la nature, et les poètes inaugurent un genre nouveau, le genre descriptif, pour apprendre aux hommes, disent-ils, à la connaître, à la sentir. Cet engouement fut-il sincère ? ne cache-t-il pas la haine hypocrite du Christianisme et des institutions sociales [1] ? Ce n'est pas le lieu de le rechercher ici. En tout cas, il ne fut guère fécond en poésie, s'il n'inspira que de fastidieux poèmes, où la nomenclature habile des choses remplace le sentiment, la couleur et la vie [2]. Seuls, deux de nos prosateurs

1. « La science de la nature, au XVIII[e] siècle, dit M. Faguet, paraît toute la science, semble apporter avec elle le secret de l'univers, et relègue dans l'ombre les explications théologiques, ou métaphysiques, ou psychologiques qui en avaient été données. Tout sera expliqué désormais par les « lois de la nature », le surnaturel n'existera plus, l'*humain* même disparaîtra ; plus de métaphysique, plus de religion, et jusqu'à la morale, qui n'est pas dans la nature, n'étant que dans l'homme, finira elle-même par être considérée comme le dernier des « préjugés ». (XVIII[e] siècle. *Études littéraires.* Avant-propos, p. x).

2. Ou bien si l'on regarde la nature, c'est une nature factice, des

se détachent avec éclat de la foule obscure : Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre. Rousseau, le premier, eut le goût de la nature extérieure, aimée pour elle-même, le don de la voir et de la peindre avec une émotion communicative. Mais elle manque encore d'horizons lointains. C'est la campagne natale, guère autre chose. La grande nature, la nature exotique et vierge, entre dans les lettres avec Bernardin de Saint-Pierre. Puis, le Maître paraît, peintre aux vastes fresques, Châteaubriand. Il fixe les aspects divers de la nature avec une puissance pleine de variété. Désormais, elle sera l'un des plus beaux thèmes lyriques. Les poètes vont s'en emparer pour y broder d'incomparables variations. Encore le mot n'est-il pas juste, s'il tend seulement à désigner Lamartine comme un admirable virtuose ; car ce fut une âme noblement éprise de la beauté extérieure de ce monde :

Adieu, soleil flottant dans l'azur de l'espace,
Jours rayonnants de feu, nuits touchantes de grâce !
Du soir et du matin ondoyantes lueurs !
Forêts, où de l'aurore étincellent les pleurs !

---

paysages d'automne, baignés de lune, peuplés de ruines et de tombeaux. (Cf. Delille, *les Jardins* II, v. Lemierre, *les Fastes*, VII. Fontanes, *la Chartreuse de Paris*, etc.) Exceptons toutefois André Chénier. Il aime une vraie nature ; il a le sentiment du paysage antique, du paysage romain ; il goûte la nature française, sobre, nette, fraîche et lumineuse. C'est dire que ses visions ne ressemblent point aux brumes veloutées, aux lointains élyséens de Lamartine, que ses sites favoris ne sont point ceux des romantiques. (Cf. Potez, *l'Élégie en France avant le romantisme*, p. 274 et suiv.).

Bruits enchantés des airs, soupirs, plaintes des eaux !
Tempête où le jour brille et meurt avec l'éclair !
Voiles, grâces des eaux qui fuyez sur la mer !
Vagues, qui vous gonflant comme un sein qui respire,
Embrassez mollement le sable ou le navire,
Harmonieux concerts de tous les éléments,
Bruit, silence, repos ! parfums, ravissements,
Nature enfin, adieu ! [1].

A Milly, il goûte de bonne heure la grâce effacée, l'intimité douce et rustique du pays :

. . . .

Je suis né parmi les pasteurs,

Enfant, j'aimais comme eux à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir ;
A revenir comme eux baigner leur blanche laine
Dans l'eau courante du lavoir ;

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir, le premier, sous l'aile de leurs mères
Les tendres œufs des tourteraux :

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leurs poids
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux dans les bois [2].

---

1. *Pèlerinage d'Harold.*
2. *Nouv. Médit.* Préludes.

Il n'oublia jamais ces charmes si simples et si forts. Dans sa vieillesse encore, il chante le nid de l'enfance avec la même émotion tendre, mélancolique [1]. Au cours de ses voyages, il s'éprend des spectacles les plus divers ; Naples l'enchante et il décrit avec un plaisir voluptueux l'azur, la lumière éclatante de son ciel, berçant ses vers aux caresses de ses rivages [2]. La beauté des nuits sereines ou les réveils des joyeux matins lui inspirent ses plus riches *Harmonies*. Quand un vaisseau l'emporte, fastueux pèlerin, vers les contrées de l'Orient, il sent admirablement les splendeurs mortes de ces régions. Les magnificences sauvages des Alpes, variées selon les saisons, goûtées toujours avec une émotion profonde, encadrent pittoresquement le récit de Jocelyn ; et dans *La Chute d'un Ange* il trouve, pour peindre la terre de l'Eden, les plus fraîches couleurs, une puissance toute biblique à faire chanter le chœur des cèdres, enfin de belles visions en relief, de nuit, d'aurore et de crépuscule pendant la traversée aérienne de Cédar et de Daïdha.

Sa manière est large. « Il procède par grandes touches et par masses, s'attachant aux vastes bruits, aux grandes herbes, aux larges feuillages, aux peintures abondantes, mais générales et simplifiées [3]. » Peu de visions plastiques, rien de sculptural, comme chez V. Hugo. Au

1. *Recueillements poétiques*, La Vigne et la Maison.
2. *Prem. Méd.* Le Golfe de Baïa. *Nouv. Méd.* Ischia, Les Préludes, etc.
3. Sainte-Beuve, *J. Delorme*, *Pensées*.

contraire, il a des mots aériens, des vers souples et doux, des phrases indéfinies, une syntaxe molle, des images un peu vagues et inachevées. Comme, du reste, dans l'immense multitude des êtres, il choisit spontanément « tout ce qui monte au jour ou vole ou flotte ou plane », il en résulte une poésie spiritualisée [1]. Cet allègement est rendu plus sensible encore par le genre des comparaisons qui élèvent toujours la matière à hauteur des choses de l'âme et de l'esprit, ce qui est tout à fait dans l'ordre chrétien [2].

Pourquoi relevez-vous, ô fleurs, vos pleins calices,
Comme un front incliné que relève l'amour?
. . . .
Le regard de l'aurore
Enfle le sein dormant de l'Océan sonore,
Qui, comme un cœur de joie ou d'amour oppressé,
Presse le mouvement de son flot cadencé
. . . .

— Une source jamais lasse de jaillir est —

Semblable à ces cœurs généreux
Qui, méconnus, s'ouvrent encore
Pour se répandre aux malheureux.

La poésie de V. Hugo a un autre caractère. Au début, peu d'originalité. C'est d'abord la manière classique,

1. Ch. Pomairols, *La Spiritualité du Style*.
2. Voir J. Lemaitre, *Contemporains*, 6e série, p. 137.

je veux dire, faite de souvenirs littéraires et trop souvent banals. Ainsi l'hiver est « un vieillard au dur sommeil », et quand naît l'aurore, « on entend sous les flots hennir les coursiers du soleil » ; ou bien, le soir, « au sein de l'onde échauffée, il se plonge éclatant et vermeil ». Les courses du stade chez les Grecs, ou les combats du cirque à Rome, ou les luttes du tournoi chevaleresque ne lui inspirent à lui, le poète merveilleux de la *Légende des Siècles*, aucun trait de nature vivante.

Quelquefois cependant V. Hugo se détourne des livres ; son enfance voyagea ; les images endormies se réveillent et parent d'un reflet à demi effacé les vers du jeune homme. Voici

> Le hussard rapide
> Parant de gerbes d'or sa poitrine intrépide,
> Et le panache blanc des agiles lanciers,
> Et les dragons mêlant, sous leur casque gépide,
> Le poil taché du tigre aux crins noirs des coursiers [1].

Il revoit sous le ciel éclatant d'Italie, « le Vésuve en feu couvrant d'un dais brûlant Naples aux bords embaumés, puis les couvents et les bastilles d'Espagne, Burgos et sa cathédrale aux gothiques aiguilles, Irun et ses toits de bois et Vittoria et ses tours [2]. » Dans ces traits tout fugitifs, on devine encore la trace d'une impression personnelle. Mais la vision pittoresque éclate dans les

1. *Odes et Ballades*. V. Mon Enfance.
2. *Ibid*.

Orientales. Le poète décrit un monde qu'il n'a jamais vu, avec des couleurs empruntées aux souvenirs d'enfance, quand il voyageait sur les côtes d'Italie et surtout « dans cette Espagne à demi-africaine, à demi-asiatique, qui est encore l'Orient ». Ce n'est donc pas une vision vraie ; et pourtant, ces vagues lueurs lointaines s'irradient d'une si violente lumière, grâce à l'échauffement extraordinaire de l'imagination, qu'elles ont pu donner l'illusion du véritable Orient [1]. Quant au style, il acquiert à ces exercices d'entraînement la souplesse, le coloris, la richesse inépuisable. Vienne l'observation directe et sincère, elle se traduira dans une poésie superbe. Or, elle vint à partir des *Feuilles d'Automne.* Déjà dans une de ses *Orientales*, V. Hugo avait dit :

Tout me fait songer : l'air, les prés, les monts et les bois.
J'en ai pour tout un jour des soupirs d'un hautbois,
D'un bruit de feuilles remuées...

J'aime une lune ardente et rouge comme l'or...
J'aime ces chariots lourds et noirs, qui, la nuit,
Passant devant le seuil des fermes avec bruit,
Font aboyer les chiens dans l'ombre [2].

C'était la source même de l'inspiration poétique ; seulement, ne sachant pas encore y puiser, il s'en éloigne ; plus tard il y revient, et avec quelle ivresse !

---

1. Mabilleau, *V. Hugo*, ch. II, pp. 23, 33, 34.
2. *Orientales*, IV. Enthousiasme.

Enivrez-vous de tout, enivrez-vous, poètes,
Des gazons, des ruisseaux, des feuilles inquiètes,
De ces premières fleurs dont Février s'étonne [1].

Dès lors, c'est une explosion éblouissante de poésie. Qu'on lise en effet *les Châtiments*, *les Contemplations*, *les Chansons des rues et des bois*, *La Légende des Siècles* ! La nature se reflète tout entière dans cette âme vibrante et sonore, formant comme un orchestre immense qui accompagne et renforce les chants du poète.

Le caractère de cette poésie est bien connu dans son originalité. Au lieu que Lamartine spiritualise la nature, V. Hugo, cédant à son tempérament et au besoin instinctif de découvrir dans les formes la vie universelle, reproduit l'aspect extérieur des choses, les contours, le contraste, l'angle et le relief. « Son œil, dit Sainte-Beuve, ne rencontre jamais une tour qu'il n'en compte les saillies, les faces et les pointes » ; de là, ces métaphores plastiques si belles, dont surabondent ses vers, et le merveilleux rendu de ses descriptions.

On peut rapprocher ici du Maître, *longo sed proximus intervallo*, Théophile Gautier. « Je suis très fort, disait-il un jour, j'amène cinq cents au dynamomètre, je fais des métaphores qui se suivent et je vois le monde matériel. » Son œil est un miroir très fidèle. Ce qu'il reflète de préférence, c'est un détail, la nuance juste, la saillie vive d'un relief, le jeu d'un rayon. Dans les *Intérieurs*, il

---

1. *Feuilles d'automne*, XXXVIII. Pan.

crayonne d'une main heureuse et rapide les vieux châteaux gothiques, leurs toits d'ardoises bleus et gris, les pignons anguleux, les tourelles aiguës, une veillée pendant laquelle tout en se chauffant aux tisons qui pétillent, il berce de légendes sa douce oisiveté. Rien de meilleur en son œuvre que les *Paysages*, un sentier creux où *Mai*, comme un jeune prodigue, égrène ses trésors, un *soleil couchant* derrière Notre-Dame, un *pan de mur* dégradé par la pluie et les ans, dont la mousse fait gercer le plâtre, festonné d'une treille stérile ou de bleus volubilis ; et enfin ce paysage entre plusieurs :

Sur le bord d'un canal profond dont les eaux vertes
Dorment, de nénuphars et de bateaux couvertes,
Avec ses toits aigus, ses immenses greniers,
Ses tours au front d'ardoise où nichent les cigognes,
Ses cabarets bruyants qui regorgent d'ivrognes,
Est un vieux bourg flamand tel que les peint Téniers [1].
. . . . Voilà l'église et son clocher,
L'étang où des canards se pavane l'escadre ;
Il ne manque vraiment au tableau que le cadre
Avec le clou pour l'accrocher [2].

C'est parfaitement cela : un petit tableau qui exprime la réalité, de façon saisissante et vive. Il possède cepen-

1. La vision de Th. Gautier n'est pas spontanée : « Il ne voit presque jamais la nature matérielle qu'à travers les souvenirs d'un tableau. C'est une peinture par réminiscence et un pastiche en vers de toiles peintes. Tout le long d'*Albertus*, il prend soin de nous en avertir. Ceci est du Téniers, ceci du Bower, du Berghem, du Callet, etc. » (E. Faguet.)
2. *Albertus*.

dant, à l'occasion, une vigueur de touche incomparable. Les lacs, ces yeux bleus de la montagne, au regard calme et doux, par lesquels, en extase, elle contemple Dieu, l'ouvrier jaloux forgeant quelque soleil au fond de l'azur [1] ; l'Escurial sombre « soulevant sur le coin de son épaule énorme, éléphant monstrueux, la coupole difforme [2] » ; la Sierra Nevada où l'on monte plus haut que l'aigle et le nuage [3], autant de fresques dont le dessin est large, la couleur nette et sobre. Mais, en général, Th. Gautier répugne aux vastes perspectives, aux ensembles grandioses et à l'infini des lointains. Il a le regard d'un myope qui se rapproche pour mieux voir tous les détails.

En outre, depuis Châteaubriand, les poètes traduisaient les phénomènes de la nature en poésie symbolique, ou ils l'interprétaient soit en lui prêtant leur âme, soit en cherchant à pénétrer l'âme des choses. La manière de Gautier est différente. Voir avec une rare précision des formes vagues trop souvent aux yeux mal exercés, ne voir que cela, se donner une fête du regard, et, par une expression admirablement plastique, la donner aux autres, voilà son ambition, son succès et sa gloire. On pense bien qu'avec un tel idéal il n'a nul souci du Divin. Les spectacles variés de la nature qui avaient inspiré à ses maîtres tant de pages sublimes ne transportent son imagination d'aucun sentiment reli-

1. *España.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

gieux. Il parle sans doute des lacs, yeux bleus de la montagne, par où elle contemple le Créateur ; de la nuit qui entr'ouvre ses voiles pour mieux faire voir Dieu dans le ciel pur. Ce sont des traits jetés en passant. En réalité, la nature ne lui murmure jamais le nom de Dieu. Aussi, à le lire, éprouve-t-on, si l'on est de goût raffiné, un plaisir curieux d'artiste, et certes cela vaut qu'on l'apprécie ; mais la rêverie, mais l'émotion sacrée devant le mystère, il ne les connaît pas ; autant dire que la grande poésie de la nature est une source où, faute de sentiment chrétien, il n'a jamais bu.

II

V. Hugo courait aussi les risques d'une poésie matérialisée, si le sentiment spiritualiste n'était intervenu, servi par une imagination incomparable qui anime les visions matérielles et leur prête des impressions morales. Les exemples en seraient infinis. Le palais des Invalides dresse un casque monstrueux sur sa tête de pierre, et le poète s'étonne de ne pas voir à ce bruit « Le Roi de France est mort » les canons tressaillir sur leur base de chêne, et chacun dire à son voisin « le roi de France est mort [1] ! » Dans un parc abandonné, sur un piédestal gris, l'hiver, morne statue, se chauffe avec un feu de marbre sous sa main ; et plus loin, entr'ouvrant sa mâchoire de

1. *Voix intérieures*, II, Sunt lacrymæ rerum.

pierre, un vieux antre, ennuyé, bâille au fond des bois [1]. Tout est symbole dans la nature. Hugo se promène au bord de la mer.

Là-bas, devant moi, le vieux gardien pensif
De l'écume, du flot, de l'algue, du récif
Et des vagues sans trêve et sans fin remuées,
Le pâtre promontoire au chapeau de nuées,
S'accoude et rêve au bruit de tous les infinis,
Et dans l'ascension des nuages bénis,
Regarde se lever la lune triomphale,
Pendant que l'ombre tremble et que l'âpre rafale
Disperse à tous les vents, avec un souffle amer,
La laine des moutons sinistres de la mer [2].

Au ciel, à la montagne, à la mer, il demande des images qu'il agrandit en symboles et des symboles qu'il développe en mythes [3]. S'il n'exagère pas ces impressions de vie et ces personnifications, si ce besoin de prêter aux choses, même les plus rebelles, une forme significative, ne va pas jusqu'à la puérilité, l'hallucination bizarre et fantastique, ce n'est pas le lieu de le rechercher. Il suffit de constater chez Hugo la merveilleuse puissance de tout transfigurer par la vie. Aussi bien n'est-elle si grande, que parce qu'il sait surprendre, pénétrer et sentir cette vie intense de la nature [4]. Non seu-

1. *Voix intérieures*, XVI. Passé.
2. *Contemplations*, II, liv. V, 23.
3. Voir Faguet. *Victor Hugo*, p. 219.
4. *Rayons et Ombres*, X, à Albert Dürer.

lement, celle-ci vit, mais elle fait vivre. La vache énorme, superbe, rousse, dont un groupe d'enfants tire joyeusement le pis fécond, tandis qu'elle, distraite, regarde vaguement quelque part, c'est la nature, l'indulgente nature, la mère universelle qui de ses flancs éternels fait couler pour les humains l'ombre et le lait[1].

Tel est encore le vrai caractère de la poésie de la nature chez Lamartine : il l'anime et lui donne une âme. Or, cette faculté de voir la nature avec sympathie, d'y lire l'image de ses pensées, c'est la faculté poétique par excellence. Rousseau la posséda, et Chateaubriand davantage encore. Pour l'auteur de *René*, plus que pour tout autre peut-être, est vraie cette parole d'un moraliste contemporain : un paysage est un état d'âme[2]. La nature, en effet, est le cadre de ses sentiments, et il la peint à l'image de son cœur, puissante, orageuse comme lui. Tout de même Lamartine. Il place son premier amour dans les montagnes natales ; avec mélancolie, plus tard, il conjure le lac, les rochers muets, les grottes, les forêts obscures, témoins d'une heureuse nuit, d'en garder au moins le souvenir. Naples, Ischia enchantent le bonheur de son mariage comme ils bercèrent aux flots de leur golfe ses tendresses de vingt ans. L'idylle romanesque de *Jocelyn* se déroule parmi les panoramas superbes et changeants des monts de Savoie. Toujours enfin la nature sert de merveilleux décor à la vie de l'âme. C'est un témoin.

1. *Rayons et Ombres*, XV, La Vache.
2. Amiel.

Mais ce témoin qu'est-il ? Écoutons sa réponse même sur les lèvres de Vigny :

Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes marches d'émeraude et mes parois d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont des dieux pour sculpteurs;
Je n'entends ni vos cris, ni vos soupirs ; à peine,
Je sens passer sur moi la comédie humaine

Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.
Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations ;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant le nom des nations ;
On me dit une mère et je suis une tombe,
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

Avant vous j'étais belle et toujours parfumée,
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
Sur l'axe harmonieux des divins balanciers ;
Après vous traversant l'espace où tout s'élance,
J'irai seule et sereine, en un chaste silence
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers[1].

---

1. *Maison du Berger*. Cf. Lucrèce, liv. III, 920 à 950. *Prosopopée*. Cf. Byron : « Regarde, pendant que tes yeux enchantés peuvent voir encore, la Nature puissante bondir de son berceau et resplendir dans le jour; quelles que soient les douleurs qui entourent ton cercueil, ni la terre ni le ciel ne verseront une larme; il ne se formera pas un nuage, il ne tombera pas une feuille de plus, et la brise n'aura pas un soupir de moins ;

Certes le poète l'aimait[1]. Sans être, comme le chantre de *Jocelyn*, un peintre large, inépuisablement fécond de la nature, A. de Vigny se montre sensible à la beauté pittoresque des choses, à la forme idéale des êtres. Rappelons ces strophes si connues de la *Maison du Berger* :

. . . .

La nature t'attend dans un silence austère,
L'herbe élève à tes pieds son nuage du soir,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lis comme des encensoirs.
La forêt a voilé ses colonnes profondes,
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs,

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée,
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or des gazons,
Sous les timides joncs de la source voilée,
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,

---

mais les vers qui rampent se nourriront de ta dépouille et prépareront ton argile à fertiliser le sol. » Lara, II, 1. Cf. Leconte de Lisle, *Poèmes barbares*. (Fontaine aux lianes, cf. Midi, la Ravine, Saint-Gilles, Ultra cœlos.)

Cette impassibilité de la nature est une source de mélancolie, de pitié immense pour le genre humain (Lucrèce, Vigny) ; ou bien provoque à la contemplation muette, à l'adoration, à un désir d'anéantissement bienheureux dans la Nature (Leconte de Lisle).

1. Il a cela de commun avec d'autres grands poètes pessimistes qui maudissent la Nature en l'admirant. L'un des traits distinctifs du poème de Lucrèce, n'est-il pas la peinture vive et puissante de la Nature ? Leconte de Lisle célèbre avec éloquence l'épanouissement glorieux de la vie. (Cf. *Poèmes antiques*, Çunacépa, Hymne à Kybèle ; *Poèmes barbares*, Aurore, le Bernica, Forêt vierge, la Ravine saint-Gilles, Oasis, Fontaine aux lianes).

Jette son manteau gris sur le bord des rivages
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison.

Il aime les vastes spectacles qui se déroulent en perspectives profondes à mesure que le regard s'élève. C'est ainsi que Moïse gravissant, un soir, les pentes du Mont Nebo, promène un large coup d'œil sur l'immense horizon où se groupent dans leur variété pittoresque les tribus d'Israël [1].

Quelquefois, au lieu de brosser à grandes fresques un paysage, A. de Vigny ramasse tout un tableau dans un de ces vers magnifiques, d'une telle plénitude de sens et de rêverie qu'ils en paraissent inépuisables ;

Devant notre porte,
Les grands pays muets s'étendront longuement.

Avec réserve, avec puissance aussi, il anime les choses. Qu'on relise la *Bouteille à la Mer* qui porte la suprême pensée du navigateur. Les noirs chevaux de la mer la heurtent, puis reviennent « la flairer avec crainte et passent en soufflant ». L'aventurière erre dans l'étendue, découvre des caps secrets et, tremblante voyageuse, sent sur son col que l'algue et les goëmons lui font un

---

1. Il voit d'abord Phasga que des figuiers entourent;
Vers le Midi, Juda grand et stérile étale
Les sables où s'endort la mer occidentale ;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers se montre Nephtali.
Dans les plaines de fleurs magnifiques et calmes,
Jéricho s'aperçoit, c'est la ville des palmes, etc. (*Moïse*.)

manteau vert. « Tout, dans cette admirable pièce, donne l'impression de l'humanité énorme et aveugle à travers laquelle flotte au hasard, sans savoir si elle abordera jamais, une pensée précieuse, frêle et humble, imperceptible dans les immenses remous des forces brutales[1]. » Oui, vraiment artiste et grand poète de la nature, A. de Vigny le fut ou eût pu l'être ; mais il était autre chose : avant tout, philosophe. Dieu n'a pas répondu à ses questions impérieuses sur la vie, sur la destinée, sur le mal et sur la mort. La nature ne sera-t-elle pas plus condescendante ? Hélas! elle a des dédains implacables. Elle est indifférente. Le poète ne dira donc pas comme tant d'autres : « viens à la Nature qui console de vivre ». Elle n'est pas bonne ; au contraire, la nature stupide nous insulte ; ses spectacles sont ironiques. C'est pourquoi il fermera les yeux à ses charmes d'illusion. Après l'avoir aimée, il la hait. Il aimera plutôt ce que jamais on ne verra deux fois, « la majesté des souffrances humaines. »

Lamartine, dans *Child Harold*, chante aussi la nature implacable et sereine.

---

1. E. Faguet, *A. de Vigny*. Voici encore quelques vers caractéristiques :

> L'Océan apparut bouillonnant et superbe,
> Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
> De la plaine inondée envahissant le fond,
> Il se couche en vainqueur dans le désert profond :
> Apportant avec lui comme de grands trophées
> Les débris inconnus des villes étouffées. (*Le Déluge*.)

Triomphe, disait-il, immortelle nature,
Tandis que devant toi la frêle créature
Élevant ses regards, de ta beauté ravis,
Va passer et mourir. Triomphe, tu survis !
Que t'importe ? En ton sein que tant de vie inonde,
L'être succède à l'être et la mort est féconde.

Mais c'est Byron qui parle ainsi ; ce n'est pas Lamartine. Le pessimisme est étranger à sa pensée habituelle. Pour lui, au contraire, la nature est la suprême consolatrice :

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime [1].

Et de fait, les paysages s'harmonisent à nos impressions. L'expérience ne montre-t-elle pas que, selon son état, l'âme recherche d'instinct telle scène, tel site ? Chrysès, dans l'*Iliade*, pleure sa fille devant la mer murmurante. René promène sa passion fougueuse dans les déserts du nouveau monde et au milieu des tempêtes de l'Océan. Lamartine, âme plus douce, vogue sur les lacs tranquilles, lève son front vers un ciel peuplé d'étoiles. De son côté, la nature réagit sur nos impressions. Une campagne riante nous réjouit, une plaine aride nous attriste, les montagnes élèvent la pensée, en un mot un mutuel échange s'opère en notre âme et la nature [2]. Si,

---

1. *Prem. Médit.* Le Vallon.

2. C'est peut-être dans ce sens qu'il faut entendre le mot d'Amiel : « Un paysage est un état de l'âme, c'est-à-dire, un paysage a sa signification idéale, sa valeur absolue... Quel que soit notre état d'âme, la vue

d'ailleurs, la correspondance est souvent mystérieuse et vague, c'est tout bénéfice pour la poésie. Car la vraie poésie de la nature ne consiste pas seulement à la peindre pour elle-même, la peinture en fût-elle admirable, ni à réaliser d'une façon saisissante les formes extérieures des choses, ni même à nous donner la sensation de leur vie intense. Certes, la gloire n'est pas mince d'un semblable triomphe. Mais cette vue purement plastique est incomplète, païenne. Ce qui donne à la nature sa physionomie véritable, c'est l'homme ; c'est par lui en somme qu'elle vit, lorsqu'il l'associe à ses émotions et qu'elle y répond.

Même Lamartine exagère ce sentiment. Après une lecture d'Ossian, il s'enfonce dans les bois et croit entendre :

Dans la bruyère grise
Comme l'âme des morts, le souffle de la brise,

ou saisir « dans l'ombre du nuage »,

L'ombre de Jéhovah qui passait dans l'orage.

Sur le sommet des Alpes, quand le vent murmure à travers les sapins :

N'est-ce pas le souvenir de quelque esprit ami
Qui dans ces sons si doux se dévoile à demi,

---

du golfe de Naples dégage de la joie... la vue de la mer du Nord déchaînée sur ses plages suggère de l'horreur. Entre la nature et l'homme, il y a des affinités, une convenance cachée... ». (Brunetière, *Évolution de la poésie*, t. II, p. 121).

Vient prêter à ces vents leur douce voix de femme,
Et par pitié pour nous pleurer avec notre âme?

Avant de quitter la maison paternelle, Jocelyn visite le jardin, embrasse chaque arbre :

Et je croyais sentir, tant notre âme a de force,
Un cœur ami du mien palpiter sous l'écorce.

C'est de la passion sensuelle et maladive. Ailleurs, le poète, au spectacle de l'immense nature, ressent je ne sais quelle ivresse, un ravissement qui invite son âme à se dissoudre dans les choses; et l'on ne discerne pas bien si l'âme est dans la nature, ou si la nature est notre âme.

Mon âme est un torrent qui descend des montagnes,
Et qui roule sans fin des vagues sans repos,
A travers les vallons, les plaines, les campagnes,
Où leur pente entraîne ses flots.

. . . .

Mon âme est un vent de l'aurore
Qui s'élève avec le matin,
Qui brûle, renverse, dévore [1]...

Les phénomènes de ce monde l'éblouissent, le font balbutier d'extase, et il ne faut pas nier que Lamartine alors glisse vers le panthéisme oriental [2]. Mais le poète,

1. *Harmonies*. Encore un hymne.
2. Voir J. Lemaître, *Contemporains*. 6e série, p. 117 et suiv.

imbu de christianisme, se reprend vite. Dans la pièce *Éternité de la Nature*, il développe avec une splendeur admirable la pensée de Pascal : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. » La nature est immense, mais elle n'en sait rien et l'homme le sait. La nature ne connaît pas Dieu. « Moi, dit le poète, je le connais, je l'aime ; » et sa joie déborde en un cri d'enthousiasme ; en définitive, c'est le sentiment de la nature remis au point.

Nous retrouvons le même genre d'impressions chez V. Hugo. D'abord cette insensibilité que Lamartine souligne passagèrement, lui, il la note d'un trait plus accentué. La nature est la mère universelle et prodigue. C'est vrai ; malheureusement elle répand ses biens avec indifférence.

Toi sans te déranger tu rêves à ton Dieu.

Le chant de la nature s'oppose au cri de l'humanité : « L'océan magnifique — épandait une voix joyeuse et pacifique — » à côté de la voix de l'homme, toute de pleurs, d'injures, d'anathèmes [1]. Quand le poète sonde avec angoisse le mystère des destinées :

La plaine brille, heureuse et pure;
Le bois jase, l'herbe fleurit.
— Homme, ne crains rien! la nature
Sait le grand secret, et sourit [2].

---

1. *Feuilles d'Automne*. Ce qu'on entend sur la montagne.
2. *Les Rayons et les ombres*. Spectacle rassurant.

Aux jours de tristesse intime,

Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient point
Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes, [mornes,
Sur la terre étendu;
L'air était plein d'encens et les prés de verdures
Quand il revit ces lieux où par tant de blessures
Son cœur s'est répandu

L'automne souriait, les côteaux vers la plaine
Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine,
Le ciel était doré,
Et les oiseaux tournés vers celui que tout nomme,
Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme,
Chantaient leur chant sacré [1].

Et pourtant, non! la nature n'est pas insensible; elle est complice du mal. N'est-ce pas la mer, par exemple, qui traîne sur les flots, vers Cayenne, les noirs pontons, chargés de martyrs, et qui passent sur les ondes, comme de grands cercueils? Ne se mêle-t-elle pas à leur torture, et de sa rumeur ne couvre-t-elle pas leur cri désespéré [2]? Elle est méchante : une nuit de brouillard et d'horreur, le poète l'a vue engloutir sans pitié un pauvre chasse-marée [3]. Par le choc de ses flots, par le bruit de ses tempêtes, elle symbolise tout ce qu'il y a de brutal et de cruel dans le monde. C'est vrai; ou plutôt, non. Elle n'est pas toujours cruelle, la mer, elle

---

1. *Tristesse d'Olympio*. Voir encore *Châtiments*, VII. Force des choses, 1re partie, *Cont.* II. Paroles sur la dune.
2. *Châtiments*. Nox.
3. *Ibid.*, liv. VII, 9.

n'est pas toujours sombre, sournoise ou tragique. Quelquefois, elle offre un bain de fraîcheur calme aux ardeurs du poète en colère, elle apporte un parfum de brise vivifiante parmi les odeurs des cadavres.

Oh ! laissez, laissez-moi m'enfuir sur le rivage !
Laissez-moi respirer l'odeur du flot sauvage,
Jersey rit, terre libre au sein sombre des mers.
Les genêts sont en fleur, l'agneau paît les prés verts,
L'écume jette au roc ses blanches mousselines,
Par moment apparaît au sommet des collines,
Livrant ses crins épars au vent âpre et joyeux
Un cheval effaré qui hennit dans les cieux [1].

Que parlait-il de complicité ? Quand l'homme ne proteste pas, la nature se lève contre le crime, dans une révolte vengeresse. « O soleil, ô face divine... conscience de la nature, — que pensez-vous de ce bandit [2] ? ». Jadis, devant le penseur plein d'angoisse, elle avait, maîtresse du secret mystérieux, un sourire indifférent ou ironique. Maintenant si elle pose toujours le problème terrifiant, elle apprend du moins à le résoudre ;

Et les bois et les champs du sage seul compris
Font l'éducation de tous les grands esprits [3].

1. *Châtiments*, liv. VI, 5. Éblouissements.
2. *Châtiments*, II, 4.
3. *Les Rayons et les ombres*. Ce qui se passait aux Feuillantines. Cf. l'*Ane*.

III

Elle rend Dieu visible aux yeux enchantés, elle traduit « l'éternelle pensée en spectacle éternel », les conseils divins flottent dans les cieux sous la forme sacrée, tantôt d'une nuée, tantôt d'une étoile. Devant « l'immense bonté » qui tombe du « firmament », nous éprouvons l'étonnement ravi de la Moabite :

. . . .
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre,
Le croissant fin et clair, parmi ces fleurs de l'ombre,
Brillait à l'Occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles [1].

Pour méconnaître Dieu, il faut n'avoir jamais regardé la nature, jamais respiré la brise parmi les fleurs divines,

Et jamais écouté dans les fermes lointaines,
Mugir les bœufs rêveurs, quand rampent dans les plaines
Les longues ombres du couchant [2].

---

1. *Booz endormi.* Pour cette révélation de Dieu par et dans la nature, v. *Rayons et Ombres*, XL. Cœruleum mare ; les *Châtiments*. Lux ; *Feuilles d'Automne* : Ce qu'on entend sur la montagne.
2. *Légende des Siècles*, III. Tout le passé et tout l'avenir, p. 240, etc.

En un mot, c'est la vision biblique et chrétienne de Dieu à travers les merveilles du monde, telle que la décrit Chateaubriand, comme la chante Lamartine. D'ailleurs, Dieu se révèle à tous, aux illettrés [1], aux plus humbles parmi les êtres : « Là, dans l'ombre, à tes pieds, homme, ton chien voit Dieu [2] ». L'âne si méprisé en sait plus long que le philosophe ; pas de bête qui n'ait un reflet d'infini, voire le crapaud [3]. Et ce n'est point là le jeu d'un esprit qui s'amuse à un symbolisme burlesque. La même théorie fait le fond de *l'Ane*, de *Religions et Religion*, comme elle circule à travers la *Légende des Siècles*. Jésus, sans doute, a dit cette douce parole : « Je vous loue, ô mon Père, d'avoir révélé ces choses aux petits en les dérobant aux sages ». Mais qui peut en reconnaître l'écho dans cette outrance voulue ? On ne voit pas bien à quel Dieu peuvent songer arbre, bête ou pavé. V. Hugo le sait-il beaucoup mieux, quand il a cessé d'être chrétien ? Tantôt, Dieu c'est Pan ; il remplit tout, la nature s'évanouit en lui. Tantôt, au détour d'un site, d'un paysage, le poète l'entrevoit comme un sphinx formidable, dont nul homme ne peut forcer le silence ni découvrir le visage. En définitive, Dieu demeure l'inconnaissable, l'inaccessible dans les régions du mystère. Pour le saisir, pour l'exprimer, le poète déploie les ressources d'une imagination puissante, intuitive, hallucinée parfois [4]. Et si l'insondable se dérobe, c'est au nom de Dieu,

1. *Contemplations*, I, 30, Magnitudo parvi.
2. *Ibid.* Bouche d'Ombre.
3. *Légende des Siècles*, IV. Le Crapaud.
4. Le Satyre, Abîme, Titan, la Trompette du Jugement.

tout vague qu'il est devenu, à ce nom fréquemment semé dans ses vers, que V. Hugo doit le caractère grave et religieux quand même de sa poésie de la nature.

Avec plus de magnificence et de vérité, Lamartine comprend, goûte et traduit ces harmonies de la nature avec Dieu. Elle révèle sa puissance qui crée, sa sagesse qui se joue dans l'ordre immuable, sa présence à peine voilée, sa Providence qui conserve et alimente le foyer de vie immense, sa beauté enfin, dont elle est le rayon ou le miroir. Le poète aime à gravir les monts pour voir l'immensité se déployer et son âme s'élever « jusqu'aux saintes hauteurs d'où l'œil du séraphin — dans l'espace plonge un regard sans fin [1] ». La vue des mondes lumineux que l'éther balance dans ses vagues d'azur, lui donne le vif sentiment de l'Infini. Cet infini a un nom ; il brille sur les sphères en lettres de feu, il rayonne à travers le voile brillant du soleil, il est gravé sur le granit des monts, les flots le murmurent aux flots, toute la terre le soupire [2]. C'est Dieu, que ses œuvres révèlent, le Dieu de l'Évangile. Il n'est pas absent de la création, ni relégué dans un vide lointain et majestueux. Car, d'où la vie « peut-elle éclore

Si ce n'est du regard où s'allume l'aurore...?
Qui ferait germer l'herbe et fleurir le gazon,
Si le regard divin n'y portait son rayon [3] ?

---

1. *Harmonies*, I, 2, 3.
2. *Harmonies*, I, 2, 3.
3. *Ibid*, II, 4.

La Providence remplit de sa vertu tout ce qu'elle a produit. Aussi, par toutes les voix innombrables de la terre et des cieux, la nature chante-t-elle un hymne incessant à sa gloire, et le poète, comme jaloux de ses accents, excite les énergies de son âme pour les égaler.

Encore un hymne, ô ma lyre,
Un hymne pour le Seigneur,
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur.

Il s'emporte en mouvements soudains et sublimes, qu'on chercherait inutilement dans Rousseau, et même chez le Maître immortel, Châteaubriand. Il faut ouvrir la Bible pour y retrouver, dans les Psaumes et dans le livre de Job, ces élans de ferveur et ces extases de la foi. Mais il la dépasse en hardiesse, et c'est où commence l'erreur. L'Écriture a dit : *In ipso vivimus, movemur et sumus* [1], ouvrant un vaste champ à l'imagination religieuse. Seulement le chrétien, s'il cherche Dieu dans la création, l'en sépare, et s'élevant au-dessus, il dégage son âme de l'impression des sens. Lamartine mêle Dieu aux choses et si bien qu'il ne l'en distingue plus.

Montez donc, flottez donc, roulez, volez, vent, flamme,
Oiseaux, vagues, rayons, vapeurs, parfums et voix !
. . . .

1. S. Paul.

Montez à Dieu, plus haut, plus haut encore !
Montez, il est là-haut, descendez, *tout est lui* [1].

Cette tendance panthéistique se remarque surtout dans *Jocelyn*. Alors s'égarent les ardeurs religieuses que nous admirions naguère. Il se plonge dans les choses pour s'unir au Créateur. Avant lui, Chateaubriand avait noté cet instinct. « Qui n'a passé, dit-il, des heures entières, assis sur le rivage, à voir s'écouler les ondes! Qui ne s'est plu, au bord de la mer, à regarder blanchir l'écueil éloigné, cette immensité qui fait naître en nous un vague désir de quitter la vie, pour embrasser la nature et nous confondre avec son auteur ! » Lamartine éprouva ce désir de communion voluptueuse. Le mot lui appartient. Ce que la foi lui montrait sous les formes eucharistiques, il le trouve sous les voiles des êtres; l'univers est un temple où le Seigneur habite mieux que dans le tabernacle sacré ; et le poète transporte dans ses poétiques rêveries ce qu'aux pieds des autels de sa jeunesse, il avait éprouvé de ravissements et d'enthousiasmes pieux. « Alors, dit-il, je m'abîmais en lui, comme l'atome flottant dans la chaleur d'un jour d'été s'élève, se noie, se perd dans l'atmosphère et, devenu transparent comme l'éther, paraît aussi aérien que l'air lui-même. »

J'embrassais en pleurant les racines des arbres
Et, me collant au sol comme pour écouter,
. . . .
Je croyais sur mon cœur sentir Dieu palpiter.

---

1. *Harmonies*. Hymne du Matin.

Partout il sent vivre l'âme de la nature pleine d'intelligence divine, puis, fondant ensemble Dieu, la nature et lui-même, le poète se promet, après la mort, de délicates jouissances ;

> Là, ma cendre mêlée à la terre qui m'aime,
> Retrouvera la vie avant mon esprit même,
> Verdira dans les prés, fleurira dans les fleurs,
> Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs.

Heureusement que ce panthéisme sensuel ne constitue pas le vrai fond de sa pensée. Celle-ci, malgré tout, reste imprégnée de spiritualisme chrétien, et c'est à lui que Lamartine doit ses plus pures, ses plus hautes inspirations.

Seul, en effet, le christianisme donne à la nature son vrai sens, toute sa poésie : « Athéniens, disait saint Paul devant l'Aréopage, le Dieu que vous ignorez et que je vous annonce, ce n'est pas dans vos temples bâtis par la main des hommes et dédiés à de vaines idoles qu'il faut le chercher ; c'est dans l'Univers créé pour manifester sa gloire, sa puissance, sa sagesse. » Seule, l'idée d'une puissance créatrice, distincte de son œuvre et toujours agissante, satisfait l'esprit de l'homme. Parce qu'il les soumet à une volonté libre, sage et compatissante, notre cœur s'intéresse plus vivement et avec plus de confiance aux scènes de la nature. Surtout le sentiment de l'Infini, répandu dans l'immensité des déserts, dans les profondeurs des bois, à travers l'étendue incommensurable des cieux, cet Infini ouvre à l'imagination de

vastes perspectives. De là, naît le mystère, et, dans les œuvres qu'il pénètre, un prolongement de rêve, ce je ne sais quoi de divin qui est la source de la plus haute poésie.

IV

Musset ne s'est pas complu, rival de V. Hugo, à lutter avec les phénomènes de la nature pour dérober leur beauté plastique. Il pourrait sans doute autant qu'un autre bâtir

Quelque ville aux toits bleus, quelques blanches mosquées
Avec l'horizon rouge et les yeux assortis [1].

Mais il ne daigne. Quant à l'abondance descriptive de Lamartine, il la déteste.

Mais je hais les pleurards, les rêveurs à nacelles,
Les amants de la nuit, des lacs, des cascatelles [2].

La nature ne l'intéresse pas directement ; toutefois, il s'en sert, soit qu'il lui emprunte quelques traits rapides, une métaphore vive et juste, « la jeunesse, arbre à la rude écorce qui couvre tout de son ombre », ou une comparaison magnifiquement conduite [3].

---

1. *Namouna.*
2. *La Coupe et les lèvres.* Dédicace.
3. E. Montégut, *Nos morts contemporains*, p. 302.

Quinze ans! l'âge céleste où l'arbre de la vie,
Sous la tiède oasis du désert embaumé,
Baigne ses fruits dorés de myrte et d'ambroisie,
Et pour féconder l'air comme au palmier d'Asie,
N'a qu'à jeter au vent son voile parfumé [1].

Un paysage aussi l'arrête, surtout quand le crépuscule verse, le soir, un calme plein de murmures, ou que, dans la nuit silencieuse, les étoiles palpitent. Musset peint avec un rare bonheur ces heures de tendre rêverie. « Il faisait la plus belle nuit du monde; la lune se couchait et les étoiles brillaient d'une clarté plus vive sous un ciel d'azur foncé, l'air était tiède et embaumé... Nous respirions ensemble les tièdes bouffées qui sortaient des charmilles, nous suivions au loin dans l'espace les dernières lueurs d'une blancheur pâle que la lune entraînait avec elle en descendant derrière les masses noires des marronniers [2] ». Plus souvent, et sans qu'il la cherche, la nature

---

1. *Rolla*. — Autre exemple :

Quand le soleil se lève aux beaux jours d'automne,
La neige sous ses pas paraissait s'embraser,
Les épaules d'argent de la nuit qui frissonne
Se couvrent de rougeur sous son premier baiser.

2. *Confession d'un enfant du siècle*, IIIe partie, ch. X. De même, IVe partie, ch. III.

C'était par une nuit magnifique et sereine,
Où les vents embaumés frémissaient dans la plaine,
Et les grillons du soir, sous les pieds du passant,
Chantaient dans la rosée aux feux du ver luisant.
La lune à son lever sur la cime des arbres,
Balançait mollement les ombres des saints marbres,
Et plongeait dans le fleuve aux flots étincelants
Des lourds dieux de granit les colosses tremblants. (*Suzon*).

apparaît par échappées, dans les *Nuits*, par exemple, surtout dans la *Nuit de Mai* où le printemps exhale ses tièdes haleines. « Malgré les sanglots que lui arrachent ses blessures, il est toujours sensible aux innombrables beautés de l'univers, à la verdure, aux fleurs, aux rayons du matin, au chant des oiseaux, et il porte aussi frais qu'à quinze ans son bouquet de muguet et d'églantine [1] ». La jolie bluette *A quoi rêvent les jeunes filles*, et la comédie *On ne badine pas avec l'amour*, et tant d'autres pièces ne chantent pas la nature, certes. Mais on l'y voit souvent sourire, et sa présence cachée suffit à répandre je ne sais quelle fraîcheur parfumée [2].

La nature, comme la sent Musset, est la compagne émue de ses sentiments et de ses passions. A ce titre, il prend rang parmi les poètes spiritualistes, sinon chrétiens.

NINON

L'eau, la terre et les vents, tout s'emplit d'harmonies ;
Un jeune rossignol chante au fond de mon cœur ;
J'entends sous les roseaux murmurer des génies...
Ai-je de nouveaux sens inconnus à ma sœur ?

NINETTE

Pourquoi ne puis-je voir sans plaisir et sans peine
Les baisers du Zéphir trembler sur la fontaine,
Et l'ombre des tilleuls passer sur mes bras nus ?
Ma sœur est une enfant et je ne la suis plus.

---

1. Sainte-Beuve.
2. Voir E. Montégut, *Nos morts contemporains*, p. 301 et suiv.

NINON

O fleurs des nuits d'été ! magnifique nature !
O plantes, ô rameaux l'un dans l'autre enlacés !

NINETTE

O feuilles des palmiers, reines de la verdure.
Qui versez vos amours dans les vents embrasés !

Dans un ciel lavé par l'orage, une étoile apparaît. C'est une messagère lointaine, une mélancolique amie ; elle ne brille pas, elle jette avec son sourire un tremblant regard sur le pâtre qui chemine, « tandis que, pas à pas, son long troupeau le suit [1]. C'est l'étoile de l'amour. Les verts gazons, les sombres mers, l'horizon coloré des feux du matin, rien de tout cela n'est insensible. Sinon, à leur aspect, pourquoi notre cœur bondit-il et nos genoux fléchissent-ils ?

Plus encore ; lui, le poète insouciant de tout, sauf de l'amour, il interroge les mondes, Saturne, les immobiles étoiles sur le mystère de la vie, sur le néant de toutes choses. Pourquoi, ô vaste création, nous obséder d'une soif ardente, si tu ne connais pas de source où l'étancher ? L'arbuste a sa rosée, l'aigle a sa pâture. Et nous, pourquoi sommes-nous oubliés ? Même il regrette, et c'est un regret presque chrétien, qu'elle ne lui parle plus de Dieu, depuis que les savants l'ont dévastée. Ils ont prouvé que le large univers n'est qu'un ensemble de lois stériles, qu'un mort en proie aux anatomistes, et c'est en

---

1. *Le Saule*, p. 163. Pâle étoile du soir, messagère lointaine, etc.

vain qu'on marche, dans les vallées de ce jardin muet : on n'y rencontre plus l'ombre de Dieu, on n'y entend plus sa voix [1]. Cependant, hâtons-nous d'ajouter que Musset n'est pas un songeur d'abîme, comme Hugo, ni un lutteur obstiné à forcer les secrets de la nature. Les sentiments d'inquiétude métaphysique chez lui sont éphémères. D'ailleurs nous avons déjà dit que ses tableaux d'artiste étaient courts, peints de hasard. La raison en est toute simple : dans le monde, il n'est attentif qu'aux mouvements de son cœur, et s'il voit la nature, c'est à travers la passion.

V

Sainte-Beuve inaugure un genre nouveau parmi les peintres de la nature. Sa manière qu'il caractérise lui-même d'assez heureuse façon, n'est pas de retracer une scène grandiose, un fleuve résonnant, les vastes forêts murmurantes, ni « les vieux monts tant vantés se mirant au lac bleu ». Il laisse Chateaubriand s'élancer, jeune, en d'immenses savanes,

Un bâton à la main, et ne rien demander,
Que d'entendre la foule en longs éclats gronder ;
Ou mugir le lion dans les forêts superbes,
Ou sonner le serpent au fond des hautes herbes ;
Et bientôt se couchant sur un lit de roseaux,
S'abandonner pensif au cours des grandes eaux.

1. *La Coupe et les lèvres.*

Que Lamartine peigne la nature « à grands traits et par masses, en s'attachant de préférence aux vastes bruits, aux grandes herbes, aux larges feuillages, en jetant au milieu de cette scène indéfinie, et sous ces horizons immenses, tout ce qu'il y a de plus vrai, de plus tendre et de plus religieux dans la mélancolie humaine. » Encore moins imitera-t-il V. Hugo « spectateur sublime des sublimes spectacles. » Lui, il aime à cheminer, il reste plus bas. Que lui faut-il ?

Un champ, un peu d'eau qui murmure,
Un peu de vent agitant une grêle ramure,
L'étang sous la bruyère avec le jonc qui dort,
Voir couler en un pré la rivière à plein bord,
Quelque jeune arbre au loin, dans un air immobile
Découpant sur l'azur son feuillage débile
A travers l'épaisseur d'une herbe qui reluit,
Quelque sentier poudreux qui rampe et qui s'enfuit [1].

Son doux rêve serait d'habiter

Un chaume du Jura sous un large feuillage,
Ou bien, encore plus près, quelque petit village,
D'où par delà Meudon on ne voit plus Paris [2].

Il s'arrête aux menus détails pittoresques, les exprimant quelquefois avec bonheur, en relevant au besoin le prosaïsme par la peinture des sentiments humains, sans éviter pourtant « quelque chose de malingre et de pénible

---

1. *Joseph Delorme*. Promenade.
2. *Ibid*. Sonnet, p. 129.

qui se trahit dans le choix des épithètes : une grêle ramure, un feuillage débile, » etc [1]. D'ailleurs, la modeste ambition du poète s'explique ; les vétérans tenaient tout le champ des esprits. A défaut donc de génie pour les égaler, comment les suivre d'une marche encore personnelle ? Il restait une fleur, « un puits demi-creusé », un humble jardin ; ce fut son domaine [2].

Selon ses états de croyance, Sainte-Beuve porte sur cette nature humble et bourgeoise un regard changeant. Quand il promène son incrédulité mécontente dans le « Creux de la Vallée [3], où tantôt la source se repose et tantôt murmure, invisible à travers les sureaux, » — la vive alouette et la sarcelle à la plume grise et noire, tout ce coin de fraîcheur ne lui inspire que ce vers lugubre,

Pour qui veut se noyer, la place est bien choisie.

Quant à l'herbe sans vipère, au zéphir, à l'onde aux

1. Brunetière, *Évolution de la poésie lyrique*, t. II.
2. Dans *Pensées d'Août*, voir la pièce à M. Villemain.

Mon jardin, comme ceux du vieillard d'Abalie
N'avait pas en beauté le cadre d'Italie
. . . .
A peine j'y greffais quelque mûre sauvage,
J'y semais quelques fleurs dont je sais mal les noms...
Mais sans cacher le mur du voisin cimetière,
Ma haie en fait l'abord plus riant et plus frais ;
Et mon banc dans l'allée est au pied d'un cyprès.
A l'autre bout, au coin de ce champ qui confine,
L'horizon est borné par la triste chaumine...
Ainsi vont les tableaux dont je romps les couleurs
Rachetant l'idéal par le vrai des douleurs.

3. *Joseph Delorme.*

mobiles vitraux, à l'abeille qui chante et picore, à la tranquille vallée au fond des bois, que croyez-vous que tout cela devienne, son dessein accompli ? La nature est insensible. Au contraire, à mesure que l'âme du poète se remplit de Dieu, la même nature s'anime de sympathie; elle devient, contre les distractions bruyantes du monde, un refuge où il réfléchit aux éternels problèmes, un ami discret qui tient sans parole un langage bien doux, qui, sans rien dire, comprend et suit sa pensée.

Au soir d'un beau jour, la Nature en prière
Se tait comme Marie à genoux sur la pierre,
Qui tremblante et muette écoutait Gabriel.
La mer dort ; le soleil en paix descend du Ciel.
Mais dans ce grand silence, au-dessus et derrière,
On entend l'hymne heureux du triple sanctuaire,
Et l'orgue immense où gronde un tonnerre éternel [1].

Devant ce spectacle, lui qui errait, aveugle jadis, et dans l'œuvre du monde, ne voyait que « sons, couleurs, formes, chaos », maintenant, il s'écrie :

J'ai vu, Seigneur, j'ai cru, j'adore tes merveilles,
J'en éblouis mes yeux, j'en emplis mes oreilles,
Et par moments, j'essaie, à mes sourds compagnons,
A ceux qui n'ont point vu, de bégayer tes noms.

Il se hausse ainsi jusqu'aux grands mortels qui, dans leurs poèmes de la nature, surent entrevoir Dieu, l'âme

1. *Consolations*, XII.

et l'invisible. *Les Pensées d'Août* perdent ce ton divin. De la nature elles reflètent encore un rayon de splendeur et de grâce. Chaque montagne enfante un sonnet. Sur le lac de Genève, il rime d'autres sonnets encore, dans lesquels des visages vivants se mêlent aux sites et aux cieux [1]. C'est sa seule manière de sentir [2]. Il a besoin, quelque lieu qui l'appelle, de l'homme et des amis, de ressaisir au cœur l'écho du cœur, de chercher au sentier ce qu'un autre a senti, d'entrevoir des symboles [3]. Même, il n'y perd pas de vue le lointain religieux [4]. Cependant il confesse que plus rien ne touche vraiment son âme, vide de Dieu. En face des paysages célèbres de Suisse, il admire, mais sans pleurs, sans jeunes transports :

. . . .

Rien en moi ne chantait ou ne faisait effort.
Je disais : est-ce tout? — Le peu de ce qu'on aime,

La fin de longs désirs, leur inégale part
Me revenait alors, je m'accusais moi-même,
Beaux monts, cadre immortel et que je vois trop tard [5].

Il parcourt l'Italie, et la contemplation d'une merveilleuse nature ne lui suscite aucune impression durable,

1. *Pensées d'Août*, p. 393.
2. Lettre inédite, citée par M. d'Haussonville, p. 169.
3. *Pensées d'Août* à J. J. Ampère, et Sonnets, II, p. 433, 436.
4. *Ibid.*, p. 386, 393.
5. Sonnets, I, p. 388.

n'inspire à sa Muse aucun chant heureux. Sa visite de Rome qui eût été le pèlerinage de son âme, au temps des *Consolations*, Rome même l'embarrasse. C'est peut-être, comme on l'a dit [1], qu'en ce voyage il portait une âme secrètement blessée ; et quand l'âme souffre, les yeux voient mal ce qu'ils regardent. Mais Sainte-Beuve avoue une autre cause, la vraie, dans ces lignes déjà citées : « Mon âme est semblable à ces plages où l'on dit que saint Louis s'est embarqué ; la mer et la foi se sont depuis longtemps, hélas ! retirées, et c'est tout si parfois, à travers les sables, sous l'aride chaleur ou le froid mistral, je trouve un instant à m'asseoir à l'ombre d'un rare tamarin. »

---

1. D'Haussonville, p. 173.

CHAPITRE III

L'HOMME

Quand elle ne se contente pas d'être un vain amusement de lettrés, quand il ne lui suffit pas d'exhaler et d'immortaliser la passion, la poésie, après Dieu, son objet par excellence, n'en saurait trouver de plus noble que l'homme. Quelle mission plus belle que d'exprimer idéalement ses origines et sa destinée ! Cette préoccupation de l'humanité caractérise en partie la poésie renaissante du XIXe siècle. Nous ne parlons pas seulement de V. Hugo qui se regardait comme un « mage », un « semeur », « un pasteur d'âmes », chargé de conduire les peuples par les vrais chemins. Mais A. de Vigny, avant lui, philosophe amer et profond, mais Lamartine lui-même, sans pédantisme et sans inquiétude, s'intéresse aux hommes, au mystérieux voyage des générations vers un but non moins mystérieux. Tous, au moins les plus grands, essaient le poème de l'âme humaine, sentant à merveille qu'au-dessous du poème divin, c'est le plus beau qui puisse être écrit.

I

Pour A. de Vigny, l'homme est la victime du destin; et au développement de sa thèse concourent des souvenirs bibliques ou chrétiens, non sans quelque confusion, voire non sans méprises. Poursuivi à travers les siècles par la sentence originelle, l'homme sentait sur son front peser les pieds lourds des destinées, jusqu'au jour où terrassées par le Sauveur, elles remontèrent vers le Ciel, ouvrant avec effort leurs ongles qui pressaient nos races désolées. Hélas! elles redescendirent, envoyées par la Grâce. Le collier qui nous enchaînait autrefois si étroitement a été seulement élargi. Mais le mot éternel sera toujours :

C'était écrit;
Sur le livre de Dieu, dit l'Orient esclave;
Et l'Occident répond : sur le livre du Christ.

Si notre cœur s'entr'ouvre au parfum des vertus, s'il s'embrase à l'amour, s'il s'élève au génie, l'ombre du Destin oppose à nos belles ardeurs une immuable entrave. Dans la prison où nous sommes jetés en expiation d'une faute inconnue, l'ignorance est notre lot [1]. Du côté de Dieu, abandon irrévocable. La Nature n'est que la décoration insolente et froide de nos malheurs. Quant aux autres hommes, compagnons de nos infor-

---

1. *Destinées*, Prologue.

tunes, ils ne savent que les aggraver. Si l'un de nous est puissant, il meurt triste et solitaire comme Moïse. S'il est Stello, les dons mêmes de son génie le prédestinent au rôle de martyr dans la vie sociale [1]. Tels Gilbert, Chatterton, André Chénier et, sans qu'il l'avoue, tel A. de Vigny lui-même. Et à la suite des héros illustres de la souffrance, qu'ils sont nombreux nos frères de douleurs, tous les prisonniers de cette terre, ou pour mieux dire, tous les hommes ! Ainsi, le pauvre être humain flotte comme un naufragé parmi les flots, sur une mer incertaine, vers un but inconnu. Ni phare, ni secours, ni protection. Il est vraiment la proie de la Fatalité.

Que faire contre elle ? A propos de tragédie, le poète écrit : « Je veux toujours représenter la destinée et l'homme, tels que je les conçois, l'une l'emportant comme la mer, et l'autre grand parce qu'il la devance, ou grand parce qu'il lui résiste. » Ailleurs ; « la partie d'échecs que j'ai joué contre la Destinée, toute ma vie, je l'ai toujours gagnée jusqu'ici ». On peut donc vaincre le sort ? Pure illusion ! Il faut se soumettre à ce qui est inévitable, reconnaître que le problème de la Destinée humaine est un cercle sans issue, se voiler la face devant le mystère infini de l'âme et du monde, ne pas

---

1. Le soldat est grand par le sacrifice. C'est le privilégié du devoir. Mais une servitude douloureuse est la rançon de sa grandeur (*Laurette*, *la Canne de jonc*). C'est la thèse du génie malheureux, fertile en développements contradictoires. Par exemple, si la douleur est la rançon du génie, il est aussi vrai de dire que le génie souvent est la récompense de la douleur :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

s'épuiser à vouloir concilier les affirmations de la conscience morale avec les démentis de la réalité [1], et prendre pitié de nos semblables.

Chose singulière, en effet! le pessimisme qui trop souvent dessèche l'âme par l'égoïsme ou par l'orgueil ouvre au cœur du poète une source d'immense pitié [2]. Cette compassion s'adresse aux héros de souffrances illustres, Moïse, Chatterton, Chénier, qui représentent à des degrés divers son âme. Puis, très naturellement, elle va aux personnes de son intimité. « Vingt fois par jour je me dis : ceux que j'aime sont-ils contents? Je pense à celui-là, à celle-ci que j'aime, à telle personne qui pleure ». Bien plus, « il m'est arrivé de passer des jours et des nuits à me tourmenter extrêmement de ce que devaient souffrir les personnes qui ne m'étaient nullement intimes et que je n'aimais pas particulièrement. Mais un instinct involontaire me forçait à leur faire du bien sans le leur laisser connaître. C'était l'enthousiasme de la pitié, la passion de la bonté, que je sentais en mon cœur [3] ». Enfin, la commisération devient universelle pour la foule obscure des êtres qui passent et souffrent et meurent, inspirant ce vers fameux et très beau,

J'aime la majesté des souffrances humaines.

Encore une fois, c'est le côté original de ce pessimisme si on le compare surtout au pessimisme hautain

1. *Journal d'un poète.*
2. *Ibid.*, p. 98. « J'aime l'humanité, j'ai pitié d'elle. »
3. *Journal d'un poète*, p. 244.

et glacé des René, des Manfred. Certes, il ne va pas sans orgueil aussi. Mais la souffrance au lieu d'isoler A. de Vigny des autres mortels, le fait entrer en communion avec l'humanité, et d'elle, jaillit une pitié profonde pour les misères qui emplissent l'univers. Ce sentiment inspire encore le poème d'*Eloa*. L'innocence aime le pécheur, parce qu'il est malheureux, et Satan lui-même, parce qu'il est le plus malheureux des êtres. Elle partage volontairement sa damnation. Mais à la fin des temps, les voûtes de l'enfer s'ouvrent pour les laisser passer. « Quand ils arrivèrent au ciel, les anges étaient assis. Une place était vacante parmi eux ; c'était la première. Une voix ineffable prononça ces mots : « Tu as été puni pendant le temps, tu as assez souffert, puisque tu fus l'ange du mal. Tu as aimé [1] une fois, entre dans mon éternité. Le mal n'existe plus [2]. » Il ne faut pas insister sur le côté chimérique de cette conception : un ange tombant par pitié, quand cette pitié offense Dieu, et sauvant le crime par un autre crime, sans que la faute du coupable soit expiée dans le repentir. Le sentiment seul est à retenir, le sentiment de l'universelle compassion. Elle attendrit son pessimisme, le transforme et l'idéalise.

Il est vrai que l'Évangile offrait au poète un exemple divin de cette miséricorde. A. de Vigny a dit quelque part « La religion du Christ est une religion de désespoir [3]. »

1. Qui a-t-il aimé ? Eloa. Comment ?
2. *Ibid.*, pp. 276-277.
3. *Journal*, p. 93.

C'était mal dire. Certes, le christianisme regarde la terre comme une vallée de larmes où le mal fleurit, plante vénéneuse. Mais d'abord il explique ce mal. Qu'on rejette cette explication, il n'importe. On n'en donna jamais de meilleure. Puis, sa fondation même est la première revanche sur le mal, la revanche de la conscience et de la vertu. Religion du désespoir ! C'est le contraire qu'il eût fallu affirmer. L'Évangile est la religion de l'espérance. Par l'idéal qu'il prescrit, il suppose l'espérance de vaincre le mal en nous et de le diminuer autour de nous. Du reste, à qui veut s'en servir, il fournit des armes pour cette victoire. Sans doute il espère dans l'éternité ! Mais il ne désespère pas de la vie ; car il sait qu'elle est un chemin, non un terme ; il ne s'attend donc pas à trouver le bonheur sur la voie [1] ; tout ce qu'il lui demande, c'est d'y conduire, fût-ce en voie douloureuse. Surtout, et c'est ce qu'il fallait ici remarquer, l'Évangile, avant toute autre doctrine ou plus que toute autre, est la religion de la souffrance. Sa quintessence se trouve au *Sermon sur la Montagne* où le Sauveur, après avoir donné l'exemple d'une pitié infinie, béatifie les douleurs humaines en des paroles que les croyants reçoivent à genoux, que les siècles se transmettent avec une émotion sans cesse renouvelée. *Beati qui lugent... Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam...*

1. Voilà ce qu'oublie A. de Vigny. Il se plaint en somme de ne pas trouver le bonheur ici-bas. Reste à savoir s'il doit s'y trouver et s'il faut l'y chercher.

Cette pitié n'est pas stérile, sourde et sans larmes. Elle soutient par la foi, elle console par l'espérance l'âme fidèle, pitié vraiment divine. Sans descendre à la chute comme Eloa, Jésus n'a pas eu moins de compassion pour le pécheur, puisqu'il est mort sur la Croix, afin de le sauver, s'il se repent. Il sauverait Satan lui-même, s'il pouvait se repentir. La vie du Christ est le vrai et divin poème de la pitié.

II

Qu'est-ce encore que l'homme? La chimère du monde, s'écrie Lamartine dans les *Méditations*. Ses aspirations sont immenses et vaines :

Esclave, il sent un cœur né pour la liberté;
Malheureux, il aspire à la félicité...

Il veut aimer; toujours ce qu'il aime est fragile. Essaie-t-il de sonder les mystères qui l'environnent? Son œil est incertain. Qui démêlera cet embrouillement? la foi chrétienne.

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux [1].

Le péché originel, voilà le mot de l'énigme. Si l'homme soupire vers une joie plus complète, d'ailleurs insaisissable, c'est qu'il porte en son âme un écho des concerts

1. *Prem. Médit.* L'Homme.

d'un autre monde, un arrière-goût de ce bonheur que le premier exilé de l'Eden savoura passagèrement, et dont, banni, il nous a laissé le regret comme le besoin. Nous avons la nostalgie du Ciel pour lequel nous sommes faits. Car les sages ont beau dire [1] que l'homme passera comme les roses éphémères, comme les soleils qui un jour s'éteindront, comme la nature enfin qui doit mourir, « j'aime, il faut que j'espère. » Quand disparaissent ceux que nous aimons, comment ne pas croire à l'immortalité? Cette foi est si naturelle à Lamartine, qu'il met sur les lèvres expirantes de Socrate les espérances de la religion chrétienne, et si profonde, qu'elle adoucit au cœur du poète le déchirement des séparations inévitables. Plus tard, dans le naufrage de ses autres croyances, celle-là surnage toujours au fond de sa conscience [2].

Que cette philosophie manque d'originalité, il faut en convenir. C'est la philosophie traditionnelle et orthodoxe. Lamartine l'accepte momentanément et sans note personnelle. Qu'on se rappelle à propos du même mystère les accents orgueilleux et tragiques de Pascal, ou l'éloquence de Bossuet si majestueusement tranquille dans sa foi, et l'on regrettera peut-être que la poésie philosophique de Lamartine ne se soit pas échauffée au foyer d'une méditation ardente, ou se soit sentie gênée dans les limites précises du dogme. Plus chrétien, il ne se fût pas complu peu philosophiquement à des fantaisies de rêve. Ainsi, il conçoit [3]

---

1. *Prem. Médit.* L'Immortalité.
2. Novissima verba.
3. A la suite de Pythagore et de Platon.

une ascension idéale de l'âme immortelle à travers les astres d'or qui brillent dans la nuit, « ces tentes du ciel, séjour de l'innocence et de la paix, où l'amour et la vérité nourriront à jamais l'homme rendu à ses destins. » Il souhaite même d'être l'un de ces astres.

Beaux astres, fleurs du ciel dont le lis est jaloux,
J'ai murmuré tout bas : que ne suis-je un de vous !
Que ne puis-je, échappant à ce globe de boue,
Dans la sphère éclatante où mon regard se joue,
Jonchant d'un feu de plus le parvis du saint lieu,
Éclore tout à coup sous les pas de mon Dieu,
Ou briller sur le front de la beauté suprême,
Comme un pâle fleuron de son saint diadème [1].

Cette rêverie lui est familière ; il la précise ailleurs ; il espère que, après sa mort, le luth des séraphins frémira dans ses doigts, et que, vivant comme eux d'un divin délire, il guidera peut-être des cieux suspendus à ses accords. N'est-ce vraiment pour Lamartine qu'une rêverie ? Il semble bien s'attacher sérieusement à ce songe d'une transfiguration purificatrice, puisqu'il fait le fond des poèmes philosophiques où le poète chante les destinées de l'humanité. A l'imitation de Dante, il a eu l'ambition d'élever un monument qui fût l'*Humaine Comédie* [2]. De bonne heure, le 21 janvier 1821, dans un voyage

1. *Nouv. Médit.* Les Étoiles.

2. Génie à part, il y aurait eu toujours cette différence : Dante reste absolument chrétien dans son chef-d'œuvre ; Lamartine mêle à des souvenirs vaguement chrétiens un fonds de rationalisme et beaucoup de fantaisie.

de Naples à Rome, il conçoit le plan des *Visions*, œuvre grandiose, dont le sujet serait précisément la transmigration d'une âme, d'âge en âge, jusqu'à sa purification totale. Mais de ce monument Lamartine n'a guère taillé que quelques pierres : *La chute d'un ange*, *les Chevaliers*, et dressé que la coupole, *Jocelyn* [1]. C'en est assez toutefois pour connaître et juger sa pensée sur le problème des destinées humaines.

Le poème de la *Chute d'un ange*, comme l'indique son titre même, se fonde sur le dogme du péché originel. Dès l'aube, l'humanité est déchue. Suit une peinture de la vie primitive, de ses rudesses qui ne vont pas sans une grâce naïve ; à côté, Lamartine place le tableau des mœurs d'une ville immense, abominablement corrompue au milieu des merveilles d'une civilisation incomparable. Et dans ce contraste, ou mieux dans ce rapprochement un peu anachronique, si l'on veut, nous voyons transparaître la pensée du poète : l'humanité dégradée doit se relever en se perfectionnant. Mais il est un progrès dont il ne veut pas, le progrès seul des sciences appliquées à l'industrie ; car l'extrême civilisation, quand elle est purement matérialiste, confine à la primitive barbarie ; elle aboutit, si même elle n'y conduit pas, à la corruption effrénée, à l'oppression scientifique et cruelle des faibles par les forts. Le vrai progrès, s'il doit fleurir, fleurira au souffle de l'amour, par une charité fraternelle, dans l'oubli et l'abnégation de soi. Qui nous rendra capables

1. Charles Pomairols, p. 175.

de cet effort ? Dieu ; il n'y a pas de civilisation sans Dieu. Et tout cela dans son idéale et simple beauté, c'est Jocelyn [1], et au fond, c'est la fleur même de l'Évangile, telle qu'elle apparaît aux premiers siècles chrétiens, telle que l'Église la montre encore aux âges nouveaux.

L'humanité est toujours en marche vers ce véritable progrès pour s'en rapprocher et l'atteindre. Il se fait en elle, par je ne sais quel sourd instinct, un travail de germination qui prépare la transformation future [2]. Que sera celle-ci ? Lamartine dans *Utopie*, décrit l'état social où doit aboutir l'humanité. Alors, elle portera l'intelligence ainsi qu'un diadème au front. Loin des villes, sur les collines et les plaines, elle mènera la vie rustique,

---

1. Nous avons fait ailleurs les restrictions nécessaires sur les côtés rationalistes de ce poème (Voir chap. I, Dieu).

2. Il est dans la nature
Je ne sais quelle voix sourde, profonde, obscure,
Et qui révèle à tous ce que nul n'a conçu,
Instinct mystérieux d'une âme collective,
Qui pressent la lumière avant que l'ombre arrive,
Lit au livre infini sans que le doigt écrive,
Et prophétise à son insu...

Élargissez, ô mortels, vos âmes rétrécies !
O siècles, vos besoins, ce sont vos prophéties,
Votre cri de Dieu même est l'infaillible voix.
Quel mouvement sans but agite la nature ?
Le possible est un mot qui grandit à mesure,
Et le temps qui s'enfuit vers la race future
A déjà fait ce que je vois...

(*Recueillements poét.* Utopie).

Citation de J. Lemaître, *Contemporains*, 6e série, dans un article sur Lamartine dont cette page reproduit quelques idées.

comme le poète la raconte idéalement au chant des *Laboureurs* [1]. Mais ces temps sont lointains. En attendant, et pour diriger cette marche évolutive, il formule un code d'une candeur touchante. C'est le *Livre primitif* [2].

« Faites prier par les plus doux et par les poètes, ceux-ci achèveront l'image de Dieu... Tu ne mangeras pas de chair, tu ne boïras ni vin, ni suc de pavots ; fuis l'ivresse. Respecte ton père... allie-toi à une seule femme et qui ne soit pas de ta famille afin que la tendresse humaine s'étende... Ne vous séparez pas en tribus ou en nations... Possédez, aimez et cultivez la terre ; elle est inépuisable à transformer par l'homme ses éléments en pensée... chaque fois qu'un homme naîtra, vous lui donnerez une part de terre... Ne bâtissez pas de villes, habitez les campagnes, n'amassez pas d'avance... vivez en paix avec les animaux, n'imposez point de mors à leur bouche, ceux qui sont cruels s'adouciront... N'élevez pas au-dessus de vous de juge ni de roi, ils se feraient tyrans... N'ayez ni loi, ni tribunal pour punir. »

C'est à ce rêve très pur que s'arrête la pensée de Lamartine. On y retrouve un peu de l'optimisme saint-simonien mêlé aux utopies généreuses de 1848 ; quelque chose aussi du parfum évangélique. Malheureusement, ce parfum est trop effacé et trop vague ; c'est pourquoi l'œuvre, ni simplement catholique, ni franchement

---

1. *Jocelyn*.
2. *Chute d'un ange*. Voir Ch. Pomairols à qui j'emprunte ce résumé, p. 185.

matérialiste, est une œuvre hybride. Si Lamartine n'eût pas à cette époque perdu la foi, peut-être que, au lieu d'un poème comme la *Chute d'un ange*, son génie contenu et fécondé par la doctrine lumineuse et forte du plein christianisme, aurait écrit un beau poème philosophique de l'humanité, sinon le plus beau. Nous venons de Dieu, nous retournons à Dieu sur les pas de Celui qui a dit : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie [1] ; » il n'y a pas de données plus magnifiques.

III

Sous le titre de *Légende des Siècles* [2], V. Hugo a essayé d'écrire à son tour l'épopée de l'humanité. Aux premiers temps du globe, l'Eden « pudique et nu » s'éveillait mollement. Tout était clarté, paix, harmonie, immense amour, et, dans les divins paradis, le premier homme souriait à la première femme, « heureux d'être, joyeux d'aimer, ivres de voir [3] ». Hélas, ce bonheur fut court. Le radieux Eden a disparu, et voici que d'un antre obscur sortent « deux grands vieillards nus, sinistres, augustes, Ève aux cheveux blanchis, et le pâle Adam pensif, par le travail meurtri ». Ils pleurent dans l'ombre, en silence, « le père sur Abel, la mère sur Caïn. » Le mal en effet est entré

---

1. *Évangile*.
2. Remarquons ici, sans d'ailleurs y insister, que c'est après Vigny, après la *Chute d'un Ange* qu'il conçoit cette *Légende des siècles*.
3. *Légende des Siècles*, t. I (édit. Hetzel). Le sacre de la Femme.

dans le monde. Déjà s'éteint le pur rayon de la Divinité, l'hyme expire sous le clair firmament, la superstition règne avec les Olympiens, vainqueurs des Titans, vainqueurs de la nature domptée et triste [1]. Plus tard la religion sera « le ténia de Dieu ». Ainsi, autour de l'homme, des spectres tournent comme des feuilles mortes : ces spectres sont les Dieux. D'autres spectres surgissent : ce sont les rois [2]. Les armées, les capitaines, les juges, les princes et les prêtres déroulent sur l'humanité la lourde chaîne des forfaits et des misères [3]. Quand Daniel, l'homme de foi, le prophète éclairé d'un reflet « sidéral », paraît, la fureur imbécile des tyrans le livre en proie aux bêtes [4]. Ignorance, esclavage, le mal, flot vil, la haine, c'est tout le Passé. Non, pas tout le passé cependant. Le mur des siècles, chaos d'êtres, semé d'âmes, ce bloc d'obscurité dressé dans un lieu quelconque des ténèbres, s'éclaire au faîte d'une lueur d'aube [5] ; c'est la conscience dont l'œil implacable regarde Caïn. Ce flambeau, à la clarté d'abîme, des justes comme Léonidas, Thémistocle, le Cid, Eviradnus, Elciis, se le passent de main en main. Malgré l'iniquité triomphante, il devient l'astre du progrès qui se lève à l'horizon [6]. Voici qu'on entend déjà dans l'azur l'éveil des êtres prochains, « la palpitation de

1. Le Titan, *ib.*, t. I.
2. Le satyre. Légende III, p. 17.
3. Le Titan, t. IV. Vision de Dante.
4. Le Titan, t. I. Les lions. Voir E. Dupuy. *V. Hugo*, p. 236. C'est d'après lui que nous résumons çà et là.
5. Vision. Dupuy, p. 231.
6. *Châtiments*. Nox. Lux.

ces millions d'ailes [1]. Ce n'est qu'une aurore ; demain, ce sera le soleil ; triomphant, le monde prend vers lui son essor à la conquête de toutes les lumières, de toutes les sciences [2]. Déjà le rêve se réalise. Regardez là-haut un navire en marche ;

Où va-t-il ce navire ? Il va de jour vêtu
A l'avenir divin et pur, à la vertu,
A la science qu'on voit luire
A la mort des fléaux, à l'oubli généreux,
A l'abondance, au calme, au rire, à l'homme heureux ;
Il va ce glorieux navire,

Au droit, à la raison, à la fraternité,
A la religieuse et sainte vérité,
Sans impostures et sans voiles,
A l'amour sur les cœurs serrant son doux lien,
Au juste, au grand, au bon, au beau... Vous voyez bien
Qu'en effet il monte aux étoiles.

Demain donc, la paix ; demain, les âmes libres ; demain, le bonheur, non des hommes seulement, mais de l'humanité.

Les mondes qu'aujourd'hui le mal habite et creuse,
Echangeront leur joie à travers l'ombre heureuse
Et l'espace silencieux ;
Nul être, âme ou soleil, ne sera solitaire,

1. *Châtiments*, VII. Force des choses.
2. *Contemplations*, t. II, *ibid.*

L'avenir, c'est l'hymen des hommes sur la terre
Et des étoiles dans les cieux [1].

Il est superflu de s'arrêter aux vues historiques de l'auteur. Ne voir dans les rois que des brigands, dans les prêtres que des êtres imbéciles ou fourbes, dans l'histoire qu'une lutte des misérables contre ces puissances malfaisantes, la couper en deux, net, par la Révolution, — l'ombre, avant, la lumière, après, — c'est une façon de « guignol épique », a dit un écrivain spirituel [2]; c'est, disons-nous, de l'histoire simplifiée, trop sommaire et trop enfantine [3]. Quant aux énumérations de grands hommes, de mages, de porte-flambeaux, elles sont de merveilleux coq-à-l'âne, des chefs-d'œuvre de bouffonnerie inconsciente. C'est Homais à Pathmos [4]. On expliquerait peut-être ces erreurs bizarres par le mal aigu d'antithèses dont souffrait le poète [5]. Mais passons. Sur les facettes

---

1. Plein Ciel et *Châtim.*, VII, Lux.

2. J. Lemaître, *Contemporains*, 1re série, p. 145.

3. « On ne peut prendre avec l'histoire que de certaines libertés, et quand on veut mettre ses leçons au service d'une cause actuelle, ce qui d'ailleurs est parfaitement légitime, on n'a toutefois le droit d'en altérer ni les faits, ni l'esprit. Si Voltaire (*Essais sur les mœurs*) et V. Hugo se le sont permis, c'est en cela qu'ils sont V. Hugo et Voltaire, mais c'est aussi en cela que l'*Essai sur les mœurs* et la *Légende des Siècles* ne tiennent pas les promesses de leur titre. On n'a pas le droit de calomnier Philippe II pour montrer les dangers du pouvoir absolu, ni de dénaturer la vérité du christianisme pour combattre la superstition. » (Brunetière, *Évolution de la poésie lyrique*, t. II, p. 105, voir *ibid.*, p. 102).

4. J. Lemaître. Pour se rendre meilleur compte de cette ignorance et de ces mirifiques absurdités voir Renouvier. *V. Hugo*, p. 97 et suiv.

5. Par ceci encore que « le poète ne cherche pas à faire triompher une formule d'art comme Gautier, ou une idée pure comme Vigny : c'est un

de ces antithèses miroitent quelques lueurs chrétiennes. Les enchantements de l'Eden fleuri et parfumé sous les pas du premier couple humain, leur première faute, leur première douleur, et après, l'humanité de plus en plus déchue, luttant toutefois avec sa conscience contre la tyrannie du mal et se relevant enfin vers le Progrès indéfini, cette vision garde quelque chose de chrétien [1]. Les mêmes espérances qui s'exaltent magnifiquement dans *Plein Ciel* ont été proclamées par les prophètes bibliques [2]. Elles reposaient sur le Messie, elles se réalisent surnaturellement à sa naissance ; avec lui, naquit l'aurore du Progrès véritable dont l'Évangile formule un code large et précis. Mais quel progrès chante V. Hugo ? Il s'écrie : « Liberté, Justice, Humanité, Progrès ». Il part avec un bel élan lyrique à la conquête de ces idées « Amour, Foi, Raison, Beauté, Idéal, Droit ; il se laisse emporter par un navire ailé vers ces belles choses : avenir, vertu,

---

idéal actuel de justice ; ce sont des plans de réforme ou de révolution sociale, ce sont aussi des rancunes personnelles, des haines personnelles, des espérances personnelles. » (Brunetière, *loc. cit.*, p. 102).

1. « Au fond des combinaisons des sectaires actuels, c'est toujours le plagiat, la parodie de l'Évangile, toujours le principe apostolique qu'on retrouve : ce principe est tellement entré en nous, que nous en usons comme nous appartenant, nous nous le présumons naturel, quoiqu'il ne nous le soit pas ; il nous est venu de notre ancienne foi... Tel esprit indépendant qui s'occupe du perfectionnement de ses semblables, n'y aurait jamais pensé si le droit des peuples n'avait été posé par le Fils de l'homme. Tout acte de philosophie auquel nous nous livrons, tout système que nous rêvons dans l'intérêt de l'humanité n'est que l'idée chrétienne retournée, changée de nom, et trop souvent défigurée : c'est toujours le verbe qui se fait chair. » (Châteaubriand, t. VI, p. 365, 370, 376. *Mémoires*).

2. *Isaïe*.

science, droit, raison, fraternité, religion, vérité, amour, juste, grand, bon, beau, paix, civilisation, progrès, ordre vrai, liberté dans la lumière [1]. » Des mots ! des mots ! on s'en grisait vers 1848, et plus tard encore ; on s'en grise de nos jours, sans que besoin soit de les comprendre. V. Hugo, ici comme ailleurs, est un écho fidèle. Mais n'eût-il pas été préférable que lui, « le penseur, le Mage effaré, le pasteur d'âmes », prît la peine de définir un peu tout cela, puisqu'aussi bien, sous ces vocables les hommes n'enferment pas tous le même sens et que ces choses ne vont pas sans quelque naturelle opposition [2] ? En réalité, le poète en eût été fort empêché. Pauvre philosophe, il avait besoin de la lumière religieuse. Il connaissait bien un petit livre qui pourrait servir de phare à l'humanité :

Ce que la Cène vit et ce qu'elle entendit
Est écrit dans le livre où pas un mot ne change,
Par les quatre hommes purs, près de qui l'on voit l'ange,
Le lion et le bœuf et l'aigle et le ciel bleu.
Cette histoire par eux semble ajoutée à Dieu,
Comme s'ils écrivaient en marge de l'abîme ;
Tout leur livre ressemble au rayon d'une cime,
Chaque page y frémit sous le frisson sacré,
Et c'est pourquoi la terre a dit : Je le lirai.
Les peuples qui n'ont pas ce livre le mendient,
Et vingt siècles penchés dans l'ombre l'étudient [3].

---

1. E. Faguet, *XIXe siècle*. V. Hugo.
2. *Ibid.*
3. *Fin de Satan*.

Mais lui, il ne l'étudie plus, ou il n'y croit plus. Voilà pourquoi il n'a pu faire cette ascension du sublime qu'il avait rêvée sous la conduite de la Pensée et de la Foi [1].

Les destinées de l'humanité enveloppent celles de l'homme. D'où vient-il? où va-t-il? Entendez ce que dit la *Bouche d'Ombre*. L'être créé, paré du rayon baptismal, planait dans la splendeur sur des ailes de gloire. La première faute fut le premier poids, et créa la matière. « Le monde visible n'est qu'un purgatoire aux innombrables degrés, depuis le caillou jusqu'à l'homme et au-delà. Le méchant, après sa mort, descend et redevient bête, plante ou minéral selon son crime. Le juste monte, va on ne sait où, dans quelque planète. Sur cette échelle des êtres, l'homme ne se souvient pas du passé (pourquoi?), de là, son ignorance. Il est libre, il ne voit pas Dieu directement, mais il peut aller à lui par le Bien. Au contraire, les animaux, les plantes et les rochers se souviennent de ce qu'ils ont été et savent ce que l'homme ne sait pas (pourquoi?); d'où leur aspect mystérieux [2]. » Ils voient Dieu, mais ils ne peuvent aller à lui. C'est le châtiment de l'âme emprisonnée. Du reste, les expiations ne sont pas éternelles;

Espérez, espérez, misérables,
Pas de deuil infini, pas de maux incurables,
Pas d'enfer éternel.

1. *Les quatre vents de l'Esprit*, III, 45.
2. J. Lemaitre, les *Contemporains*, 1re série, p. 145.

A la fin, tous se retrouveront, dégagés du poids, dans la lumière ; Jésus tendra les bras à Bélial, et

Tous deux seront si beaux que Dieu, dont l'œil flamboie,
Ne pourra distinguer, père éperdu de joie,
Bélial de Jésus.

Plus simplement, la chute originelle précipita l'homme hors du bonheur ; alors les bas instincts se déchaînèrent ; il y a lutte dans son âme entre la pesanteur immonde et l'Esprit pur. Cette âme est immortelle et la justice d'outre-tombe l'attend. Or, cela fleure la doctrine chrétienne. Mais elle ne suffit pas à V. Hugo. Il y ajoute la métempsycose en souvenir de Pythagore ou de Jean Reynaud, sans prendre garde aux contradictions de son système religieux. Ainsi le méchant ne peut s'empêcher de l'être, puisque, après la première faute, l'ange devint esprit, l'esprit devint homme, et qu'entraînée par le poids, l'âme tombe fatalement.

Elle accomplit la loi qui l'enchaîne d'en haut,
Pierre, elle écrase, épine, elle pique, il le faut.

Pourquoi serait-elle libre dans l'homme ? Il doit craindre après sa mort de devenir hyène, tigre ou serpent? Pourquoi encore? « Je crois, dit L. Veuillot [1], qu'elle serait plus effrayée de devenir brebis ou tourterelle. D'ailleurs que lui importe la punition, si tout doit

---

1. Louis Veuillot. *Études sur V. Hugo*, p. 189 et suiv. Ce sont des pages vigoureuses, parfaites de goût, mais quelquefois d'une sévérité presque excessive.

finir par un embrassement général où Dieu ne distingue plus Bélial de Jésus? » Ensuite le poète nous invite à pleurer sur l'araignée immonde, sur le ver, sur la limace, « sur l'effrayant crapaud, pauvre monstre aux doux yeux.

Plaignez le louveteau, plaignez le lionceau...
Plaignez le prisonnier, mais plaignez le verrou...
Plaignez la chaîne au fond des bagnes insalubres,
La hache et le billot sont deux êtres lugubres.

La hache souffre autant que le corps; le billot souffre autant que la tête; ô mystères d'en haut! » mystères en effet. Cependant, nous tenons le secret de cette pitié tendre. Écraser l'araignée serait écraser un gueux. Le crapaud c'est Phryné, etc... Bref, il y a des âmes dans les choses. V. Hugo nous exhorte à verser pour elles notre prière; or, on comprend le chrétien qui prie Dieu, maître des cœurs libres, pour qu'il les convertisse à sa loi. Mais, ici, qui prier? pourquoi? En vérité, il ne valait guère de s'insurger avec tant de violence contre les enseignements de l'Église. Ils ne sont ni moins raisonnables, ni moins beaux, ni moins lumineux. Reste le sentiment de compassion pour le méchant. Mais on peut le nourrir sans abjurer la foi de Jésus-Christ, puisqu'Il n'éteignit jamais la mèche fumante : qu'Il fut doux au publicain et miséricordieux à la pécheresse; qu'Il mourut enfin en priant pour ses bourreaux. V. Hugo a essayé, dit-il, de réhabiliter le laquais, le forçat et la prostituée. Le Christianisme a de ces pardons pour le repentir, mais d'une façon plus sage et plus généreuse. « Pour relever

le laquais, V. Hugo abaisse les rois, pour réhabiliter les prostituées, il diffame les reines. Le Christ et la « Tiare de Rome », ont le cœur assez ample pour aimer aussi les honnêtes gens [1] ».

Sainte-Beuve [2] ne composa jamais de poème large et puissant comme la *Chute d'un Ange*, comme la *Légende des Siècles*. A-t-il du moins des vues précises sur les destinées de l'humanité, un idéal à faire resplendir ? Dans la période religieuse de sa vie, il envisage notre sort du point de vue catholique. « Vivre, c'est aimer, aimer ardemment un père, un époux, un enfant, aimer Dieu, même alors qu'il châtie [3]. C'est, au-delà des bonheurs de la plus belle existence, savoir qu'ailleurs et plus loin notre but est marqué ; que la mort nous remet à Dieu, enfin que, dans le fond obscur de notre humble destin,

Se révèle l'espoir de l'éternel matin [4]. »

Quand cette espérance eut sombré dans le naufrage de la foi, il se contenta de croire

A quelque vrai progrès dans l'alliance humaine,
Au peuple par degrés vivant mieux de sa peine...

---

1. Louis Veuillot, *ibid.*
2. La préoccupation philosophique des destinées humaines est étrangère à Musset, importune à Gautier. A l'un, peu lui chaut le sort de l'homme, pourvu qu'il chante ses propres amours ; et à l'autre, il lui suffit, pour sa gloire, d'être un styliste impeccable.
3. *Consolations*, XIII.
4. *Ibid.*

A l'enfance de tous d'enseignement munie,
A plus de paix enfin, d'aisance et d'harmonie[1].

Puis à côté, au-dessus de ce vague bonheur social, il esquisse le rêve d'un progrès moral uniquement dû à la science. « La seule garantie de l'avenir, d'un avenir de progrès, de vigueur et d'honneur pour notre nation est dans l'étude et surtout dans l'étude des sciences naturelles, physiques, chimiques et de la physiologie... Il se crée lentement une morale et une justice à base nouvelle, non moins solide que par le passé, plus solide même, parce qu'il n'y entre rien des craintes puériles de l'enfance. Dans l'état de société où nous sommes, le salut et la virilité d'une nation sont là et pas ailleurs[2]. » Sainte-Beuve promettait au nom de la science plus qu'elle ne peut tenir. Il ne tarda pas à reconnaître son illusion ; et à la place de l'idéal rêvé, fleurissant d'une justice et d'une morale « à base nouvelle », il ne conçut plus que le mépris de l'humanité, juste et tardive punition de ceux qui ne bâtissent pas le progrès sur des assises religieuses. « Il est possible, cher ami, que l'humanité s'avance, mais ce n'est que parce que le sol s'exhausse, marche et s'avance de lui-même ; les hommes en personne restent bien petits, bien sots et toujours les mêmes qu'autrefois, du temps de nos vieux moralistes[3]. » Alors, pourquoi

1. *Pensées d'août.* — Réponse à Amaury.
2. Cité par d'Haussonville. *Sainte-Beuve*, p. 297, 302.
3. *Ibid.*, p. 308. Lettre à l'abbé E. Barbe, 1865.

rejeter avec fracas « les vieilles histoires et les vieilles bibles » et la vieille foi ? Sainte-Beuve n'était-il pas mieux inspiré quand il se donnait « au christianisme envisagé par le côté purement individuel et intérieur », et quand ensuite, avec Lamennais, il chercha un instant dans l'Évangile la solution des questions sociales [1] ?

1. Cf. d'Haussonville, ch. V.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'AMOUR

C'est une remarque de Châteaubriand très judicieuse « que les bases de la morale ont changé parmi les hommes, du moins parmi les hommes chrétiens depuis la prédication de l'Évangile. » Le christianisme, en renouvelant le fonds de l'âme humaine, a modifié nos manières de sentir, l'amour par conséquent, la plus profonde, la plus impérieuse de nos passions. Il est donc naturel, dans une étude comme la nôtre, si délicate que soit la question, de rechercher sa marque particulière sur ce sentiment. Cette transformation a eu pour premier résultat de ramener l'amour à son véritable but et pour ainsi dire à son caractère sacré, la constitution de la famille selon la loi de Dieu. Le Christianisme ne proscrit que l'amour violateur de cette loi, et même alors, même dans ses écarts, il ne l'abandonne pas, il l'arrache, il tend du moins à l'arracher aux fantaisies éphémères des sens, bref à y mettre le plus d'âme possible. A ce côté tout idéal, aux aspirations infinies, on peut reconnaître dans l'amour l'influence chrétienne [1].

---

1. A un autre point de vue, qui n'est pas le nôtre ici, le christianisme a transformé l'amour « : la femme devenue la grande tentatrice, le piège

I

Lamartine est le poète de l'amour ainsi transformé. Il portait en son cœur une source très profonde de tendresse.

Amour, être de l'être, amour, âme de l'âme,
Nul homme plus que moi ne vécut de ta flamme !...

Jusque dans sa vieillesse, il sentit que sous la cendre des jours les passions palpitaient encore. Les premières flammes en furent assez légères, voire libertines. Un critique [1] parle des escapades amoureuses dont le jeune Lamartine remplissait les pentes de Vergisson et de Solutré. De bonne heure, il se mit à l'école du XVIIIe siècle, et Parny en particulier fut son éducateur sentimental ; triste maître ! Puis, un jour, cette frivolité épicurienne disparaît. Il rencontre à Aix-les-Bains la femme idéale (ainsi parle-t-il) que son rêve appelait. « Le regard de ses yeux semblait venir d'une distance que le poète n'avait jamais mesurée dans aucun œil humain.

---

du diable, a inspiré des désirs et des adorations d'autant plus ardentes et a tenu une bien autre place dans le monde... La malédiction jetée à la chair a dramatisé l'amour. Il y a eu des passions nouvelles... A côté de la débauche exaspérée par la terreur même de l'enfer, il y a eu la pureté, la chasteté chevaleresque. » (Lemaître, *Contemporains*, 1re série, p. 159).

1. M. Deschanel, *Lamartine*, t. I.

Tout la faisait ressembler à une statue de la mort qui attire et qui enlève l'âme au sentiment des angoisses humaines, et qui l'emporte dans les régions de la lumière sous les rayons de la vraie vie. » De cette vision de la mort peut-être, de la tristesse commune à ces deux âmes désenchantées de la vie avant de l'avoir goûtée, naquit un amour plein de mélancolie suave. Tout de suite, il transforma son cœur et il prit une forme spiritualisée. Plus de ces légèretés railleuses qu'il tenait de son temps :

> Ses yeux bleus comme l'eau furent le pur miroir
> Où mon âme se vit et rougit de se voir,
> Où, pour que le mortel ne profanât pas l'ange,
> De mes impuretés je dépouillai la fange.

Ce sentiment fut-il toujours aussi immatériel qu'aime à le dire notre poète ? Quelques critiques en doutent [1] ; d'autant plus que les vers de Lamartine respirent quelquefois la volupté, et même une volupté ardente, bien opposée certes au sentiment chrétien. Mais il ne se complaît jamais à la décrire d'une façon hardie et provocante. Elle est comme diffuse, enveloppée d'images plutôt chastes [2]. Une fois, dans la *Chute d'un Ange*, il a essayé de peindre fortement la luxure où mène inévitablement la méconnaissance de Dieu. A propos de la fête des géants,

---

1. E. Rod, *Lamartine* (Édition populaire). A. France, *Elvire*.

2. Toutefois ne soyons pas dupes de certaines épithètes — chaste, angélique, divin, céleste — qu'il prodigue autour d'idées et de détails plutôt libres, pour ne rien dire davantage. C'est une phraséologie à la Rousseau qui aimait fort ce galimatias vertueux.

il a multiplié les raffinements du plaisir. « Et malgré tout, le grain de poivre est absent ; ce je ne sais quoi de brûlant, d'âcre et d'impur qui émeut les sens et qu'un Parny rencontre sans y faire effort [1]. » Ce vague parfum de pureté, cette impuissance à traduire la laideur morale, on peut les attribuer à son éducation féminine près de sa mère et de ses sœurs, dans une atmosphère d'innocence familiale. Il est non moins légitime d'y retrouver l'influence de la pensée religieuse qui accompagne le poète jusque dans ses amours défendues [2]. « En prenant de l'âme, dit-il, j'ai pris de la piété [3]. » Il se tourne vers l'Infini, vers Dieu que l'amour lui révèle.

Tu disais : et nos cœurs unissaient leurs soupirs
Vers cet Etre inconnu qu'attestaient leurs désirs ;
A genoux devant lui, l'aimant dans ses ouvrages,
Et l'aurore et le soir lui portaient nos hommages [4].

---

1. J. Lemaître. *Contemplations*, 6e série.

2. « La femme qu'il célèbre en ces strophes merveilleuses, dit M. Bourget, ne lui est qu'une occasion d'hosannahs. Il était si profondément religieux que tout chez lui tournait à la piété, même le plaisir. Qu'est-ce que *le Lac* sinon la paraphrase du discours des impies dans l'Écriture : « Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne soient flétries », et que disent, d'autre part, les païens illustres : un Catulle et un Horace ? Mais cette paraphrase devient un hymne, et ces variations sur un thème de Catulle et d'Horace accompagnées par l'orgue immense de ce génie chrétien, prennent des sonorités grandioses de plain-chant. » *Études et Portraits*, t. I, p. 86.

3. Cette façon de sentir, de mêler la religion à l'amour est celle de Pétrarque. Lamartine, jeune, lisait beaucoup ses sonnets. L'influence du poète italien est donc probable. Mais il n'aurait pas eu besoin de le lire pour s'épancher en effusions religieuses et sentimentales. C'était le fond de son âme.

4. *Prem. Médit.* Immortalité.

« L'amour est une goutte pure que Dieu laisse tomber de la coupe immense qu'il tend à ses élus, moins pour étancher notre soif que pour exciter les aspirations de notre âme vers le bonheur suprême dont cet amour est le garant. » Que cette religiosité amoureuse soit suspecte, c'est évident ; qu'elle ne serve qu'à voiler la sensualité, c'est possible. Du moins, elle la voile ; il faut savoir gré au poète d'une pudeur qui semble chrétienne. En outre, de même qu'il ne voit pas l'unique occupation de la vie dans l'amour, il ne revendique pas davantage les droits soi-disant imprescriptibles de la passion, comme d'autres firent et font encore [1] ; il ne l'a jamais glorifiée sous prétexte qu'elle est fatale ; il la jugeait plutôt une faiblesse coupable. Car lui, le poète de l'amour, il a écrit un poème qui est la condamnation de l'amour. Somme toute, la *Chute d'un Ange* n'est pas autre chose. Pour se conformer au plan même du sujet, il peint longuement la passion, c'est vrai. Mais, en définitive, Cédar est puni d'avoir aimé contre l'ordre divin par toutes sortes d'épreuves, qui ne prendront fin qu'après neuf cercles de souffrances. Il ne se purifie, il ne se relève qu'en renonçant à l'amour, ou plutôt, par une belle ascension morale, avec Jocelyn, dernière incarnation de Cédar, l'âme monte de l'amour d'une créature à l'amour des hommes et de Dieu. Or, tout cela, c'est du christianisme très pur.

Si d'ailleurs on voulait mieux connaître avec quel

---

1. V. Hugo, A. de Musset, etc.

idéalisme religieux Lamartine envisage ce sentiment, il suffirait de relire une de ces lettres à son ami Aymon de Virieu [1]. Il s'agit de son mariage. Lamartine, à cette occasion, dépouille le christianisme somptueux de la poésie, et nous livre sa pensée, sa foi simple : « Je te dirai le fin mot à toi seul : c'est par religion que je veux me marier. Il faut enfin ordonner sévèrement son inutile existence, selon les lois établies, divines ou humaines ; et d'après ma doctrine, les humaines sont divines. Le temps s'écoule, les années se chassent, la vie s'en va ; profitons de ce qui reste ; donnons-nous un but fixe pour l'emploi de cette seconde moitié et que ce but soit le plus élevé possible, c'est-à-dire le désir de nous rendre agréables à Dieu, hors duquel rien n'est rien. » Et le poète fit comme il dit, et le bonheur vint. Les *Nouvelles Méditations* furent le chant de cet amour heureux. Il éclate cet amour, ardent comme le soleil de l'Italie où il le conduit, joyeux comme la lumière d'azur où il le baigne. Mais pourtant si passionnés qu'ils soient, ses regards, ses sentiments gardent une retenue chaste. Des comparaisons et des images d'une idéale délicatesse enveloppent de pudeur flottante la femme qu'il aime [2]. La joie d'ailleurs se voile assez vite de la mélancolie que le christianisme dépose au fond de tout.

Cependant si ton cœur soupire
De quelque poids mystérieux,

---

1. 26 avril 1820.
2. *Nouv. Médit.* Préludes.

Sur tes traits si la joie expire,
Et si tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux ;

Hélas ! C'est que notre faiblesse
Pliant sous sa félicité,
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,
Donne l'accent de la tristesse
Même au chant de la volupté ;

Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs,
L'âme, en extase anéantie,
Se réveille et sent que la vie
Fuit dans chacun de ses soupirs [1].

L'idée de la fin, l'image de la mort, sans assombrir le bonheur de Lamartine, lui donne quelque chose de grave, sollicite l'âme en haut, vers l'Infini qui, lui, n'échappera pas aux étreintes du cœur. « L'amour est né de Dieu, et ne peut trouver du repos qu'en Dieu, au-dessus de toutes les choses créées [2]. »

En somme, réserves faites sur ce qu'il condamne [3], le sentiment chrétien, chez Lamartine, idéalise l'amour. Au lieu d'enchaîner l'âme à la fange, il l'emporte aux régions de la lumière, il rend Dieu sensible au cœur, et, par l'infini des aspirations, il prouve son existence. Si donc

1. *Nouv. Médit.* Préludes.
2. *Imitation de J.-C.*, livre III, chap. V.
3. Entre autres réserves, faisons celle-ci : Lamartine, en amour, semble ignorer le devoir, le sacrifice, les vues surnaturelles.

la poésie lamartinienne de l'amour a quelque chose de rêveur, de noble, de délicat, d'immortel, c'est sans doute à sa belle nature que le poète en est redevable, mais affinée encore, épurée par la religion.

II

A. de Vigny fut aussi un idéaliste de l'amour. Non que sa sensibilité purement éthérée planât au-dessus de la volupté. « Je vis dans le feu, a-t-il écrit, comme une salamandre. » Et bien que, par pudeur, il n'ait jamais, comme ses émules romantiques, divulgué le secret de son cœur ou de ses sens, il le laisse pourtant pénétrer dans quelques pièces caractéristiques [1]. Malgré ses apparences marmoréennes, l'amour du plaisir le hante, et il y a trace de ces préoccupations voluptueuses un peu partout, voire dans les poèmes les plus graves et les plus purs. Moïse, au milieu de sa puissance, solitaire, regrette surtout de voir, à son approche, les « vierges se voiler et l'amour s'éteindre ». Eloa ne tombe pas par pitié, mais « comme on tombe ordinairement [2]. Viens ! — M'exiler du ciel ! — Qu'importe, si tu m'aimes. — Je t'aime et je descends... » Samson, malgré sa colère, reste auprès de Dalila. Parfois, le poète maudit sa chaîne, mais il y revient, tyranniquement rivé. L'âme, toute blanche et

---

1. La Dryade, la Femme adultère, Dolorida, la colère de Samson, etc...
2. E. Faguet, *A. de Vigny*, p. 144.

sévère, dit au corps : « Quittez cette femme et me laissez penser. » Lorsque le jour vint, le corps se leva avec l'âme pour partir et dit : « Allons-nous? Et ils allèrent rejoindre la belle maîtresse [1]. » Bref, si l'inspiration de Vigny fut souvent haute et noble, elle ne demeura pas toujours chaste, et de cet amour sensuel il ne se rendit maître qu'assez tard, péniblement.

Mais cela dit, non pour l'en louer certes, bien au contraire, il faut répéter que A. de Vigny fut un idéaliste ou mieux un mystique de l'amour. La suprême Lumière qui répand les rayons sur chaque créature les a concentrés sur la femme. Sa beauté reflète la Beauté divine ; l'amour qu'on a pour elle devient un préliminaire à l'amour céleste. Le véritable objet des passions charnelles est de faire entrevoir à l'homme les choses spirituelles et divines derrière « les formes périssables qui excitent son désir [2]. » C'est ainsi que le poète aimait, paraît-il, ou voulait aimer. Chimère ! les passions charnelles ont accoutumé de voiler plus encore que de dévoiler le ciel à notre âme. Il ne tarda pas à s'apercevoir que les émotions trop fortes des sens empêchent le songe de l'esprit, sans compter qu'elles épuisent à la longue la sève du génie. La Fornarina tue Raphaël [3]. C'est une illusion de croire que l'hommage d'adoration adressé à la femme remonte à l'idéale beauté. Il s'arrête à des réalités plus positives et

---

1. *Journal d'un poète*, p. 247.
2. *Ibid.*, p. 247.
3. *Ibid.*, p. 79.

plus grossières. Quant au rêve d'un amour qui soit une « confession et une communion perpétuelles », ce n'est qu'un rêve encore. « On ne peut répandre son âme dans une autre âme que jusqu'à une certaine hauteur; là, elle nous repousse et nous rejette au dehors, écrasée de cette influence souveraine ».

L'amour est donc un leurre ; il est pis encore : un piège. Il eût été doux d'aller avec Eva dans la maison roulante du berger, de se regarder, de regarder le monde au miroir de son âme, de se consoler en elle de la nature insensible. Hélas! que ces joies sont courtes! De quelles amertumes il faut les payer! La trahison est au bout, car « la femme plus ou moins est toujours Dalila » ; et par la bouche de Samson, le poète exhale avec un accent biblique la douleur de sa blessure. Seulement, à son habitude, il élargit le drame intime [1] en tragédie humaine, celle qui se joue depuis qu'il y a des hommes et qui aiment.

Une lutte éternelle en tout temps, en tout lieu,
Se livre sur la terre en présence de Dieu,
Entre la bonté d'homme et la ruse de femme,
Car la femme est un être impur de corps et d'âme.

L'homme a toujours besoin de caresses ; sa mère l'en abreuve au berceau ; plus tard, au sein des combats, il

---

1. Pour les détails de ce drame, voir M. Paléologue, *A. de Vigny*. (Collection des grands écrivains).

cherche un cœur de femme où se reposer ; il rencontre Dalila, car :

> Celle à qui va l'amour et de qui vient la vie,

C'est

> ....la vipère dorée
> Qui se traîne en sa fange et s'y croit ignorée :
> Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,
> La femme, enfant malade, et douze fois impur [1].

Ce n'est pas, comme chez Lamartine, la conception idéale, presque religieuse de la femme et de l'amour. Elle est ici tragique. On ne peut la comparer qu'aux formules mélancoliques et désenchantées de l'Ecclésiaste, d'où elle découle d'ailleurs : « La femme est plus amère que la mort et ses bras sont comme des chaînes [2]... La malice de la femme est à celui qui la possède comme un scorpion... La malice de la femme est au-dessus de toute malice [3] ». L'Évangile a corrigé ce qu'écrivait Salomon en sa satiété de roi oriental. Le Christ n'y jette pas la pierre à l'adultère ; il parle à la Samaritaine ; il relève Madeleine avec des paroles divinement miséricordieuses, et à tous il offre le modèle d'une femme bénie entre les femmes, couronnée de grâce, et dont le visage s'illumine de virginale candeur : c'est Marie, mère de Jésus.

---

1. Colère de Samson.
2. *Eccl.* I, 27.
3. *Eccl.* XXV, 26, XXVI, 10. Si je voulais opposer à ces diatribes amères une conception très belle de l'amour, je signalerais un chef-d'œuvre, une merveille, l'histoire d'un mariage chrétien dans *Çà et Là* de L. Veuillot.

III

Les premiers chants de V. Hugo ne furent pas des chants d'amour, chose extraordinaire pour un jeune poète. Des poésies politiques ou religieuses, voilà ses premières œuvres. Il n'y a guère dans les *Odes et Ballades* qu'une pièce : *A toi*, et dans les *Chants du crépuscule* qu'une autre, *Manibus date lilia*, où vibre un accent d'amour sincère [1]. La tendresse brûlante ou simplement vraie ne lui arrache aucun cri de passion. Quand il feint d'éprouver cette passion, il écrit des *Romances* et des *Guitares*. C'est une remarque, communément faite [2], qu'il a moins souci du sentiment que du pittoresque. Il amplifie, il énumère d'après toutes les formules : « oh ! qui que vous soyez, si vous ne connaissez... si vous n'avez jamais attendu... si vous n'avez jamais senti [3] » ou « contempler... voir autour des mornes idoles... regarder la lune sereine [4]... » Et encore « puisqu'ici-bas toute âme... puisque l'arbre à la terre... puisque l'onde à la rive [5]... » Et enfin : « S'il est un charmant gazon... s'il est un cœur bien aimant... s'il est un rêve d'amour [6]... »

1. Citons pourtant encore dans les *Chants du crépuscule*, XXI : Hier, la nuit d'été...
2. E. Faguet, *XIXe siècle*... Mabilleau, *V. Hugo* (Ed. Hachette).
3. *Feuilles d'automne*, XXIII.
4. *Ibid.*, XXV.
5. *Voix intérieures*, XI.
6. *Chants du crépuscule*, XXII.

Le poète a mille autres manières de faire de la musique autour de l'amour sans aimer vraiment. De même, il s'attarde à peindre, au lieu de l'amour, son cadre mélancolique. Le *Passé*[1] ressuscite, d'ailleurs d'une façon exquise, le souvenir de grâces disparues, dans un vieux parc du temps de Louis XIII. Mais le promeneur oublie sa compagne. S'il revoit les lieux de « ses douces aventures, » il est moins sensible à la fragilité des amours humaines au sein de la nature indifférente, qu'à cette nature même.

> Il contempla longtemps les formes magnifiques
> Que la nature prend dans les champs pacifiques ;
> Il rêva jusqu'au soir ;
> Tout le soir il erra le long de la ravine
> Admirant tour à tour le ciel, face divine,
> Le lac, divin miroir[2].

Le sentiment est à la mode, il en fait. Aime-t-il ? quelle idée conçoit-il de l'amour ? Nous n'en savons rien encore. Un jour pourtant la passion visita son âme, et la réputation du poète, jusque-là pure, fut ternie. C'est en voulant se justifier que V. Hugo nous livre sa pensée de cette époque (1834-1835). Oui, il avait fait des songes d'or en son avril, quand il était jeune, crédule, austère ; mais il n'est plus assez fou pour rêver l'éternité des

1. *Voix intérieures*, XVI.
2. *Les Rayons et les Ombres*. Tristesse d'Olympio.

roses [1]. Comme sur la cloche, « auguste et sévère face », des passants creusent parfois des mots impurs, ainsi les passions montant de la rue ont rayé son âme, vierge métal. Mais elle reste pure, au fond, malgré la rouille, de même que les souillures n'altèrent pas l'airain sonore et participent à sa sublime harmonie. L'œuvre de l'artiste gagne même à cette expérience amère, et son chant s'épandra plus beau dans les cieux [2]. D'ailleurs, il n'est pas comme les autres hommes ; ils sont vils, et lui, grand, donc, au-dessus des obligations communes. Enfin la main du Seigneur laboure le génie « avec cette charrue qu'on nomme passion. Nul mortel ne brise avec elle, âpre loi que l'un nomme Expiation, et l'autre, Destinée [3] ». Ainsi le poète s'excuse de ses faiblesses sur sa supériorité ; que dis-je ? elles sont providentielles, et en tout cas nécessaires. La passion est la loi, la destinée, l'expiation même. Ce caractère fatal, avec un air sombre, sera l'un des traits distinctifs de l'amour dans les drames de V. Hugo, chez Hernani par exemple, ou chez Didier.

En outre, l'amour est quelque chose de mieux ; il purifie, autre trait de l'amour romantique : un peu d'amour vrai rachète dans la courtisane les turpitudes d'une vie entière (*Marion Delorme*). Il suffit sans doute d'indiquer ces idées pour en signaler le sophisme et l'immoralité, par conséquent, pour les flétrir. Telles quelles pourtant, par ce besoin même de justification,

---

1. *Voix intérieures*. Olympio.
2. *Chants du crépuscule*, XXXII, à Louis B.
3. Olympio.

elles laissent deviner chez V. Hugo une ombre persistante d'idéal. Un poète, né chrétien, sent assez que l'amour ne peut se borner au caprice brutal des sens ; qu'au-dessus de l'instinct, il y a la raison et le devoir ; enfin, que si l'on succombe, il faut colorer sa chute de quelque pensée supérieure, sinon l'expier par le repentir. Malheureusement, ce mince idéalisme est une faible barrière aux indomptables et grossiers élans de la passion. V. Hugo s'y était tenu peut-être pour ménager le milieu où sa réputation littéraire avait fleuri. Mais sur le rocher de Guernesey où la politique l'exila, il jeta le masque [1]. Il fut lui-même, non plus « fatal », mais « rabelaisien », l'homme de tempérament robuste et sensuel. Lisez *l'Ame en fleur*, *les Chansons des rues et des bois* : « avec une audace de satyre, il s'éprend de toute gorge qui paraît, de tout pied nu trempant dans l'eau, de tout bras rond portant la cruche ou le paquet de linge, de tout front jeune décoiffé, de toute lèvre rouge et souriant sur des dents blanches [2]. » Le même libertinage amuse sa vieillesse et la dégrade [3]. Trois pièces en particulier du *Théâtre en liberté* l'exhalent à plein : *Être aimé*, *Sur la lisière d'un bois*, *La forêt mouillée*. « C'était bien la peine, dit un grave et vigoureux critique [4], d'avoir versé

1. Voir à ce sujet M. Brunetière, *Hist. et Littér.*
2. E. Dupuy, *V. Hugo* (Lecène et Oudin 1887), p. 211.
3. On peut prétendre que l'imagination du poète joue sur des thèmes grivois sans que les sens soient émus, ni ses vers bien troublants. Admettons, si l'on veut, que l'amour soit absent ; il reste le libertinage d'esprit avec tout ce qu'il a de déplaisant chez un vieillard.
4. M. Brunetière, *Hist. et Littér.*, p. 279 et sq.

tant de pleurs dans la nuit et de s'appeler V. Hugo, pour finir comme le chantre de Lisette, sans en avoir d'ailleurs eu jamais la gaieté. » Une lueur chrétienne traverse parfois ces confidences égrillardes, avec la pensée qu'à l'heure où l'on s'enivre « du vin des sens, âcre et délicieux, on fait rougir là-haut quelque passant des cieux [1] ». Lueur éphémère ! Les préoccupations sensuelles obsèdent tellement l'imagination du poète qu'elles souillent la vision de la nature par une perpétuelle hypothèse de l'amour entre tous les êtres.

Le fond de la nature est un immense hymen.
J'en veux ma part...
Lumière, pensée !
O ciel époux, reçois la terre fiancée.
Êtres, l'amour est flamme, et l'amour est rayon ;
Il tend d'en haut la lèvre à la création,
Et la nature pose, en entr'ouvrant son aile,
L'universel baiser sur la bouche éternelle [2].

Il y a pis encore. Châteaubriand et Lamartine associaient Dieu aux ivresses du cœur. C'était dangereux et suspect. V. Hugo l'associe aux ivresses des sens [3]. C'est grossier et sacrilège. Il n'y a donc plus trace de sentiment chrétien. Mais avec lui la poésie de l'amour s'est envolée, celle qui est faite de gravité, de délicatesse, de rêve idéal,

---

1. *Contemplations*, VI, II.
2. *Contemplations*, II. Premier mai, *Légende des siècles*, III. Le Satyre. Prologue.
3. *Chansons des Rues et des Bois*, II, 2.

d'aspirations infinies de l'âme. Il reste, si l'on veut, que, par exemple, *les Chansons des rues et des bois* soient « le plus bel animal de la langue française [1] ». Ce n'est pas assez.

IV

Par ce côté tout matériel ou purement nature que l'amour revêt chez V. Hugo vieillissant, Th. Gautier se rapproche assez de son maître. Il est en amour, dit-il, aussi païen qu'Alcibiade et Phidias. Pour lui, le Christ n'est pas venu. La beauté immatérielle de Marie, l'Étoile de la mer, si ailée, si vaporeuse, qu'on sent bien qu'elle prend son vol, le touche médiocrement : elle est trop pure. Il aime mieux la Vénus Anadyomène avec sa tranquille impudeur [2]. Le triomphe du christianisme sur le vieux monde, de la virginité sur la volupté, de l'esprit sur la matière, lui inspire plus de regrets que d'admiration et de reconnaissance. Au fond, il le maudit, comme un fidèle, le profanateur de son culte. La beauté est son idole, la beauté plastique seulement. Aussi revient-il bonnement aux conceptions antiques de la femme : « Je considère la femme, dit-il, comme une belle esclave destinée à nos plaisirs. Le christianisme ne l'a pas réhabilitée à mes yeux. C'est toujours pour moi quelque chose de dissemblable et d'inférieur que l'on adore, et dont on joue,

1. L. Veuillot, *loc. cit*

2. *Mademoiselle de Maupin*, p. 213 (Charpentier, 1895).

un hochet plus intelligent que s'il était d'ivoire ou d'or, et qui se relève lui-même si on le laisse tomber à terre [1]. » Dès lors, on devine la qualité de l'amour qu'il éprouve, de l'amour qu'il chante. Ce n'est point comme dans les poésies érotiques faites depuis l'ère chrétienne, un amour où s'affirme la supériorité de l'âme sur le corps, une âme qui demande à une autre âme de l'aimer. « Ce n'est point un lac azuré et souriant qui invite un ruisseau à se fondre dans son sein pour refléter ensemble les étoiles du ciel, un amour enfin ennobli d'idéal. Cynthia, vous êtes belle, hâtez-vous, vous ne le serez plus longtemps. Qui sait si vous vivrez demain ? Respirons vite les roses tant qu'elles sont vermeilles et parfumées [2]. » Cette formule brutale de l'élégie païenne est à peu près celle de Th. Gautier. C'est pourquoi, excellent poète des formes, il ne fut jamais un poète de sentiments. « J'ai fait en ma vie, écrit-il quelque part [3], des vers amoureux ou du moins qui avaient la prétention de passer pour tels. Je viens d'en relire une partie. Le sentiment de l'amour moderne y manque totalement... Il n'y est parlé que de l'or ou de l'ébène des cheveux, de la finesse miraculeuse de la peau, de la rondeur du bras, de la petitesse des pieds et de la forme délicate de la main. C'est un éclat sans chaleur et une sonorité sans vibration. Cela est exact, poli, fait avec une égale curiosité [4]. » Pour pallier son impuissance, ou ravi-

1. *Mademoiselle de Maupin*, p. 216.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*, *Passim*, p. 216-217.

ver un goût blasé, il recherche l'extraordinaire. Il imagine les fantaisies macabres et artificielles d'Albertus, les aventures bizarres et polissonnes de Mlle de Maupin. Son paganisme étouffe les émotions naturelles et vraies.

V

Avec Musset, au contraire, voici la passion vivante et nue. Toute son œuvre chante l'amour, et la conception qu'il s'en forme est très simple : c'est le seul bien d'ici-bas qui vaille. « Ses idées rejoignent, à travers les siècles, celles des poètes primitifs. L'amour est le premier-né des dieux. Il est la force qui meut l'univers... Ce n'est point, dit Valentin à Cécile, l'éternelle pensée qui fait graviter les sphères, mais l'éternel amour. Les mondes vivent parce qu'ils se cherchent et les soleils tomberaient en poussière, si l'un d'eux cessait d'aimer. — Ah! dit Cécile, toute la vie est là ! — Oui, répondit Valentin, toute la vie [1]. » Mais n'admirons pas, comme le critique, la grandeur de ce retour, si retour il y a, au mystère sacré des anciens. Cela se borne tout simplement au rêve voluptueux d'un être sensuel et corrompu. Ce rêve n'a rien de grand ; il y a, dans la vie, autre chose et mieux à faire sans doute.

---

1. J. Lemaître cité par A. Barine, p. 128.

A cette première idée, Musset en ajoute une autre plus subtile.

Doutez, si vous voulez, de l'être qui vous aime,
D'une femme ou d'un chien, jamais de l'amour même [1].

« Tous les hommes sont inconstants, menteurs, bavards, hypocrites, orgueilleux ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, le monde n'est qu'un égout sans fond, mais il y a une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux [2]. » *Rolla*, *la Nuit d'Août*, *le Souvenir* et d'autres pièces développent la même théorie : l'amour est tout. Que son objet soit noble ou vil, il n'importe. Pour la qualité comme pour l'intensité, il se suffit à lui-même. Est-ce une remarque de psychologue profond [3], ou simplement la thèse d'un libertin qui tâche de justifier sa corruption effrénée ? Ceci plutôt.

Enfin, à l'exemple des héros romantiques, il estime qu'une passion vraie rachète toutes les souillures, tel un rayon de soleil purifie la fange. Et il s'abandonne à un amour tragique pour G. Sand, comme si une faute nouvelle effaçait les anciennes. Il demande à une grande passion l'idéal de sa vie morale. Indigne et misérable soutien ! Car il est prompt à se rompre, et, en se brisant, il perce le cœur qui voulait s'y appuyer [4].

---

1. *La Coupe et les lèvres.* Dédicace.
2. *On ne badine pas avec l'amour.*
3. C'est l'avis d'E. Faguet, *XIX[e] siècle.* A. de Musset, p. 279, 280.
4. V. A., Barine, p. 99.

S'il faut pourtant trouver une lueur d'idéal à cette conception, voici peut-être où elle transparaît, bien vague, hélas! Le poète ne s'arrête pas toujours à la sensation. Don Juan, le héros de Musset, « beau comme l'amour, pensif comme le génie », se jette dans toutes les aventures, se plonge au besoin dans tous les crimes, « pressant le monde entier sur son cœur qui se pâme ». Pourquoi?

Il fouille dans le cœur d'une hécatombe humaine,
Prêtre désespéré, pour y chercher son Dieu.

Quel est-il ce Dieu? L'amour absolu dans l'absolue volupté. Qu'il poursuive une illusion, c'est trop évident. Toutefois nous voudrions, pour l'honneur du poète, saisir, dans cette ardente et impuissante recherche d'un amour immortel, le témoignage d'une âme naturellement et à son insu chrétienne : « *Irrequietum est cor nostrum donec quiescat in te* [1]. » La parole de saint Augustin est éternellement vraie. Une fois, nous l'avons dit, Musset crut avoir trouvé l'objet de ses désirs brûlants. Ce fut une ivresse de quelques jours, et bientôt, de cette passion, il ne resta plus que des cendres arrosées de larmes. Le poète subissait la peine de son libertinage. A porter son cœur sur des objets divers, le cœur n'aime plus ; la débauche tue l'amour. Jeune, Musset s'amusa du monstre ; mais bien vite il paya cher son imprudence :

Ah! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche!

1. Saint Augustin, *Confessions*.

Le cœur de l'homme vierge est un vase profond ;
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure ;
Car le vase est immense et la tache est au fond.

Dans *la Coupe et les lèvres*, le malheureux poète dessine un premier tableau de ces ravages. Franck s'élance en aventurier dans la vie ; passagèrement, il glisse dans le libertinage. C'est fini; il a beau, rencontrant l'innocence, pleurer de rage et de regrets, essayer de se reprendre à l'amour d'enfance que lui présente Déïdamia, il ne peut. Belcolor, spectre de la débauche, survient et tue cet amour innocent [1].

La même idée fait le fond de Lorenzaccio, seulement plus large, plus agrandie. Pour capter la confiance du tyran qu'il veut tuer, Lorenzaccio flatte ses vices et se les donne à lui-même. Qu'arrive-t-il ? Il tue sans doute le tyran, mais la tunique de débauche qu'il a revêtue pénètre jusqu'à son âme et s'y colle. La souillure est ineffaçable ; il est méprisé, il se méprise, il méprise même les nobles choses pour lesquelles il s'est dégradé. Rolla, un autre triste personnage, s'est usé à la débauche aussi ; le dégoût suit naturellement, et il se tue dans l'ignominie. Enfin Musset, comme s'il craignait de n'être point reconnu dans le portrait de ses pitoyables héros, écrit la *Confession d'un enfant du siècle*, où, avec une sincérité poignante, il retrace sa lamentable histoire. « J'y ai vomi la vérité », dit-il un jour. C'est, en effet, une

---

1. C'est l'interprétation de M. Faguet que nous adoptons ici.

effrayante peinture du mal avec ses conséquences terribles. Il n'avait pas sans doute étouffé tous les bons instincts de son âme. Le chercheur d'amour pur reparaît quelquefois dans le libertin. Lorenzaccio retrouve en son cœur gangrené des fleurs d'idylle. Une vision d'amour simple et fort fait soupirer Fantasio [1]. Octave, débauché, est l'inséparable ami de Cœlio, le rêveur candide. Mais trop souvent blessé par Octave, c'est-à-dire par le vice, Cœlio, la bonne partie de Musset, meurt enfin. Il ne lui restera plus que le souvenir ou la douleur d'avoir aimé. De là, il est vrai, comme d'une source amère et féconde, avec son sang a jailli une vivante poésie [2]. Mais le vide demeura toujours aussi profond, et ce n'est pas une exagération sans doute de dire qu'il y a dans la vue de cette ignominie, dans les cris de souffrance qu'elle arrache au poète, une lueur de christianisme qui se reflète sur son front flétri. Les païens n'avaient pas de ces remords ni de ces douleurs. Mais la religion chrétienne, en nous apprenant le prix de notre âme, a gravé en nous le sentiment de sa noblesse; et depuis, fût-on incroyant, on ne peut la tacher ni la perdre sans souffrir de sa déchéance.

Une immense espérance a traversé la terre,
Malgré nous, vers le ciel, il faut lever les yeux.

---

1. V. A. Barine, p. 142 et M. Montégut, *Nos morts contemporains* (Hachette, 1883).
2. Lettre à Lamartine. Les Nuits, Souvenir, Tristesse, etc.

VI

A une certaine époque de sa vie, Sainte-Beuve porta ses regards en haut ; il écrit alors les *Consolations*. Mais Joseph Delorme a d'autres sentiments. De bonne heure, il s'exaspère d'une soif d'amour jamais éteinte et il exhale à chaque instant ses désirs et ses plaintes de ne pas être aimé :

Si vous saviez, hélas ! ce qu'en un cœur rebelle
Enfantent de tourments les transports sans espoir,
Les rêves sans objets et les regrets au soir...
Je cherche... quoi ? les lieux ?... leur calme qui pénètre?
L'art qui console ? oh ! non, moins que jamais peut-être,
Mais au fond, mais encore, ce bonheur défendu,
Et le rêve toujours quand l'espoir est perdu.

Adolescent, à cet âge où les passions commencent à émouvoir le cœur, il se berce à des rêveries fraîches, riantes et dorées [1]. Mais au seuil de la jeunesse, rebuté dans ses espérances par la médiocrité de sa fortune, il se crée en perspective je ne sais quel idéal de mariage où « le sacrement n'entrait pour rien ». Seulement ne trouvant pas « une Mademoiselle de Lespinasse ou une Lodoïska », c'est Rose dont il se contente ; il descend aux plaisirs vulgaires, avec sensualité ; il les décrit brutale-

1. Préface de *J. Delorme*.

ment et non sans une pointe de polissonnerie [1]. Puis, le lendemain, il se lasse d'un bonheur trop aisé.

> Retrouvant le dégoût en mon âme indocile,
> Moi qui poursuis toujours en de vaines amours,
> Un même être rêvé qui m'échappe toujours,
> Demain je sortirai pour ne plus revenir,
> Car mon bonheur à moi n'est pas de cette vie [2].

Il rompt alors avec ces chimères, il élève son âme dans la calme région des études philosophiques. Mais tout au fond les passions s'agitent, frémissantes; le volcan mal éteint sous la lave menace, à la moindre secousse, de s'éveiller en sursaut. Aux intervalles de ce sommeil, Joseph Delorme se forge des songes d'idylle modeste et pure [3]. « En un mot, dans l'inspiration de ses premières poésies, on retrouve ce mélange de sensualité et de romanesque, de faiblesse et de passion, de sensibilité et d'égoïsme qui, peint avec plus ou moins d'idéal ou de réalité, constitue le type éternel du héros de roman, qu'il s'appelle Saint-Preux, Werther, Oswald ou Bénédict [4]. »

Mais une flamme plus pure brûla dans son cœur, quand il fut redevenu « un autel au vrai Dieu ». Sainte-Beuve comprit alors le véritable amour. Mon Dieu ! dit-il,

---

1. Le Rendez-vous, l'Attente, Rose, etc.
2. Le Rendez-vous.
3. *J. Delorme*, Sonnets II et p. 57.
4. D'Haussonville, p. 142.

Aimer, c'est croire en toi, c'est prier avec larmes
Pour l'angélique fleur éclose en notre nuit...
C'est passer du désert aux régions certaines,
Tout entiers l'un à l'autre et tous les deux en toi.

C'est lorsqu'au froid du soir, aux approches de l'ombre,
Le couple voyageur s'est assis pour gémir,
Et que la mort sortant comme un hôtelier sombre,
Au plus lassé des deux a crié de dormir ;

C'est pour l'inconsolé qui poursuit, solitaire,
Être mort et dormir dans le même tombeau ;
Plus que jamais, c'est vivre au delà de la terre,
C'est voir en songe un ange avec un saint flambeau [1].

Et si l'on veut voir combien un amour de ce caractère relève de noblesse une modeste existence, ce qu'une pensée chrétienne peut inspirer d'heureux dans la forme et le sentiment, qu'on relise ces vers empruntés à la pièce huitième des *Consolations*.

Dans son quartier natal compter bien des saisons,
Sans voir jaunir les bois ou verdir les gazons,
Avec les mêmes goûts, avec la même chambre,
Ses livres de collège et son poële en décembre,
La fenêtre entr'ouverte en mai, se croire heureux
De regarder un lierre en un jardin pierreux ;
Tout cela, puis mourir plus humblement encore,
Pleuré de quelques yeux, mais sans écho sonore,
O mon cœur, toi qui sens, dis, est-ce avoir vécu?

---

1. *Consolations*, IV.

Pourquoi non? Et pour nous, qu'est-ce donc que la vie?

. . . .

Vivre, sachez-le bien, n'est ni voir, ni savoir;
C'est sentir, c'est aimer, aimer, c'est là tout vivre;
Le reste semble peu pour qui lit à ce livre;
Sitôt que passe en nous un seul rayon d'amour,
L'âme entière est éclose, on la sait en un jour.
Et l'humble, l'ignorant, si le ciel l'y convie,
A ce mystère immense aura connu la vie.

Au nom de la morale chrétienne, il répudie dans le roman de *Volupté*, il condamne les sentiments dont il avait jusque-là nourri son âme et dont il fait d'ailleurs une peinture complaisante. C'est la phase catholique dans la vie de Sainte-Beuve, pendant laquelle son esprit se repose un instant dans la lumière de foi, tandis que son cœur épuré s'élève à l'idéal des tendresses humaines. Si cette phase dura peu, son influence fut plus longue. C'est elle qui lui fait, malgré des chutes grossières, poursuivre obstinément un rêve plus pur et plus sain, celui d'un chaste et unique amour qui enchaînerait sa mobilité. Quelques vestiges de ce rêve sont déposés à la fin des *Pensées d'Août*, comme on enfermerait quelques feuilles brisées dans une urne [1]. Malheureusement, l'incrédulité victorieuse éteignit cette lueur idéale. Le rêve ne se réalisa jamais.

1. *Notes et Sonnets*, I, II, p. 129. Le dernier des onze sonnets, p. 135.

CHAPITRE II

LA MÉLANCOLIE ET LE PESSIMISME

I

Lamartine a écrit dans ses *Confidences* : « Au printemps de 1810, j'avais dix-neuf ans, une taille élancée, de beaux cheveux non bouclés, mais ondulés par leur souplesse naturelle autour des tempes, des yeux où l'ardeur et la mélancolie se mariaient dans une expression indécise et vague qui n'était ni de la légèreté ni de la tristesse. » Cette attitude rêveuse que Lamartine, déjà touché par l'aile du temps, souligne avec une complaisance naïve, fut chère à la jeunesse sous la Restauration, et longtemps, dans les cénacles et les salons, on se préoccupa de réaliser ce type de beauté pensive. Mais ce ne fut pas une mode seulement. Cette tristesse devait être le mal du siècle, née du vague des passions, de la lassitude et de l'inquiétude du cœur, des larmes des choses, des douleurs sociales, des aspirations jamais assouvies. Ce mal rongea l'âme de René, et après lui, tourmenta les héros romantiques et leurs poètes [1]. Lamartine écrit à vingt ans : « J'ai

1. Nous en indiquons les causes au cours de ce chapitre. Signalons ici l'influence probable de Gœthe (*Werther*, *Faust*), et de Byron (*Lara*,

assez goûté de la vie, je n'en veux plus, et je ne la regretterai que pour toi [1]. » En 1849, il écrira encore : « Prenez votre sérieux tout à fait. La gaieté est amusante, mais au fond, c'est une jolie grimace. Qu'y a-t-il de gai dans le ciel et sur la terre ? » [2]. Sa lyre donc, à toutes les époques de sa vie, résonnera d'un son mélancolique et grave.

Mélancolie de crépuscule d'abord. Pour s'isoler du monde et rêver, il va s'asseoir au penchant d'un coteau :

Manfred). Chateaubriand avoue avoir lu Werther : « Oui, dit-il à Quinet, dans ma jeunesse, Werther a pu s'apparenter à mes idées ». Lamartine : « Quant à moi, je ne m'en cache pas, Werther a été une maladie mentale de mon adolescence poétique ; il a donné sa voix aux *Méditations* et à *Jocelyn.* » De Byron, il nous dit : « J'avais écrit la plupart des *Méditations* avant d'avoir lu ce grand poète ». Mais il ajoute que, plus tard, il devint « ivre de cette poésie », et qu'il « avait enfin trouvé la fibre sensible d'un poète à l'unisson de ses voix intérieures ». — « Vers ce temps-là, écrit Musset dans la *Confession d'un enfant du siècle*, deux poètes, les deux plus beaux génies du siècle après Napoléon, venaient de consacrer leur vie à rassembler tous les éléments d'angoisse et de douleur épars dans l'univers. Gœthe, le patriarche d'une littérature nouvelle, après avoir peint dans *Werther* la passion qui mène au suicide, avait représenté dans son *Faust* la plus sombre figure humaine qui eût jamais représenté le mal et le malheur... Byron lui répondit par un cri de douleur qui fit tressaillir la Grèce, et suspendit Manfred sur les abîmes, comme si le néant eût été le mot de l'énigme hideuse dont il s'enveloppait... Quand les idées *anglaises* et *allemandes* passèrent ainsi sur nos têtes, ce fut comme un dégoût morne et silencieux, suivi d'une convulsion terrible... » Cette influence fut-elle très profonde ? Je ne le crois pas. Chateaubriand, Lamartine, A. de Vigny, A. de Musset n'avaient pas besoin de lire Gœthe ou Byron pour être mélancoliques, sombres et désespérés. Ils auraient trouvé en eux-mêmes, dans l'air du siècle et dans l'état du monde, une inspiration suffisante (Cf. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, 15e leçon. — G. Larroumet, *Études de littérature et d'art*, p. 240, 241).

1. *Lettre à A. de Virieu*, 3 avril 1811.

2. *Lettre à Mme de Girardin*, 16 juillet.

Le crépuscule encor jette un nouveau rayon,
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte et blanchit déjà les bords de l'horizon [1].

Quelquefois, il est debout sur un vieux roc :

Le soir ramène le silence ;
Assis sur les rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

S'il promène sa barque sur les flots paisibles d'un lac, c'est le soir encore :

Un soir, t'en souvient-il, nous voguions en silence.
On n'entendait au loin sur l'onde et dans les cieux
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux [2].

Les ivresses du cœur, il les savoure mieux quand sous le ciel tout repose et tout aime. Il serait superflu de multiplier les citations. Aussi bien, dans la moitié de son œuvre, la poésie de Lamartine nous apparaît couronnée des rayons du soir et se baignant aux molles clartés de « l'astre des nuits ». Mieux vaut rechercher les raisons de cette particulière sympathie. Il y eut d'abord l'influence du maître ; Châteaubriand se complaît à la peintures de déserts, des forêts et des ruines, quand la lune y répand

1. *Premières méditations*. Isolement.
2. *Premières méditations*. Le lac.

ses blanches lueurs. Les deux épisodes *René et Atala* ne sont guère qu'une longue galerie de paysages, où l'auteur nous représente ce qu'il y a de vague et de triste dans la nature, vue le soir. « La lune se lève dans un ciel pur entre deux urnes cinéraires à moitié brisées montrant les pâles tombeaux... » Dans une nuit de tempête, « elle sillonne les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues... ». A la veillée funèbre, près de la couche d'Atala, elle prête son pâle flambeau. « Elle se leva, au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers ». Et voilà, dans une phrase magnifiquement harmonieuse, le secret des prédilections de Chateaubriand, le secret aussi des préférences de Lamartine. « Quand le soleil cède l'empire à la reine des nuits »,

C'est l'heure où la mélancolie
S'assied pensive et recueillie
Aux bords silencieux des mers,
Et méditant sur ces ruines
Contemple aux penchants des collines
Ces palais, ces temples déserts.

L'astre aux rayons muets est l'ami du repos, des songes, du silence. Il brille comme un flambeau mystérieux du monde moral. Quand un rayon mollement touche les yeux du poète, peut-être une secrète intelligence l'adresse-t-elle aux malheureux comme un

rayon de l'espérance, peut-être enfin, douce lueur, est-il l'âme de ceux qui ne sont plus [1]. Lamartine aime donc les splendeurs mourantes du soleil au couchant, les pâles et rêveuses clartés des nuits, parce qu'elles alimentent sa rêverie ; il les aime surtout parce que la mélancolie douce du jour qui s'éteint s'harmonise suavement à la mélancolie de son cœur :

...Le soir qui tombe a des langueurs sereines
Que la fin donne à tout, aux bonheurs comme aux peines ;
Le linceul même est tiède au cœur enseveli.

Voilà pourquoi Lamartine s'abandonne aux impressions de cette heure,

douce
Comme les pas muets qui marchent sur la mousse.

Pour la même raison, il aime les jours où la nature expire dans la sérénité de l'automne. Le deuil de la nature convient à la douleur avec sa mélancolie d'adieu, son charme de dernier sourire [2]. Alors le passé surgit de lui-même avec ses chers fantômes, Graziella, pure image, embaumée dans *Premier regret*, Elvire, dont l'amour enivra ses jeunes années. Les *Premières Méditations* renferment quelques pièces suaves, comme *l'Isolement*, *le Vallon*, *le Soir*, *le Souvenir*, *le Lac*, où la mélancolie rêve dans une attitude languissante et bles-

1. *Premières méditations*. Le soir.
2. *Premières méditations*. L'automne.

sée. L'écho de cette tristesse passe à travers les *Harmonies* et meurt à peine dans les *Recueillements poétiques*, lorsque l'âge a fui, ne laissant de ses ivresses qu'un souvenir pâli. Enfin, un autre passé, meilleur encore, est détruit. La maison de Lamartine, nid si tiède à son enfance, pleure silencieusement les êtres qui l'égayaient, les tendresses disparues. A la nuit tombante, le poète, couché sur le seuil, remue la cendre des jours morts, d'abord avec une secrète volupté, puis en plaintes tendres. Tour à tour la voix du souvenir et la voix du regret soupirent, s'unissent à la fin dans un même sentiment qui nous laisse comme au poète « une impression funèbre et douce [1] ».

Il y a une autre tristesse, née celle-là non du regret des joies passées, mais du bonheur même qui porte en soi un germe de mélancolie. Près de sa femme, sur les bords du golfe enchanté de Naples, tout à l'aube encore d'un mariage à qui semblent permis les longs espoirs, Lamartine chante sa joie avec une ivresse ardente. Sou-

---

1. Pendant que l'âme oubliait l'heure,
Si courte dans cette saison,
L'ombre de la chère demeure,
S'allongeait sur le froid gazon,
Mais de cette ombre sur la mousse
L'impression funèbre et douce
Me consolait d'y pleurer seul :
Il me semblait qu'une main d'ange
De mon berceau prenait un lange
Pour m'en faire un sacré linceul.

(*La vigne et la maison.*)

dain, l'air qui souffle de la tombe passe avec une note triste :

Si ton cœur soupire
De quelque poids mystérieux,
Sur tes traits si la joie expire,
Et si tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux ;

Hélas ! c'est que notre faiblesse,
Pliant sous sa félicité
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,
Donne l'accent de la tristesse
Même au chant de la volupté.

Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs
L'âme en reste anéantie
Se réveille et sent que la vie
Fuit dans chacun de ses soupirs [1].

Tout fuit, en effet, et le bonheur plus vite que tout,

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre,
Où tu la vis s'asseoir.

Les anciens, devant cette fuite rapide, éprouvaient comme nous un sentiment de tristesse. Sans parler de Virgile dont « la muse est si gémissante et la lyre si

1. *Nouvelles méditations*. Préludes.

plaintive [1], Horace, son joyeux ami, mêle parfois aux chansons de fête, une note plus grave, le « Vive memor quam sis ævi brevis ». Mais voici où ils ne nous ressemblent plus : le temps fuit, hâtons-nous de jouir. Quand la pâle mort aura, d'un pied indifférent, heurté nos chaumières ou nos palais, il ne sera plus temps, chez le sombre Pluton, d'élire au sort le roi des festins, ni de savourer les humaines jouissances. C'est le langage antique. Que beaucoup de nos poètes, à l'âme païenne, cueillent encore des roses au bord de la tombe, rien n'est plus vrai. Il n'est pas impossible même de retrouver chez Lamartine le « Vivamus, mea Lesbia », le frivole « Carpe diem », d'Horace :

Aimons donc! aimons donc! de l'heure fugitive
Hâtons-nous : jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive,
Il coule et nous passons.

Mais l'âme moderne ne peut longtemps goûter ce repos plein d'insouciance. Ce qu'elle aime est fragile, or nous voulons aimer toujours. C'est pourquoi Lamartine se réfugie dans l'immortalité, celle que promet et garde la Foi, où le « Père des cieux, pour remplacer le foyer désert, a d'autres toits préparés dans ses divins climats, pour les chers essaims d'âmes mortes » ;

Où les tendresses ensevelies
Sous tant de mélancolies

1. *Chateaubriand.*

doivent un jour renaître. L'espérance chrétienne, sans diminuer le regret, lui ôte son amertume, le désir de la révolte; elle l'embaume de résignation calme et douce, communique à la poésie qui l'exprime je ne sais quelle grâce triste, quelque chose du sourire dans les larmes dont s'embellissait le visage d'Andromaque, quand Hector, près de la quitter, serrait dans ses bras robustes son fils Astyanax.

Enfin, nos bonheurs, quand la coupe en est épuisée, laissent à l'âme un incurable ennui. Nous avons beau, pour assouvir des aspirations sans objet précis et sans fin, nous jeter à travers toutes les fantaisies et toutes les dépravations, nous gardons toujours la tristesse sublime de l'âme trop grande pour la terre [1]. Les païens encore connaissaient peu le tourment de cette soif insatiable. Si

---

1. C'est le mal de René, ou mieux de tous les hommes. Pascal l'explique avec son éloquence douloureuse :

« Ils ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles; et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de notre première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos et non pas dans le tumulte; et, de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés, qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles; et, si on les a surmontés, le repos devient insupportable. Car, ou l'on pense aux misères que l'on a, ou à celles qui vous menacent. Et quand on se verrait même à l'abri de toutes parts, l'ennemi, de son autorité privée, ne laisserait pas de sortir au fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin. » (*Pensées*, édit. Havet, IV).

les joies de ce monde leur paraissaient courtes, ils les trouvaient pourtant suffisantes. Le christianisme non seulement a rendu plus vif le sentiment des misères terrestres, mais en révélant à nos cœurs des joies immortelles, il a creusé un vide immense. En dehors de lui, il n'y a point de remède à cette blessure du cœur, et alors le suicide devient un refuge. René, après avoir lutté quelque temps contre ce mal, se résout à quitter la vie. Lamartine, éclairé du rayon chrétien, détourne ses regards de cette terre ingrate et nue :

Mon Dieu !
L'Infini s'ouvre sous mes pas;
J'irai, plein de ta soif sublime,
Me désaltérer dans l'abîme
Que je ne verrai plus tarir.

Ne disons pas toutefois que ce christianisme est parfaitement pur. La tristesse de Lamartine est souvent païenne par son objet terrestre ; elle se perd en indolentes rêveries ou s'amollit en langueurs voluptueuses. La mélancolie chrétienne est précise comme sa cause, les misères humaines. Si elle peut naître de « l'aigreur des passions étouffées qui fermentent toutes ensemble [1] », elle trouve du moins sa consolation à les éteindre. Elle ne tient pas l'âme dans le vague, « forçant le cœur à se replier en cent manières [2]. » Mais, sans attendrissement

1. Chateaubriand, *Génie du christianisme*. Du vague des passions.
2. *Ibid*.

sur elle-même, active et généreuse, elle lève son regard vers le Christ en croix et marche à travers les épreuves vers les joies éternelles. C'est la mélancolie des Prophètes, de Job, des grands mystiques et en particulier du doux auteur de l'Imitation. Celle de Lamartine est moins pure ; elle reste cependant religieuse dans son idéal et auréolée par le reflet des lumières de l'Évangile.

II

Quoique plus vague, ce reflet nous semble éclairer encore la mélancolie de V. Hugo. Elle ne jette pas d'abord et sur sa première jeunesse son voile charmant. Les *Odes et Ballades*, les *Orientales* témoignent d'une âme sereine et froide. Il faut arriver aux *Feuilles d'automne* pour trouver vraiment la note désenchantée. Le doute d'abord, ombre de l'esprit, obscurcit le front du poète. Dieu ! le monde ! la mort ! devant ces mots qui cachent un abîme, la tristesse saisit l'homme, la tristesse d'une ignorance qu'il sait invincible [1]. Puis le cœur a ses désenchantements non moins amers. Il ne peut se prendre à rien de durable. Nos affections de famille les plus chères, parents, enfants, sont allés où nous irons tous. A peine a-t-on mis la lèvre à la coupe des rapides amours, elle est tarie,

Toutes nos passions s'éloignent avec l'âge,
L'une en portant son masque, et l'autre son couteau.

1. La pente de la rêverie. Pensar, Dudar.

Comme un essaim chantant d'histrions en voyage,
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

On peut s'enivrer de leur souvenir, s'enorgueillir du « temps de rêverie et de force et de grâce ». Il a fui irréparablement. Des brillantes chimères auxquelles nous voudrions nous suspendre pour les retenir, il ne reste à nos mains que des lambeaux flétris. Quant à la gloire, c'est une chose grande ; « puis des pitiés me viennent quand je pense à tous ceux qui sont dans le tombeau ». En vérité, la vie est comme un vase qu'on ne peut emplir ni vider ; l'homme, fantôme errant, passe sans laisser même son ombre sur le mur [1]. Cette mélancolie est sincère sans doute ; mais rien d'original au fond, rien à l'accent. Byron est sombre et fatal ; Chateaubriand, hautain ; Lamartine, doux et rêveur ; Hugo, quelconque, parce qu'il n'est pas ému profondément des misères dont il se plaint. S'il est revenu pâle de son voyage dans l'obscur, sa pâleur s'est vite fondue dans une souriante sagesse [2]. Des illusions, il en a eu sans doute ; mais un tempérament robuste, une sensibilité assez vulgaire, une vie heureuse en somme, l'ont gardé d'un pessimisme trop violent. Ainsi il ne comprend pas la désespérance qui se plonge dans la mort, et le suicide l'irrite comme une lâcheté imbécile [3].

C'est que, à vrai dire, sa mélancolie est un thème

---

1. *Feuilles d'automne*, XIV.
2. *Rayons et ombres*. Sagesse.
3. *Chants du crépuscule*. Il n'avait pas vingt ans.

poétique comme l'amour. La *Tristesse d'Olympio*, si célèbre, chante l'éphémère de nos tendresses [1], au milieu de la nature insensible :

D'autres vont passer maintenant où nous passâmes ;
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir ;
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes
Ils le continueront sans pouvoir le finir [1].

. . . .

Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,
Et les cieux azurés et les lacs et les plaines,
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours !

---

1. « Cette réflexion d'une tristesse pénétrante, dit M. Larroumet semble un écho de la pensée de Bossuet :

« Il n'y a que le temps de ma vie qui me fait différent de ce qui ne fut jamais : cette différence est bien petite, puisqu'à la fin, je serai encore confondu avec ce qui n'est point ; ce qui arrivera le jour où il ne paraîtra pas seulement que j'aie été et où peu m'importera combien de temps j'ai été, puisque je ne serai plus. J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir, je viens faire mon personnage, je viens me montrer comme les autres ; après, il faudra disparaître. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer ; ceux-là même donneront à leurs successeurs le même spectacle, et tous enfin viendront se confondre dans le même néant ».

Ceci est la pensée même de V. Hugo, mais ajoute le critique, voici qui est dans le seul Bossuet :

« Qu'il y a eu de temps où je n'étais pas ! qu'il y en a où je ne serai point ! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans ! Je ne suis rien ; ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre, encore n'avait-on que faire de moi ; et la comédie ne se serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre » (*Méditation sur la brièveté de la vie*).

Au fond, ce n'est, comme on l'a dit souvent, qu'une vaste et admirable symphonie de l'automne, où se mêlent, se fondent et se renforcent les plus riches thèmes de la poésie lyrique, la Nature, l'Amour et la Mort, mais où s'étouffe toute vibration personnelle, la note triste du cœur [1]. Ailleurs encore il la borne, cette mélancolie, au développement habile mais froid de la fragilité des amours humaines, par exemple dans le *Passé* [2], dans la *Statue* [3], etc. Comme elle ne germe pas d'une cause intime, elle se fait alors générale par son objet, à savoir la condition même de la vie et des choses créées. « Tout est vanité », c'est la parole de l'Ecclésiaste. C'est aussi la parole que répètent à *Zim-Zizimi* [4] effaré les dix sphinx en marbre blanc qui supportent son trône, que prononcent dans l'espace sans bornes les monuments pensifs, les sept merveilles du monde, lorsqu'après avoir étonné la terre, elles sont dévorées par le ver du sépulcre. A lui, tout : la rose, l'amour, la gloire, les couronnes, les religions, les astres mêmes dans le ciel lui sont une table servie sans fin. Tout aboutit au néant. C'est l'*Épopée du Ver* [5] où, avec un lyrisme prodigieux, le poète, après Tertullien, après Bossuet, proclame cette vérité familière

1. Pour bien saisir ce qu'il y a de rhétorique dans la *Tristesse d'Olympio*, comparez cette pièce avec : *Trois ans après*, — *veni, vidi, vixi* — surtout : *à Villequier*, poèmes pleins de tristesse aussi, mais d'une tristesse émue, sincère et humaine.
2. *Voix intérieures.*
3. *Rayons et ombres*, XXXVI.
4. *Légende des siècles*, t. II.
5. *Ibid.*

au christianisme. Mais si tout est caduc et fragile du côté de la terre, tout se relève du côté des cieux. Une lueur d'immortalité perce les ténèbres suprêmes :

Non, tu n'as pas tout, monstre....
Ton lâche effort finit où le réel commence,
Et le juste et le vrai, la vertu, la raison,
L'esprit pur, le cœur droit bravent la trahison.
Tu n'es que le mangeur de l'infecte matière ;
La vie incorruptible est hors de ta frontière ;
Les âmes vont s'aimer au-dessus de la mort.
Tu n'y peux rien [1].

III

A. de Vigny n'a pas comme Lamartine une attitude d'ange exilé, une mélancolie gracieuse et d'une pâleur souriante, ni comme V. Hugo le dilettantisme de la tristesse. Avec ses contemporains et pour les mêmes causes générales, il souffre d'un implacable ennui [2]. La commune lassitude s'accrut aux déceptions nombreuses quoique ordinaires de sa vie, déceptions de fortune, de gloire militaire, de gloire des lettres, d'amour. Seulement, au lieu de rester vague, efféminée, elle est pré-

---

1. *Légende des siècles*, le Poète au ver de terre.
2. « Né à une heure critique, dans l'ébranlement des principes reçus et de toutes les doctrines consacrées, grandi au milieu d'ambitions et d'espérances démesurées, il n'avait pu voir au lendemain des catastrophes de 1815 tous les ressorts intérieurs se briser et une atonie générale succéder aux paroxysmes de la fièvre, sans que son âme subît aussi la contagion de la commune lassitude. (*M. Paléologue*).

cise dans son objet qu'elle cherche au delà des mésaventures particulières. D'une part, le monde est mauvais; la nature, cruelle; Dieu, injuste. De l'autre, devant leur éternité sereine et inexorable, il y a des êtres qui passent, éphémères, des rêves qui fuient, des espoirs qui se fanent, des créatures qui souffrent. De cette vue naît au cœur du poète une immense tristesse qui décolore toutes ses joies, dont l'âcreté corrompt la saveur des plus douces choses. D'autres charmèrent leur ennui par sa peinture même ; Chateaubriand et Byron, cueillirent partout, selon le mot de Sainte-Beuve, la fleur du désenchantement. La tristesse d'A. de Vigny est muette. Aucun espoir ne l'illumine, elle ne veut pas se distraire aux spectacles changeants et immortels de la nature. Tout au plus, s'attendrit-elle quelquefois, non sur elle-même — cela jamais —, sur l'humaine infortune [1], sur quelque créature d'élite « au pur sourire amoureux et souffrant », sur ce que jamais on ne verra deux fois :

. . . .

Viens du paisible seuil de la maison roulante
Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront.

. . . .

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;

---

1. Cf. son *Journal* à dater de 1835, — *la Flûte* où la pitié se change en amour, — *la Sauvage* où l'amour se transforme en résolution de travailler à vaincre la nature, — *la Bouteille à la mer* où cette résolution se termine par un cri d'espérance (Brunetière, *Manuel*, p. 485).

Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé [1].

Mais ordinairement la mélancolie du poète est sombre. C'est plutôt un pessimisme absolu. On en connaît les idées fondamentales. En résumé, le monde est mauvais et l'injustice y règne ; la nature est insensible ; Dieu qui permet le mal n'existe pas. Tout disparaît en ce gouffre amer. A. de Vigny n'a même plus confiance aux Idées, aux grandes et belles Idées, refuge de son âme aux abois, qu'il aima de passion et dont il jouit presque voluptueusement [2]. « La seule fin vraie à laquelle l'esprit arrive, en pénétrant tout au fond de chaque perspective, c'est le néant de tout. Gloire, amour, bonheur, rien de tout cela n'est complètement. Donc pour écrire des pensées sur un sujet quelconque et dans quelque forme que ce soit, nous sommes forcés de commencer par nous mentir à nous-mêmes en nous figurant que quelque chose existe, et en créant un fantôme pour ensuite l'adorer ou le profaner, le grandir ou le détruire [3]... » Ainsi il vit toujours dans un monde idéal, sans y croire. Les idées ont perdu à ses yeux leur caractère sacré. Il en joue pour se distraire, ce qu'il

1. *Maison du Berger.*
2. *Journal intime*, cité par M. Paléologue.
3. *Ibid.*, 1839.

appelle « tresser la paille dans sa prison [1] ». Comment A. de Vigny en vint-il au pessimisme d'abord, et ensuite au pessimisme absolu? Il ne suffit pas évidemment d'invoquer ses désillusions, ses humiliations ou ses chagrins. Tant d'autres les subirent sans pour cela trouver la vie mauvaise, Pourtant, il faut en tenir compte ; si le sort méchant n'eût désenchanté sa vie en exaspérant son orgueil, est-il bien sûr qu'A. de Vigny eût jeté sur les choses un regard aussi chargé d'amertume? Non, peut-être [2]. Mais il eût été pessimiste tout de même, parce qu'il était né tel. C'est une maladie de l'âme qui porte le poète à voir le pire en toutes choses. Les maux particuliers provoquèrent sa réflexion. Une théorie du monde moral s'esquisse au fond de sa pensée, qui peu à peu se précise, s'élargit, s'élève enfin à la hauteur d'une doctrine philosophique nettement arrêtée [3]. Nous en avons analysé ailleurs les idées maîtresses, et, dans leur ensemble, elles ne manquent certes ni de force ni de grandeur. Mais ce qu'il faut ici noter surtout, c'est la

---

1. Cf. E. Faguet. *A. de Vigny.*

2. La lecture de son *Journal* peut nous instruire sur ce point. Il abonde en plaintes tout à fait personnelles contre la Destinée. En particulier, il ne lui pardonne pas son manque de fortune (*Journal*, 1839), ni les impertinences de M. Molé. Cf. Brunetière, *Évolution de la poésie lyrique*, t. II, p. 14, 15.

3. « Le pessimisme de Vigny est une doctrine philosophique fondée sur la conviction raisonnée de l'hostilité de la nature à l'égard de l'homme (cf. *Maison du Berger*), sur l'isolement de l'intelligence parmi les hommes (cf. *Moïse*), sur la corruption de la nature humaine (cf. la *Colère de Samson*) et sur l'indifférence des dieux à nos misères. » (Brunetière, *Manuel de l'histoire de la littérature française*, p. 485).

profonde sincérité de ce pessimisme. Aucune pose, aucune attitude. Le poète ne se crée pas davantage une aristocratie de souffrance, comme Byron ou Chateaubriand. Le mal dont il se plaint, c'est le mal universel. Enfin, ce pessimisme fut si profond que le poète n'espère plus, qu'il ne veut pas même espérer. « Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance... il faut surtout anéantir l'espérance dans le cœur de l'homme. Un désespoir paisible sans convulsion de colère et sans reproche au ciel est la sagesse même. L'espérance est la source de toutes nos lâchetés. »

D'autres pessimistes cherchent autour d'eux un refuge, dans la nature, par exemple. A. de Vigny sait qu'elle n'est pas une consolatrice; il en a peur, il la hait. Alors, lève-t-il les yeux au ciel pour y lire une certitude immortelle? Non, la foi chrétienne est morte en lui, et voilà peut-être le secret de sa tristesse effrayante [1]. Il n'est

1. « Il n'y a que les brutes qui trouvent le repos et le bonheur au sein de l'incrédulité, mais il est impossible qu'elle s'empare d'une âme honnête et élevée sans lui imposer les plus cruelles souffrances. Hélas! il n'avait aucune croyance : la foi religieuse s'était de bonne heure tarie en lui ; les systèmes philosophiques ne lui inspiraient aucune confiance, et quant aux convictions politiques, il s'était interdit de se dévouer à aucune. Comment ne pas être triste avec un pareil état d'âme ?... » (E. Montégut, *Nos morts contemporains*, p. 345.) M. Bourget explique de la même manière les larmes de désespoir qui mouillent silencieusement les pages du poème des *Destinées*. Vigny ne sait plus retrouver « ce Père qui était aux cieux, le seul être avec qui l'âme puisse engager le dialogue immortel du repentir et du pardon. Ils sont noirs et fermés les cieux et l'âme est bien seule, d'autant plus seule qu'elle se souvient d'avoir été aimée, d'avoir senti qu'elle était aimée infiniment. Comme le saint Jean de la céleste Cène, elle se penche cherchant une épaule où reposer le poids de ses pensées, et, ne la trouvant pas, ses larmes coulent, intarissables ». *Études et Portraits*, t. I, p. 84.

guère possible de trouver le repos dans l'incrédulité. Peut-on s'empêcher d'être affreusement triste quand le cœur est vide absolument? quand, ballotté à tous les vents, l'esprit ne sait où se prendre? Nos maux qui sont peu de chose, vus de haut et avec un sentiment religieux, deviennent par son absence et plus lourds et plus amers. « L'honneur ne peut tenir lieu d'une croyance, car, il n'y a de vraies croyances que celles qui donnent à l'homme un appui hors de lui, et l'honneur n'est qu'une décoration et qu'une élégance de l'âme [1]. »

Que reste-t-il donc au poète malheureux? L'orgueil. Nous avons déjà indiqué — avec de larges réserves — que l'orgueil blessé fut la source de sa haine pour Dieu et la société, de sa colère contre la femme. C'est dans l'orgueil qu'il se réfugie, comme dans un port sauveur. Bien que sa vie soit un désert aride, sans but, il veut la composer comme un défi superbe à la Destinée [2]. « La plus forte protestation contre le monde injuste et contre Dieu absent, c'est de m'appliquer à faire ce qui me permettra de m'estimer le plus. Moins le monde vaut, plus je vaudrai. » N'est-elle pas orgueilleuse aussi cette conception très aristocratique de la mission du poète? Il crée les idées nobles, héroïques et immortelles, dont l'humanité a besoin pour vivre. Il les montre au peuple ou plutôt il les laisse tomber « comme une plume de

1. E. Montégut. *Nos morts contemporains.*

2. *Journal*, p. 154 : « La partie d'échecs que j'ai jouée contre la destinée toute ma vie, je l'ai toujours gagnée jusqu'ici. »

son aile » ; à d'autres, de les ramasser pour les utiliser ! Quant à lui, poète, il rentre dans sa tour d'ivoire pour y vivre à l'écart, au-dessus de la multitude, dédaigneux de la popularité, sinon de la gloire.

Il sera bon par orgueil. Trente ans, il soigne sa femme malade, impotente, qui « née en Angleterre, avait oublié l'anglais et n'avait jamais réussi à apprendre le français, ce qui rendait la conversation assez difficile [1] ». Malgré la durée du temps et quoique l'union morale fut à peu près nulle, il reste à son chevet, patiemment. Bref, « il fit tout son devoir, précisément parce que c'était très difficile [2] ». Même dans sa pitié très sincère pour l'humaine souffrance, et dont il ne veut pas pour son compte, il y a comme un air de supériorité condescendante. Près de sa mère seulement il paraît bon avec son cœur. A son lit de mourante il eut des soins, des cris, des larmes, des prières même qui découvrent un trésor de tendresse cachée sous des apparences olympiennes. En toute autre circonstance, l'orgueil tient l'empire.

« L'ennui est la grande maladie de la vie, on ne cesse de maudire sa brièveté, et toujours elle est trop longue [3] ». Contre cet ennui incommensurable, il a trouvé un remède, s'y complaire [4]. *Car l'orgueil est la forme altière*

1. M. Ratisbonne.
2. J. Lemaître.
3. *Journal*.
4. Cet ennui n'atteste-t-il pas le vide d'une âme malgré tout chrétienne, qui a besoin de Dieu pour le combler? On ne s'ennuyait pas ainsi chez les païens.

de l'ennui [1]. Il ne veut pas se divertir d'une « noble douleur pour ne pas souffrir autant. Il faut y réfléchir et s'enferrer courageusement dans cette épée. » C'est moins vulgaire que la plainte. Au seuil de la vieillesse, il subit les atteintes douloureuses d'un cancer. « Depuis deux ans, je ne suis pas sorti et je ne peux marcher, et j'ai toutes les nuits une insomnie qui me condamne à compter les coups de ma pendule. » Avec une tenue parfaite, il supporte les longs déchirements du « vautour que Prométhée lui avait légué ». Sa force venait de son orgueil. « Gémir, pleurer, prier, est également lâche, seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse [2] ». Et c'est ainsi qu'il meurt avec une tranquillité farouche.

On peut admirer l'effort de cette âme tendue vers une héroïque fierté, mais toutefois, en se demandant s'il n'y eut pas en outre le souci d'une pose noble. « Je le vois encore, écrit M. Ratisbonne, sur le fauteuil où le terrible vautour qui déchirait ses entrailles, le tenait cloué depuis deux ans. Il était enveloppé dans un manteau romantique à la mode de 1830, et il s'y drapait avec sa grâce noble mêlée d'une certaine raideur militaire, comme un général blessé, dans son manteau de guerre. Aucune plainte ne s'échappait de ses lèvres pâles, et l'on eût dit que l'Honneur, après la Beauté de la vie, lui commandait maintenant de composer la Beauté de sa mort. » C'est bien cela : il a composé sa vie, il a com-

1. V. Hugo.
2. *Mort du Loup.*

posé sa mort. L'orgueil lui est un manteau où il se drape, non sans quelque ostentation. Hélas! il ne consola pas sa tristesse. A propos d'une épitaphe « implora pace » gravée sur la tombe d'une femme italienne, et lue dans une lettre de lord Byron, le poète gémit sourdement : « Pauvre femme! pauvre femme! qu'avais-tu fait? qu'avais-tu souffert pour parler ainsi, et quelle main a écrit sur ta tombe le cri de ta vie?... Et moi, pourquoi me suis-je souvenu de ces mots depuis que je les ai lus dans les lettres du voyageur divin qui a rencontré ta tombe? C'est que j'entends mon cœur qui, enfermé dans ma poitrine comme dans une tombe, implore la paix comme toi. » Pour la trouver complète, il lui eût fallu se reposer dans la croyance chrétienne, qui seule procure à l'homme un point d'appui au delà du temps et de lui-même. Et puis il y a quelque chose de plus beau encore que cette attitude altière de stoïcien; c'est l'adhésion libre et joyeuse du chrétien aux volontés de Dieu, de quelque mystère qu'elles s'enveloppent. Cela est plus intelligent, plus méritoire et plus sagement fier; à genoux devant Dieu, debout devant les hommes.

IV

Quelque chose de ce pessimisme, beaucoup de ce désespoir calme se retrouve chez Th. Gautier. Sous un air impassible, il voilait une mélancolie profonde. A vrai dire, son cœur n'eut jamais de jeunesse. Quand il

écrit ses premières poésies, il n'a pas vingt ans, et elles expriment un désenchantement complet, avant même que la vie ait penché ses fruits à sa bouche avide. Il a fait l'aveu direct de cette vieillesse prématurée dans une œuvre où il a mis le plus de ses sentiments, *Mademoiselle de Maupin* : « N'est-ce pas singulier que moi, qui suis encore aux mois les plus blonds de l'adolescence, qui, loin d'avoir abusé de tout, n'ai pas même usé des choses les plus simples, j'en sois venu à ce degré de blasement de n'être plus chatouillé que par le bizarre et le difficile?... Je suis aussi las que si j'avais exécuté toutes les prodigiosités de Sardanapale. » Sans nier chez Gautier l'influence de la mode byronnienne, de cette maladie du siècle qui a fourni aux contemporains tant de développements littéraires, on peut préciser davantage les causes de son état morbide. La chose est d'autant plus facile qu'il les indique lui-même : « C'est une erreur de croire que la possession soit la seule route qui mène à la satiété. On y arrive aussi par le désir, et l'abstinence use plus que l'excès... Dans une atmosphère de pureté et de repos, je me pourrissais petit à petit sans qu'il en parût rien, comme une nèfle sur la paille. » Ailleurs, il parle de son âme languissante dans un corps jeune et robuste qui s'agite et rue sous l'esprit comme un étalon vigoureux monté par un vieillard débile, et que cependant il ne peut désarçonner, car le caveçon lui maintient la tête et le mors lui déchire la bouche. » Simplement, cela veut dire que le cœur du jeune homme est en proie aux passions et qu'il n'a pu les satisfaire.

De leur inassouvissement, de leur fermentation sont nées l'aigreur et la tristesse, ce qui n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire, ni de bien particulier au XIXe siècle. Tout ce qu'on pouvait affirmer, c'est que l'illusion romantique dont Th. Gautier fut atteint, plus que d'autres, exaspéra les âmes par un idéal d'outrance dans la vie. Mais, pour le fond, cette inquiétude est assez commune depuis qu'il y a des hommes.

Ce dégoût de toutes choses est aussi le fruit amer d'une expérience trop informée, soit que l'imagination goûte d'avance des plaisirs encore lointains et leur ôte ainsi leur saveur au moment venu de la jouissance, soit qu'une analyse savante dessèche toute fleur de joie, en sorte que la vie, sans qu'on ait pu le sentir, perd son parfum le plus doux. Triste maladie des civilisations trop vieilles et des âmes trop raffinées. En se regardant vivre, on oublie de vivre, du moins on en tarit le bonheur.

C'est un très grand fléau qu'une grande science,
Elle change un bambin en Géronte, elle fait
Que dès les premiers pas dans la vie, on ne trouve,
Novice, rien de neuf dans ce que l'on éprouve ;
Lorsque la cause vient, d'avance on sait l'effet.
L'existence vous pèse et tout vous paraît fade.
Le piment est sans goût pour un palais malade,
Un odorat blasé sent à peine l'éther ;
L'amour n'est plus qu'un spasme et la gloire un mot vide,
Comme un citron pressé le cœur devient aride,
Don Juan arrive après Werther [1].

1. Albertus.

Cette existence empoisonnée allume en Th. Gautier des regrets pour une curiosité maudite.

Oh ! si je pouvais vivre une autre vie encore,
Certes, je n'irais pas fouiller dans chaque chose,
Comme j'ai fait.

Le chrétien, pour combler le vide, y jette ses espérances surnaturelles. A qui fléchit sous le poids des misères et des dégoûts, la foi offre un ferme appui. Elle satisfait les aspirations du cœur le plus humble et du génie le plus sublime, quand l'orgueil et les passions n'éteignent pas son rayon divin. Au milieu du naufrage qui engloutit le passé, qui menace l'avenir, le poète se tourne avec angoisse vers le phare sauveur. Inutilement; il ne croit plus assez. A son malheur « Christ ne peut rien, il faut que le sort s'accomplisse ». Cependant l'humanité, son cœur aussi, a besoin d'une croyance dont elle vive.

. . . .
Pour sauver ce monde il faut un Dieu nouveau,
Et le prêtre demande un autre sacrifice.

Voici bientôt deux mille ans qu'on saigne l'agneau.
Il est mort à la fin et sa gorge épuisée
N'a plus assez de sang pour teindre le couteau.

Le Dieu ne viendra pas, l'Église est renversée [1].

---

1. *Poésies*, I, Ténèbres.

Donc plus d'espoir, la science est un mensonge, l'art une illusion, l'amour, un leurre, la gloire, une fumée, la religion, une chose morte. C'est la tristesse suprême et le pauvre poète n'a d'autre refuge qu'un anéantissement mystique. Son rêve le plus cher est de s'ensevelir dans quelque Thébaïde aux lieux les moins hantés, et son vœu, le voici :

Ne plus penser, ne plus aimer, ne plus haïr :
Si dans un coin du cœur il éclot un désir,
Lui couper sans pitié ses ailes de colombe,
Être comme un mort étendu dans la tombe,
Dans l'immobilité savourer lentement
Comme un philtre endormeur, l'anéantissement [1].

L'issue naturelle de ce désespoir serait le suicide, si une volonté courageuse ou les circonstances ne créaient une salutaire diversion. Th. Gautier la chercha et la trouva très vite dans la contemplation sereine du beau, soit que son pessimisme ne fût qu'un effet de la mode romantique ou byronienne, soit que, très sincère, il fût peu profond. Il écrit *Fortunio*, *Émaux et Camées*, *le Capitaine Fracasse*, œuvres éclatantes où l'artiste cache l'homme, hymnes à la beauté, à la richesse, à la vie splendide, et dont les notes impassibles étouffent, avec les cris du cœur, toutes les mélancolies de l'âme.

---

1. *Poésies*, I, Thébaïde.

V

Tout autre sera le pessimisme de Musset, plus douloureux, plus réellement désespéré. Sa jeunesse, d'abord gonflée de sève et d'espérance, se moque de la mélancolie :

> elle sent trop les trous
> Au bas, le quatrième étage, et les vieux sous.

Il marche dans le monde en secouant d'un geste gracieux et fou les grelots du plaisir. Mais il en est de la volupté comme de ces fruits au bord de la mer Morte, dont parle Chateaubriand quelque part : les couleurs en sont magnifiques ; quand on y mord, on n'y trouve que cendres. L'heure vint où Musset fit cette amère découverte, et dès lors, il perd son insouciante gaîté. L'originalité de sa mélancolie ne vient pas de sa sincérité, si grande soit-elle. D'autres mélancoliques fameux furent aussi sincères que lui. Elle vient de ses causes. On peut rencontrer dans la tristesse de quelques grands écrivains, la trace, la trace seulement, de motifs qui n'avaient rien d'intellectuel ou de moral. Ainsi on a pu dire avec raison que l'hypocondrie de Rousseau avait affecté sa pensée. De naître pied-bot, cela pesa peut-être dans la direction sombre et fatale qu'imprima Byron à son génie. Croit-on que les déceptions matérielles qui blessèrent l'orgueil d'A. de Vigny n'ouvrirent pas le champ à sa tristesse naturelle? Musset n'eut pas de ces

malheurs. Jeune, bien fait de sa personne, beau, aimable, aimé, il fait ses premiers pas dans la vie comme dans un jardin enchanté. Si donc l'ombre voile son front radieux, c'est qu'elle viendra du fond intime de son âme.

De bonne heure en effet, malgré son allure tapageuse, il eut le goût de la tristesse. A vingt ans, il écrit :

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur,
N'est-ce point assez de tant de tristesse?
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
C'est à chaque pas trouver la douleur!

Il m'a répondu : ce n'est point assez,
Ce n'est point assez de tant de tristesse;
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
Nous rendent doux et chers les chagrins passés [1]?

Il y a dans ses fantaisies les plus aimables, *Fantasio*, *Carmosine*, *le Chandelier*, *les Caprices de Marianne*, une demi-mélancolie qui tempère délicatement ce qu'elles pourraient avoir de trop frivole ou léger. Après le déchirement des *Nuits*, un instant abattu et étourdi, il se reprend et goûte l'amère douceur du *Souvenir*; même il finit par ne trouver de charmes vrais que dans le bonheur des larmes sincèrement versées « le seul bien qui me reste au monde, — est d'avoir quelquefois pleuré ».

Mais à côté de cette mélancolie, en somme très douce,

1. *Poésies*. Chanson p. 198 (édit. Charpentier).

une autre plus amère germait, s'épanouissait comme une fleur vénéneuse. Aux heures de fougue, le poète s'était élancé, « l'œil rayonnant, le visage en fleur, la bouche vermeille [1] », à la conquête de son idéal, je veux dire l'amour absolu. Il l'a poursuivi d'une recherche infatigable, sans voir qu'à multiplier les expériences libertines, il dégradait son âme, et descendait avec elle un peu plus chaque fois dans la souillure irrémissible. Quand il s'en aperçut, il était trop tard. Vainement il essaya de « se purifier » au feu d'une vraie passion. Cette nouvelle erreur morale, après l'avoir arrêté quelque temps au bord de l'abîme, l'y précipita plus au fond. Il avait perdu « sa force, sa gaieté, la fierté de son génie », et sa confiance en l'amour. Cet effondrement dont il eut la claire conscience causa sa tristesse. Combien amère, *la Coupe et les lèvres*, *Lorenzaccio*, *Rolla*, le disent assez.

D'ailleurs, ce qu'il pleure, ce n'est pas seulement un malheur intime, c'est le mal du siècle, dû aux commotions politiques, déchaînant sur les esprits un souffle de révolte et de folie. Musset lui a livré sa voile, il a écrit *Namouna*, long persiflage de toutes les choses respectables ; *La Coupe et les lèvres*, où il les raille tristement et misérablement. Mais, à côté du sarcasme, la malédiction éclate :

Malheur aux nouveaux-nés !
Maudit soit le travail, maudite l'espérance !
. . . .

1. Sainte-Beuve.

Maudits soient les liens du sang et de la vie
Maudites la famille et la société
Malheur à la maison, malheur à la cité !
Et malédiction sur la mère patrie !

Tout ce qui émeut le cœur de l'homme, gloire, patrie, amitié, religion, tout cela est vide, tout cela ment. L'amour ne fait pas exception, il échoue dans la débauche et dans la mort. Aussi le poète a beau multiplier les fantaisies licencieuses ; au fond le désespoir sanglotte. Car il a tout perdu, son idéal et sa foi ; autour de lui, il n'y a que ruines. Et alors, lui, le blasphémateur impertinent de *Mardoche*, « il se prend à regretter les croyances disparues, il invective « les persévérants sophistes » qui ont « tari tous les puits du désert » ; et dans *Rolla*, presque à chaque page, entre deux tableaux impurs jaillissent des invocations au Christ, des apostrophes irritées contre Voltaire, des imprécations contre les « démolisseurs stupides », des pleurs sur la foi perdue et sur les cloîtres détruits, cris les plus profonds, les plus douloureux et les plus éloquents de la poésie contemporaine [1]. » Hélas ! cris impuissants ! pas plus que le jeune aiglon dont il parle quelque part, Musset n'eut la force de suivre son regard, de remonter aux cieux. Le mal du siècle, et aussi le mal personnel de la débauche, lui avaient coupé les ailes. Le désenchantement amena la stérilité littéraire. Au temps de la vive jeunesse, de 1829 à 1836, sa fécondité fut étonnante,

1. Thureau-Dangin, *Histoire de la monarchie de Juillet*, t. I, p. 377.

malgré que le souffle poétique fût assez court [1]. « Après 1837, Musset ne produit plus que des morceaux isolés, dont quelques-uns, il est vrai, sont remarquables [2]. Enfin en 1840, le mal s'aggrave, les œuvres sont plus rares encore [3], et le talent lui-même se voile. « Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus. » Telle est sa devise. Il termine sa carrière à l'âge où plusieurs poètes du grand siècle avaient commencé la leur, justifiant la parole méchante que disait alors de lui Henri Heine : « C'est un jeune homme d'un bien beau passé [4]. »

VI

Sainte-Beuve n'appartient pas à la noble race des grands mélancoliques du siècle, René, Lara, Manfred. Il n'est pas pessimiste à la manière de Léopardi ou d'A. de Vigny, ni désespéré comme Musset. Quand *Joseph Delorme* parut, Guizot traduisit son impression par cette boutade : c'est du Werther carabin [5]. Le mot est

---

1. Il écrit : en vers, tout ce qu'on a appelé depuis *Premières poésies* plus *Rolla*, *Une bonne fortune*, *les Nuits de Mai*, *Décembre et Août*, *la Lettre à Lamartine*, *les Stances à la Malibran* — en prose, à peu près toutes les *Comédies*.

2. *La Nuit d'octobre*, *l'Espoir en Dieu*, *la Mi-Carême*, *l'Idylle*, *Sylvia*, *la Soirée perdue*, *Simone*, *le Souvenir* — en prose — *le Caprice*, *le Fils*; *du Titien*, *Emméline*, *Croisilles*, etc., en vers encore, sur la *Paresse*, *Après une lecture*, *Sur trois marches de marbre rose*; en prose, *Mimi Pinson*, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, *Carmosine*, *Bettine*.

3. *La mouche*, *l'âne et le ruisseau*.

4. Thureau-Dangin, *op. et loc.* cit.

5. Cité par d'Haussonville, p. 51.

assez juste. Comme le héros de Gœthe, Joseph Delorme, mécontent de sa destinée, s'en prend aux dieux et aux hommes, devient mélancolique ; seulement, c'est un étudiant besogneux, sa tristesse gémit à un sixième étage, dans une pauvre mansarde. Ce n'est pas une tristesse métaphysique, distinguée, de grand seigneur ; elle jaillit des petits incidents de la vie, tristesse des humbles conditions, quand elles sont en désaccord avec les aspirations d'une âme faite pour les sommets.

Si vous saviez, hélas ! ce qu'en un cœur rebelle
Enfantent de tourments les transports sans espoir,
Les rêves sans objets, les regrets au soir !

Tout jeune, il s'abandonne aux songes de tendresse que crée une imagination romanesque, et qui, devant la réalité, fondent comme la neige au soleil. L'amour qu'il ambitionne ensuite, « voire sans sacrement », l'amour glorieux lui échappe, malgré sa poursuite ardente. Vainement s'abaisse-t-il à des satisfactions vulgaires, elles ne suffisent pas à son esprit raffiné. Enfin, s'il rêve d'un amour qui fixerait sa destinée près d'un foyer honorable, il est trop tôt ou trop tard. C'est pourquoi, toute sa vie, il porte cloué au cœur le regret de ces bonheurs, et avec d'autant plus d'amertume, qu'il les voyait rayonner au front de ses plus illustres contemporains. Il est peu de ses poésies qui n'expriment ce sentiment avec des nuances diverses de colère, d'ennui ou de résignation.

Encore, s'il avait pu se consoler aux ivresses des triomphes poétiques ! mais la gloire si prodigue envers

ses rivaux, ne lui distribua que de maigres lauriers. *Joseph Delorme*, malgré un léger bruit de scandale, ne remporte qu'un succès médiocre. Un public d'élite apprécie seul *les Consolations*, sans les imposer à l'admiration populaire. Quant aux *Pensées d'Août*, elles reçurent « un accueil vraiment sauvage [1] ». Or, Sainte-Beuve se crut toujours poète et sa plus chère ambition fut d'atteindre à la haute renommée littéraire. Qu'on juge après cela de sa rancœur et s'il dut quitter la poésie « sans y laisser tout son aiguillon ».

Pour comble d'amertume, la pauvreté se fait sa compagne assidue :

Au milieu d'un banquet où l'on n'est qu'invité,
Près de nous, dans l'éclat s'asseyant comme une ombre ;...
La Pauvreté seule au sortir du berceau,
M'a pour toujours marqué de son terrible sceau.
Elle a brisé mes vœux, enchaîné ma jeunesse.

Sainte-Beuve s'est représenté, dans la Préface de *Joseph Delorme*, atteint de phtisie, en un coin de galetas, où il meurt de froid et de faim. En réalité, sa détresse ne connut jamais de telles extrémités. Après les embarras du début, il acquit insensiblement une aisance qui assurait à sa vie des loisirs calmes et studieux, mais trop modestes pour qu'il pût satisfaire ses goûts naturels de luxe, et briller aux premières places, dans un rang social où, malgré son tempérament démocratique, il aspira toujours à monter.

---

1. Sainte-Beuve.

Du reste, il eût réalisé tous ses rêves, partout vainqueur, amant, poète, il eût cueilli tous les triomphes, que jamais sa joie n'aurait été exempte de mélancolie :

Soudain, à des festins de joie
Comme malgré moi venu,
Assis sur des coussins de soie,
La coupe en main, je suis en proie
Aux soucis d'un mal inconnu.

Plus tard, dans la pleine force de l'âge, dans la pleine maturité du talent et du succès, Sainte-Beuve écrivait : « Il vient un moment triste dans la vie ; c'est lorsqu'on sent qu'on est arrivé à tout ce qu'on pourrait raisonnablement prétendre. J'en suis là : j'ai obtenu beaucoup plus que ma destinée ne m'offrait d'abord, et je sens en même temps que ce beaucoup est très peu... J'ai l'esprit assez bien fait pour comprendre que je n'ai pas le droit d'être mécontent, et j'ai le cœur trop large pour le croire rempli. Cet état de tristesse qui a bien sa douceur serait celui du sage, s'il ne s'y glissait encore, il faut le dire, bien des amertumes de regret, bien des irritations sourdes, et si la misère de notre nature ne remuait au fond. » Au moment des plaisirs les plus vifs, il songe au lieu de jouir, et la mortelle analyse corrompt sa félicité. Un fonds d'aigreur est déposé en son âme, d'où s'épanche une bile amère et lente, qui donne aux plus belles fleurs l'air fané et ce qu'on a justement appelé « la couleur jaunissante ».

Cette tristesse manque d'idéal ; elle a pour cause la

privation de jouissances matérielles très vulgaires ; et toutefois, ce désespoir est assez profond pour faire naître l'idée du suicide. C'est alors, parmi ces ténèbres d'âme, que vint à luire le rayon divin, opérant une conversion morale d'où fleurissent *les Consolations*. Sainte-Beuve, à cette époque de foi religieuse, comprend les causes du malaise intime qui l'attriste :

Je voudrais, Seigneur, je veux, pourquoi ne puis-je?...
C'est sans doute qu'en moi la coupable nature
Aime en secret son âme, chérit sa pourriture,
Espère réveiller le vieil homme endormi,
Et qu'en croyant vouloir, je ne veux qu'à demi [1].

Sa mélancolie n'a plus l'accent terrestre. Qu'il achève en ce monde, « sans s'asseoir, sa traite solitaire, qu'il soit puni par où il a péché », il offre tout à Dieu, « qui fait tout pour le bien avec l'enfant qui l'aime, qui sauve en frappant [2] ». D'ailleurs, il sait maintenant que plus la vie épand ses charmes, « plus le monde est beau, plus le feuillage est vert, plus le ciel est bleu, l'air pur », et plus l'homme se sent le besoin de pleurer. Car,

Au delà des bonheurs qu'on envie,
Il reste à désirer dans la plus belle vie [3].

Ombrage, verdure, fleurs, tout cela tombe ; il n'y a

1. *Consolations*, II.
2. *Ibid.*
3. *Consolations*, I.

d'immuable que le ciel, « avec l'espoir de l'éternel matin » ; il n'y a pour soutenir l'âme et consoler au milieu du bonheur, que « le chaste devoir et les graves pensers, sous l'œil de Dieu ». Ainsi, le ton s'élève et s'épure au souffle religieux. Mais il redescend avec les *Pensées d'Août*, en même temps que s'éteint, pour ne plus se rallumer, le rayon de flamme chrétienne. Ces pensées ressemblent aux feuilles des arbres, dans cette saison ardente de l'été. Elles sont vertes encore, mais pâles, quelques-unes déjà flétries. L'août de la vie a desséché les nobles sentiments, fané les chères espérances. Le poète assiste d'un air attristé à la mort de son cœur, qui devient un morne cimetière, où rien ne repose plus à l'ombre de la croix : « L'intelligence luit seule sur ce cimetière, comme une lune morte. »

CHAPITRE III

LA DOULEUR

I

« L'homme est un apprenti, la douleur est son maître, » et quand la Muse l'a baisé au front, quand il est poète, par la blessure que les noirs séraphins lui ont faite au cœur, les beaux vers s'échappent, tout vermeils encore des gouttes de sang [1].

Lamartine fut heureux longtemps. Son enfance s'épanouit aux chaudes tendresses de sa mère. Jeune homme, beau, cavalier aux nobles attitudes, la bienvenue lui souriait sur tous les visages. Il fut choyé dans le monde, aimé, trop aimé à Sorrente, trop aimé aussi aux bords du lac d'Annecy. C'est alors que l'éternelle troubleuse de fêtes, la mort, le blessa de la première douleur vraie. Il perdit Elvire. La séparation d'avec Graziella ne fit même pas un pli de rose dans sa vie. Il ne l'aima guère qu'à travers les souvenirs, et s'il la regretta dans des vers immortels, ce furent des regrets de poète. Au contraire, son amour pour Elvire fut absolu; et c'est

---

1. A. de Musset. *Nuit de Mai.*

pourquoi, après un bonheur de quelques semaines, quand l'absence l'interrompit, la peine du jeune homme fut extrême. Son âme s'exhale en imprécations contre la Destinée, dont l'amertume serait même exagérée, si le poète, oubliant son aventure assez banale et d'ailleurs coupable, ne remontait aux malheurs communs de l'humanité, et si surtout la douleur n'avait son délire comme l'amour [1]. Puis à l'absence la mort apposa le sceau définitif, infrangible; tout s'effaça dans le cœur de Lamartine. Anéanti comme après un coup imprévu et trop rude qui assomme, il passe de la stupeur à une tristesse indifférente à tout :

> Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
> Vains objets pour moi dont le charme est envolé !
> Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
> Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !

Puis, ce fut un vif déchirement, et puis, le sombre plaisir de vivre inconsolé. Mais il n'est pas de la race des grands ténébreux Gœthe, Shelley, Byron. Sa nature est trop profondément optimiste pour nourrir un chagrin immortel. Ajoutons que son âme est encore assez chrétienne pour remonter à Dieu sur l'échelle de la douleur. Déjà près de perdre Elvire, il avait écrit : « Ma résignation pour tous les évènements de ce monde est complète, parce que mes espérances dans un avenir inconnu, mais meilleur, sont une conviction pour moi. » Elle morte,

1. *Premières Méditations.* Le Désespoir.

quand il reçoit le crucifix baisé par la mourante, tiède encore de son dernier soupir, il laisse tomber de son cœur qui s'est brisé un gémissement triste et sincèrement chrétien, *le Crucifix*.

En outre, les premiers rayons de malheur, en mûrissant sa jeunesse, firent du même coup fleurir la poésie sincère. Lamartine avait jusque-là demandé son inspiration à Parny; dans le genre de son modèle, il avait failli publier quatre volumes d'élégies, c'est-à-dire de romances sentimentales [1]. Il n'avait pas souffert, il n'avait pas encore vraiment aimé. Au choc de la douleur, son cœur se brise, et de la blessure jaillit à flots intarissables une poésie éloignée de tous les artifices de rhétorique, harmonieuse, débordante de sentiment vrai. C'était une inspiration toute nouvelle. Plus d'élégie pompeuse en « longs habits de deuil », plus d'élégies libertines à la mode du XVIIIe siècle, mais quelque chose de juste, de pudique, d'attendri, de délicat, la fleur même de la poésie élégiaque.

La douleur de l'amour inspire aussi Musset, mais plus tragiquement :

Amour, fléau du monde, exécrable folie,
Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,
Quand par d'autres nœuds tu tiens à la douleur!...

En vain la Muse l'invite-t-elle à chanter le printemps,

1. Cf. Reyssié, ch. VII.

la gloire, le plaisir, la douleur même ; il est trop las ; il écoute seulement son cœur l'entretenir de charmes adorés et maudits. C'est la *Nuit de Mai.* Devant des débris d'amour au hasard remués pendant une *Nuit de Décembre*, les souvenirs se lèvent, sa blessure se rouvre et le sang jaillit en phrases haletantes. Son cœur est dévasté comme un champ de laboureur, quand la foudre a passé, et dans sa détresse, le poète se tourne vers le chantre d'Elvire, en quête d'appui, de consolations religieuses. Soudain, du milieu des ruines, il se redresse ; c'est vrai, il souffre, mais « puisque l'oiseau voltige et chante sur la branche, sans voir à terre, la pâle fleur d'églantier, »

> Cœur gonflé d'amertume et qui te crois fermé,
> Aime et tu renaîtras.

De nouveau, le poète dans la *Nuit d'Août* chante éperdûment les ivresses du plaisir. Mais c'est vainement qu'il essaie de distraire sa pensée. Le souvenir de la trahison revient dans son cœur endolori, et d'abord une colère violente le soulève ; puis, de même qu'après les feux brûlants de l'été succède la sérénité calme de l'automne, de même que le ciel, balayé par l'orage, redevient pur, la tempête s'apaise, l'oubli descend avec le pardon sur le passé douloureux (*Nuit d'Octobre*). Le poète ne ressentira plus que la paix mélancolique et la fierté du *Souvenir*, ou la douceur des larmes répandues (*Tristesse*). Telles sont les phases de ce « drame psychologique où tout le Musset passionné et élégiaque se trouve ren-

fermé [1] ». Ce n'est pas à dire assurément, que, si l'on peut plaindre le poète, il faille tomber en admiration ou respect devant une douleur qui expiait, somme toute, les violations de la loi morale et qui demeure sans repentir. Il y a des pleurs plus nobles et plus purs. Mais enfin, il n'y en a pas de plus sincères. Aucune rhétorique ne les fait couler. C'est pourquoi rien n'égale l'éloquence poignante des poèmes que nous venons d'analyser sommairement. Cette douleur fut, du reste, un bienfait :

> Les plus désespérés sont les chants les plus beaux
> Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

On connaît les vers fameux sur le pélican lassé d'un long voyage et qui, faute d'une autre proie, abreuve ses fils du sang de sa poitrine ouverte, les nourrit de ses entrailles de père. C'est l'image de Musset. Les *Nuits* et le *Souvenir* sont comme les morceaux de son cœur, auxquels pendent des gouttes de sang. Du dedans jaillit l'inspiration : « Le charme consiste dans le mélange d'une douleur profonde, et d'une âme ouverte encore aux impressions vives. Ce poète blessé au cœur et qui crie avec de si vrais sanglots a des retours de jeunesse et comme des ivresses de printemps... il porte aussi frais qu'à vingt ans son bouquet de muguet et d'églantine [2]. » La douleur le sacra poète.

En outre, la souffrance amena un instant les graves

1. E. Faguet. *XIXe siècle*.
2. Sainte-Beuve.

pensées, voire les pensées chrétiennes, ou, si l'on préfère, un effort pour redevenir chrétien : « L'homme est un apprenti, la douleur est son maître. » En particulier, elle apprend Dieu à l'homme qui l'oublie trop vite aux jours de prospérité. Musset a dit à Lamartine en lui parlant de son Dieu :

Quel qu'il soit, c'est le mien, il n'est pas deux croyances.
Je ne sais pas son nom, j'ai regardé les cieux.
Je sais qu'ils sont à lui, je sais qu'ils sont immenses,
Et que l'immensité ne peut pas être à deux.

Les « Anges de Douleur » transportent son esprit aux cimes éternelles, loin des nuages que forment les passions terrestres, et alors il écrit *l'Espoir en Dieu*, que résume bien ce fragment de vers : « Malgré moi, l'Infini me tourmente. » Un jour, raconte un de ses biographes [1], un jour qu'il était malade, des jeunes gens le visitèrent. On parla poésie : « Si ma plume, dit Musset, n'est pas à tout jamais brisée dans ma main, ce n'est pas Suzette et Suzon que je chanterai. » Ses interlocuteurs ayant fait allusion à *l'Espoir en Dieu* et à d'autres pages d'une inspiration analogue, il reprit : « Oui, j'ai puisé à cette source de poésie, mais j'y veux puiser plus largement encore. » Il ne le fit pas ; l'épuisement poétique et enfin la mort l'en empêchèrent. Mais il est permis de croire que sa pensée mûrie au feu de la souffrance ne se roula plus dans le bas libertinage où ses sens s'abandonnaient

1. A. Barine.

encore, et qu'à l'heure suprême son âme déjà gagnée par des soins pieux eut peut-être un de ces élans de repentir qui sauvent.

Quant à Lamartine, la note sérieuse et mélancolique des débuts resta la note dominante de son œuvre. Il en accentue seulement le caractère à l'épreuve de nouveaux malheurs. Car, à son premier deuil, le temps en ajouta d'autres, plus poignants et d'une source assurément plus pure. Lamartine aima sa mère profondément. Il parle avec admiration de sa beauté d'âme transparente à travers la beauté de son visage; et déjà vieilli, il se réchauffe le cœur au souvenir de sa tendresse. Quand elle mourut, son chagrin fut immense. Le nom de sa mère remplit sa pensée, dans les *Poésies*, dans *les Confidences* et dans le *Commentaire* de ses vers. Mais, spécialement en deux circonstances, il lui consacre un souvenir ému. Lorsque, reçu à l'Académie, quelques jours après cette mort inattendue, il prononça son discours de réception, il débuta par un hommage à sa mère, dont la perte, disait-il, décolorait les joies de sa vie. Que lui importaient ses triomphes littéraires, puisqu'il ne pouvait les rapporter qu'à un tombeau? Et après plusieurs années, le flot de ses larmes ne tarit pas. Par la bouche de Jocelyn, Lamartine nous conte la mort de sa mère, telle qu'il l'imagine, puisque l'affreuse nouvelle vint au loin le frapper. Et comme il est vrai, après la séparation cruelle, combien naturel et cuisant ce regret filial!

Mère, sous ton regard de tendresse interdit
Non, tu ne savais pas, je ne t'ai jamais dit ;
Je ne me suis jamais dit peut-être à moi-même
(C'est quand on a perdu qu'on sait comment on aime),
Non, je ne savais pas, je ne dirai jamais
De quelle âme de fils, ô mère, je t'aimais !

Pour Lamartine, sa douleur de fils fut plus profonde, est-il besoin de le dire, que ses chagrins amoureux. Mais elle dépassa même sa douleur paternelle. Sa fille Julia mourut à Beyrouth le 6 décembre 1832. Elle avait dix ans :

C'était le seul débris de sa longue tempête,
Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour.

Son désespoir s'épanche avec amertume dans la pièce douloureuse de *Gethsémani*. Qu'il soit sincère, il n'est pas possible d'en douter. Mais est-ce bien le cri des entrailles, tantôt déchirant, tantôt étouffé comme un sanglot, le cri qui remue nos fibres ? Il semble, pour parler clair, que cette douleur ait un peu d'emphase :

Je fus dès la mamelle un homme de douleur,
Mon cœur, au lieu de sang, ne roule que des larmes,
Ou plutôt de ces pleurs Dieu m'a ravi les charmes,
Il a pétrifié les larmes dans mon cœur.
L'amertume est mon miel, la tristesse est ma joie.

De Jérusalem, il ne veut rien voir que Gethsémani, le jardin funèbre où le Christ baigna le sol d'une sueur de

sang. Là, le front dans ses deux mains, assis à terre, il repasse sa vie, douleur par douleur, mort par mort, et si grande est l'angoisse de ce souvenir, que « la pierre suintait sous son corps d'une sueur de sang ». Il rêve qu'il a conduit sa fille en ces lieux et que, pareil à la Vierge Marie tenant entre ses bras son Fils descendu de la croix, il la tient belle, sur ses genoux. En vérité, la comparaison n'est pas seulement déplacée, mais la pose est théâtrale, une pose de tableau vivant. Le souvenir de l'agonie divine à travers laquelle retentit par trois fois la parole de résignation sublime : *Non mea voluntas*, *sed tua fiat*, ce souvenir pouvait inspirer un sentiment plus hautement chrétien. Et c'est pourquoi la note vraie, intime et pénétrante ne vibre pas, n'éveille pas en nous, comme il le faudrait, un écho de compassion.

Au reste, sauf cette réserve, la douleur de Lamartine a partout le même caractère artistique ; je veux dire qu'elle ne crie pas, qu'elle ne se tord pas en convulsions nerveuses [1]. C'est une émotion profonde, juste, sans violence ni dureté. Cette noblesse d'attitude, il la doit sans doute d'abord à sa distinction naturelle, à son goût inné du beau qui lui fait repousser d'instinct l'exagération et la grimace. Mais surtout il en est redevable au sentiment chrétien. Quand la douleur est sans espérance, l'âme s'affaisse dans la torpeur ou se raidit dans un stoïcisme

1. Voir E. Faguet. *XIXe siècle*.

que l'orgueil soutient, à moins qu'elle ne se révolte avec des gestes de désespoir. Au contraire, la foi qui ne supprime pas la douleur, qui ne la brave pas, mais qui, avec une énergie victorieuse, nous élève au-dessus, la foi imprime à notre être je ne sais quoi d'achevé dans la beauté morale. Il ne faut pas d'autre explication, je pense, au caractère esthétique de la douleur chez Lamartine. Quand, à son appel, la mort n'est pas venue, « les orageux aquilons » n'ayant pas voulu l'emporter, telle une feuille flétrie, aux lieux où s'est envolée celle qu'il pleure, du moins, par la pensée, il s'élance près d'elle dans le monde immortel où il place sa radieuse image, embellie encore par le regret [1]. Puis, de cette image de rêve trop vague, il détourne les yeux vers une autre plus réelle, plus consolante, vers l'image du Sauveur, vers Celui qui sut mourir, qui sait dire à l'âme, soit qu'elle déplore un être cher trop tôt disparu, soit qu'elle-même tremble dans le déchirement de l'agonie, qui sait lui dire le mot magique, source de confiance et de paix; il écrit *le Crucifix*, dont l'accent est si juste, et, quoique sans angoisse, si profondément triste. Sa mère morte, son désespoir serait inconsolable si

l'infaillible espérance
Ne lui répondait pas que tout n'est qu'apparence,
Qu'un peu d'argile ici sur l'argile jeté
N'ensevelit pas l'âme et l'immortalité [1].

---

1. *Premières Méditations*. Isolement.
2. *Jocelyn*.

En attendant, son cœur meurtri revient à Celui qui voulut tout souffrir pour ses frères; et la mémoire du jardin des Oliviers non seulement lui apporte la résignation, une résignation morne et lassée, mais, à vider, après Jésus, la coupe sanglante du malheur, il goûte une âpre volupté :

Cet avant-goût du ciel dans la douleur suprême,
O mon Dieu, c'est ta volonté.

Voilà comment la douleur de Lamartine, quoique toujours sentie, calme et sereine, devient parfaitement belle.

Cette beauté chrétienne de la douleur, nous la retrouvons plus saisissante encore dans un poème de V. Hugo, écrit avec le sang de son cœur : *Pauca meæ*, trois ans après la mort de sa fille dans une catastrophe tragique. Ce coup effroyable l'accable d'abord ; il n'a plus de goût à la tâche quotidienne :

L'humble enfant que Dieu m'a ravie
Rien qu'en m'aimant savait m'aider.
C'était le bonheur de ma vie,
De voir ses yeux me regarder.

Après la première heure d'anéantissement, les visions du passé se lèvent dans sa mémoire, amères et douces à la fois, parfumées des pures affections de la famille. Tout est vrai dans ces beaux vers, la langue, le mouvement, le tour, et venant de l'âme, ils touchent notre âme :

Ah! que de soirs d'hiver, radieux, charmants,
Passés à raisonner langue, histoire et grammaire,
Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère
Tout près, quelques amis groupés au coin du feu,
J'appelais cette vie être content de peu.

Hélas! toutes ces choses sont passées comme l'ombre et le vent. Et le poète, après cette évocation pleine de suavité, retombe plus lourdement dans le désespoir :

Puisque l'espoir serein dans mon âme est vaincu,
Puisqu'en cette saison des parfums et des roses,
O ma fille! j'aspire à l'ombre où tu reposes,
Puisque mon cœur est mort, j'ai bien assez vécu.

....

O Seigneur, ouvrez-moi les portes de la nuit,
Afin que je m'en aille et que je disparaisse.

Le Seigneur fit mieux; il réveilla de ses cendres le sentiment chrétien que le doute et la colère avaient éteint. Il apaise ce deuil profond dans une résignation soumise, quoique frémissante encore en des vers admirables qu'on nous pardonnera de citer longuement :

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire,
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur si plein de votre gloire
Que vous avez brisé.

Je viens à vous, Seigneur, confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant!
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

Je dis que le tombeau qui sur la mort se ferme
Ouvre le firmament,
Et que, ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement.

Je conviens à genoux, que vous seul, Père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné puisque Dieu l'a voulu.

. . . .

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent,
Passent sous le ciel bleu,
Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent,
Je le sais, ô mon Dieu !

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues,
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

« Il n'y a pas de plus beaux vers dans la langue française ni dans la langue chrétienne, » dit Louis Veuillot. « Je ne vois pas de mots, écrit à son tour M. Faguet, pour exprimer complètement la beauté de cette inspiration du cœur, de la raison et du génie par la foi ». Mais cette veine superbe s'épuise vite. En effet, la résignation devient aveugle, amère : Dieu a bien autre chose à faire que de nous plaindre. Que lui importe un enfant qui meurt, désespoir de sa mère ! La création est une grande roue qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.

Pourtant considérez, ô mon Dieu, que j'ai beaucoup peiné pour vous et que je ne pouvais m'attendre à ce salaire. Et pourquoi pas, ô poète? L'humilité convient à tout homme devant Dieu, et elle convenait particulièrement à l'auteur de *Marion Delorme*, de *Marie Tudor* et de *l'Ame en fleur*. C'est une fausse note dans cette élégie magnifique; mais, à la fin, l'accent redevient sinon aussi pur, du moins plus vrai. La douleur est aveugle et nous sommes si faibles! Alors voici la plainte naturelle et soumise :

Ne vous irritez pas que je sois de la sorte,
O mon Dieu! cette plaie a si longtemps saigné!
L'angoisse dans mon âme est toujours la plus forte,
Et mon cœur est soumis, mais non pas résigné.

Quand on a vu, dans sa vie, un matin,
Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,
Si beau qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
Une porte des cieux;

Quand on a vu seize ans de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison,
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison;

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva,
Considérez que c'est une chose bien triste
De la voir qui s'en va.

Ainsi s'exprime la belle vérité de la nature plus belle encore à mesure qu'elle se rapproche davantage de la vérité chrétienne.

II

Il y a une autre souffrance, grave, noble, une souffrance métaphysique née de l'incertitude et du doute, peut-être plus douloureuse à certaines âmes que la souffrance du cœur. Qu'est-ce que l'homme? la vie? la terre? le monde? mystères des causes, mystères des fins! ils attirent la raison, ils provoquent sa curiosité, hélas! sans l'assouvir jamais. Elle cherche Dieu; toujours quelque lettre effacée manque à ce nom divin. Elle regarde en avant et ne voit que ténèbres au terme de la route. Car la raison, ainsi que l'œil, n'a qu'un horizon restreint où elle heurte ses ailes, comme un aigle aux barreaux d'une cage [1]. En vain les sent-elles assez fortes pour s'élancer au delà vers l'infini. C'est un tourment de plus, il faut les replier dans l'impuissance. Si l'on est croyant, la foi dissipe toutes les obscurités. Mais, quand les siècles, en soufflant le doute, ont fait pâlir ce flambeau, que reste-t-il au poète? Tantôt, las d'errer sans fin dans les espaces sans limites, il borne sa pensée au jour présent, au soin de vivre, sans vaines recherches de la vérité [2]. Tantôt piqué de sarcasme, il maudit ce

---

1. Lamartine. *Premières Méditations*. L'Homme.
2. *Ibid*. Philosophie.

qu'il n'a pu comprendre, et blasphème Dieu, ne le pouvant connaître :

. . . .

Cherchez Dieu dans son œuvre, invoquez dans vos peines
Le grand Consolateur;
Malheureux! sa bonté de son œuvre est absente.
Vous cherchez votre appui? L'univers vous présente
Votre persécuteur.

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître?
L'insensible néant a-t-il demandé l'être
Ou l'a-t-il accepté?
Sommes-nous, ô hasard! l'œuvre des caprices?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité [1]?

Mais ce désespoir est passager. Un amour malheureux l'a causé ; vienne le bonheur, et aux angoisses passées succédera la piété sereine : « Ce qu'il y a de plus parfait, écrit-il à Virieu, c'est de penser, mais de penser avec résignation et en Dieu, pour me servir d'une expression mystique, de se contempler en lui, de le voir dans tout et de se reposer sur lui de nous-mêmes. » Il écrit la *Prière*, hymne de foi et d'espérance :

C'est peu de croire en toi, beauté suprême ;
Je te cherche partout, j'espère en toi, je t'aime!
. . . .

1. Lamartine. *Premières Méditations*. Désespoir.

La même inspiration chrétienne anime les *Stances* :

Pour moi je chanterai le maître que j'adore.

. . . .

C'est lui, c'est le Seigneur! que ma langue redise
Les cent noms de sa gloire aux enfants des mortels,
Comme la harpe d'or pendue à ses autels,
Je chanterai pour lui jusqu'à ce qu'il me brise.

Au fond, il est toujours chrétien. L'ode à Byron, frémissante çà et là de révolte audacieuse, s'achève dans un acte de foi soumise, qui est en même temps un acte de sagesse. Nous ne savons pas, mais Dieu sait, il suffit. Adorons, même sans la voir, la suprême raison. Au reste, si sa volonté est la souveraine loi, cette volonté est puissance, ordre, équité; il est seul, il est un, il est juste, il est bon.

Heureux qui le connaît, plus heureux qui l'adore!

C'est le bonheur de Lamartine. A la suite du Christ, lui, le fils égaré de la lumière, il retrouve son chemin. Ses dogmes mystérieux chassent le doute et bâtissent un temple à l'espérance :

Règne à jamais, ô Christ! sur la raison humaine,
Et de l'homme à son Dieu sois la divine chaîne [1].

Sa foi, il est vrai, subit de longues éclipses ; mais elle

1. *Hymne au Christ.*

reparut au soir de sa vie, avec les splendeurs sereines et douces d'un soleil couchant.

Le « supplice du doute » ne tortura guère plus l'âme de V. Hugo, mais pour d'autres raisons. Assurément, il regrette par intervalles de ne plus croire, de ne plus espérer :

Nier, douter ou croire,
Carrefour ténébreux, triple route, nuit noire !

Quelquefois l'accent trahit une amertume profonde :

Cryptes, palais, tombeaux pleins de vagues tonnerres,
Vous êtes moins brumeux, moins noirs, moins ignorés,
Vous êtes moins profonds et moins désespérés,
Que le destin, cet antre habité par nos craintes.
Où l'âme entend, perdue en d'affreux labyrinthes,
Au fond, à travers l'ombre, avec mille bruits sourds,
Dans un gouffre inconnu tomber le flot des jours [1].

Il a même des heures de cauchemar et d'épouvante, il croit entendre le doute, « bête aveugle aux lueurs d'en haut, suspendre sa toile d'araignée au crâne, plafond du cerveau ». Cependant sa souffrance ne fut pas un long, un vrai supplice. Il exista pour Pascal dont l'esprit impérieux ne pouvait s'arrêter dans l'incertitude. Mais la foi de Victor Hugo ne fut jamais assez intimement enracinée, pour qu'à la perdre il éprouvât le frisson de l'angoisse analogue à la peur du noir. Il était ensuite

1. *Rayons et Ombres*. Puits de l'Inde, tombeaux...

d'un tempérament sain, assez gai pour vivre sans qu'il eût besoin de tenir l'explication du monde. Si donc elle ne fut pas une attitude, la crise ne fut pas très douloureuse. Elle s'apaisa vite dans une sagesse résignée qui enveloppait toutes les opinions d'une bienveillance universelle et douce, permettant au poète d'emporter en son esprit son vers à moitié fait,

Pour l'achever aux champs avec l'odeur des plaines
Et l'ombre du nuage et le bruit des fontaines [1],

c'est-à-dire de se livrer paisiblement à son goût pour la poésie. De temps à autre, il s'offre encore au lecteur comme un mage effaré, comme un lutteur qui presse la poitrine du sphinx pour lui arracher son secret. Mais c'est un athlète sûr de vaincre. Et le voilà tranquille; car il a découvert l'énigme dont le mot inconnu trouble le plus notre humaine raison, l'origine du mal :

Dieu n'a créé que l'être impondérable ;
Il le fit radieux, beau, candide, adorable...

« Tout nageait, tout planait... or, la première faute fut le premier poids... puis tout alla s'aggravant... le mal, c'est la matière. Arbre noir, fatal fruit [2].

Deux principes se partagent donc l'empire de ce monde : l'un, principe du bien, créa les esprits purs ; l'autre, principe du mal, créa les corps où ces esprits furent enfermés. La création est le champ clos où

---

1. *Rayons et Ombres*. Sagesse.
2. Ce que dit la Bouche d'ombre.

luttent ces deux adversaires éternels. Car l'esprit du mal hait l'esprit du bien, comme l'ombre hait la lumière. Mais il ne peut l'atteindre que dans son œuvre. Eh bien !

Je défigurerai la face universelle,

s'écrie Satan [1]. Il inventera des religions et dressera des autels à Moloch, à Vichnou, à Baal. Il enlaidira l'âme humaine et rayera de l'ongle de ses ailes « tous nos instincts et toutes nos vertus ». Il jettera sur les générations le poids fatal du vice, l'héritage effrayant du crime. Il tordra les cœurs pour en exprimer le meurtre, la trahison. Il fera surgir un monstre plus terrible que la haine, l'envie, et c'est en vain que Dieu multipliera ces colosses lumineux dont le génie, l'amour, l'héroïsme emplit l'âme presque céleste. Les Anitus perdront les Socrate. La matière elle-même portera au front le signe satanique. La terre et la mer enfanteront des fléaux, exhaleront des pestes, prodigueront des hydres, déverseront des déluges, en un mot attaqueront la vie avec les armées de la mort. La matière accablera l'esprit. L'esprit sera faussé, torturé par l'erreur. On verra l'honneur s'effondrer et râler la justice [2]. Voilà l'explication du mal. A première vue, cette doctrine apparaît comme du pur manichéisme. Dans le fond, elle s'inspire des souvenirs chrétiens. La chute de Lucifer des cieux sublimes

---

1. *Fin de Satan.*
2. Résumé d'après E. Dupuy, p. 230 et suiv.

où il rayonnait dans la gloire de Dieu, et depuis, sa haine immortelle pour tout ce qui est marqué à l'effigie du Créateur, pour l'homme surtout, image du Très-Haut, qu'il entraîne au mal avec la complicité de ses instincts de chair, tout cela se retrouve clairement dans la Bible, dans l'Évangile et dans les leçons traditionnelles de l'Église. On peut laisser pour compte au poète, ou plutôt à Manès, le dogme du mal, auteur de l'univers, et il serait aisé de renouveler contre lui les réfutations qui écrasèrent le philosophe persan.

Son originalité n'est pas plus sensible à prédire le triomphe de l'esprit de lumière sur l'esprit des ténèbres. En effet, il y a un optimisme chrétien qui, sachant la part du mal très grande ici-bas, et même, selon la prédiction du Christ, croyant à sa victoire éphémère, espère toutefois la victoire définitive de Dieu, et les suprêmes compensations de sa justice, au moins dans l'Éternité. Dieu aide l'homme et se réserve de couronner ses efforts vers le bien ou de punir ses déchéances volontaires. L'achèvement du progrès repose en Dieu. V. Hugo attend des forces de l'homme le Progrès indéfini sur cette terre. Ce qu'il doit être, il ne le dit pas; s'il existe ou s'il existera, il n'en sait rien. Mais il y croit fermement. On doit respecter cette ardeur d'illusions qui semblent revivre de 1830 et de 1848 ; du reste, la magnificence de la forme sauve ce qu'il y aurait de puéril dans cet optimisme humanitaire, si cruellement démenti par l'expérience de toutes les époques.

Lamartine, optimiste aussi, comprend plus chrétiennement le rôle de la douleur et du mal. Jeune, le poète a senti sa blessure, une blessure que le temps encore a élargie. Comme un brusque orage, elle avait envahi l'azur de son ciel, étonné son âme et provoqué ces crises dont l'*Ode à Lord Byron*, le *Désespoir*, les *Novissima verba* marquent l'état le plus aigu. Quand plus tard, il porte sur le monde un regard plus vaste, il voit le Bien, le Mal, sans choix, sans dessein tomber comme au hasard, partout le Mal où le Bien pouvait être, si Dieu l'avait voulu. Pourquoi le Mal? Quel rôle joue-t-il ici-bas [1] ? A ces questions que pose une sensibilité endolorie, Lamartine ne trouve d'abord aucune réponse. Car son œil est voilé par les nuages du cœur. Puis l'âge les emporte; la réflexion vient, et, avec elle, la solution du problème redoutable. Les données éparses un peu partout se ramassent dans les poèmes philosophiques surtout, par exemple, dans la *Chute d'un Ange*. Cédar, aussitôt déchu, souffre ; il devient esclave parmi les pasteurs de la tribu de Daïdha ; il est avili, condamné à garder leurs troupeaux dont il partage la vile nourriture. Chez les Titans, on le charge de fers, on le sépare de son amante; et quand, échappé à ses ennemis, il l'emporte avec ses enfants au fond des déserts, les enfants meurent de soif, la mère délirante de chagrin meurt aussi, sans le recon-

---

1. Cette vue des misères humaines fut particulièrement douloureuse à de Vigny. Nous avons expliqué ses sentiments et sa doctrine sur le mal ici-bas. I[e] partie, ch. I, II, III. II[e] partie, ch. II.

naître, la bouche pleine de malédictions. Alors, sur le bûcher qu'il s'est construit à lui-même[1], au moment où la flamme monte, Cédar entend une voix céleste lui dire : « Ton crime d'amour ne sera expié qu'après neuf épreuves douloureuses. » Ainsi donc souffrir pour expier est le destin de l'âme. C'est la sanction naturelle de nos fautes; le cœur souffre de ses désirs, de ses haines. Nos faiblesses se paient en douleurs physiques et morales, sanction de l'ordre violé. C'est aussi la sanction divine. La sentence qui frappe l'ange coupable fait écho à la parole biblique entendue à l'origine du monde par le Père de l'humanité : « Parce que tu as désobéi à ma voix, la terre sera maudite ; elle germera des épines et des chardons; tu mangeras le pain à la sueur de ton front, je multiplierai les douleurs jusqu'à ton retour à la terre d'où tu es sorti[2]. »

Au reste, l'innocence eût-elle toujours fleuri sur la terre, la douleur, inutile comme expiation, restait une épreuve nécessaire. Qui ne l'a point connue ne sait rien d'ici-bas, rien de lui-même, rien de la vertu. Il faut, au cours de la vie, que la sueur de notre front y mouille notre main, que notre pied y heurte les cailloux de la route. La tempête qui arrache l'arbuste frêle enracine plus profondément le chêne vigoureux :

---

1. Notons cependant l'inconséquence morale de ce suicide, puisque Cédar se dérobe ainsi par un crime à la souffrance expiatrice.
2. *Genèse*, ch. III.

Tu fais l'homme, ô Douleur, oui, l'homme tout entier
Comme le creuset l'or, et la flamme l'acier [1].

C'est à quoi servent encore les triomphes éphémères du mal ; scandale des âmes ignorantes ou pusillanimes, ils trempent la foi des âmes fortes :

Esprits dégénérés, ces jours sont une épreuve
Non pour la vérité toujours vivante et neuve,
Mais pour nous [2].

En outre, l'âme sans la souffrance, foulerait mollement la terre, et, alanguie par la jouissance, volontiers elle y fixerait son séjour. La douleur nous détache des joies terrestres. Lamartine a écrit l'épopée de ce détachement. Jocelyn chassant les rêves de seize ans, quitte sa mère et sa sœur, le foyer de tendresse, et entre au séminaire. Mais la révolution l'exile dans une abrupte vallée des montagnes, loin des siens et de son doux pays natal. La solitude serait affreusement triste, s'il ne lui venait un ami, sous les traits d'un bel adolescent. Quand ils ont tous deux noué bien fortement les liens de leur cœur, un coup imprévu les rompt en le déchirant. Le bel adolescent est une femme ; leur amitié, c'était de l'amour ; et, devenu prêtre, Jocelyn doit tout sacrifier. Puis, sa mère meurt, ouvrant dans son âme une intarrissable source de larmes ; puis enfin, un jour, à Paris,

---

1. *Harmonies*, II. Hymne à la douleur.
2. *Ibid.*, I. Aux chrétiens dans les temps d'épreuve.

il retrouve Laurence, jadis pur idéal de ses rêves, dégradée maintenant. N'est-ce point sa faute ? et voilà que le remords s'ajoute à la douleur. Jocelyn s'enfuit dans ses montagnes, l'âme blessée, épurée aussi. Dieu reste ; c'est à lui seul désormais qu'il s'attache :

Bénissez-moi, Seigneur ! que mon cœur consumé
Par l'amour, et puni pour avoir trop aimé,
Au foyer de l'autel s'éteigne et se rallume,
Et d'un feu plus céleste en mon sein se consume,
Mais pour aimer en vous, avec vous et pour vous,
Tous au lieu d'un seul être et cet être dans tous.

Voilà le rôle sublime de la douleur [1]. C'est elle qui fait le cœur de Jocelyn si profond, si large et si tendre, c'est elle qui, en le dépouillant des affections humaines, l'unit à Dieu. Et s'il faut un exemple divin, nous l'adorons au Calvaire. Quand Jésus voulut quitter la terre,

Il ne couronna pas son front pâle et souffrant
Des roses que Platon respirait en mourant.

Pour monter aux cieux et y soulever le monde, son échelle fut une croix.

Maintenant que le rôle de la Douleur, tel que nous l'esquissons ici, d'après Lamartine, lui ait apparu toujours avec cette netteté de foi, ce serait trop dire. Il a fallu concentrer bien des traits épars, pour leur donner une signification aussi précise, et il n'est pas rare que

1. Voir *J. Lemaître*. Art. déjà cité, 5[e] série, p. 173.

dans son œuvre ce rôle s'obscurcisse souvent à ses yeux, au milieu des doutes de l'esprit et des révoltes du cœur. Mais ce n'est pas forcer sa pensée que de la proclamer chrétienne. Le mal et la souffrance expient nos fautes, éprouvent nos vertus, nous détachent des biens terrestres, et par là, nous élèvent au Bien suprême : conception admirable ! L'humanité s'achemine par la Douleur vers ses destinées idéales : conception féconde ! elle explique une énigme insoluble sans elle. De plus, elle aide à porter patiemment, avec joie même, la lourde chaîne des maux inévitables ; et si les derniers jours de Lamartine se rassérènent, si sa vie s'enveloppe alors de noblesse et de dignité, malgré ses malheurs, c'est l'heureux fruit de la Foi reconquise.

CHAPITRE IV

LA MORT

Pour le philosophe ou simplement pour tout homme qui pense, la mort est un sujet de graves méditations. C'est la mort qui donne le sens de la vie. Si par surcroît l'on est poète, c'est un thème incomparable en fécondité, richesse et profondeur. Aucune pensée ne fut plus familière aux romantiques, plus variée d'expression, suivant l'éducation, les croyances et la personnalité de chaque écrivain.

I

Alfred de Vigny faisait dire à Moïse : Seigneur,

> Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
> Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Ce que par sa bouche le poète réclame, c'est la paix du néant [1]. Mais il ne s'y résigne pas ; quand la mort frappe

1. « En fin de compte, les idées des poètes pessimistes aboutissent à l'amour de la Mort. Car, ils l'aiment, cette grande bienfaitrice, ils montrent que loin d'être un mal en soi, et quelque effroi qu'elle provoque, elle est le souverain bien, l'affranchissement du moi, la « resti-

sa mère si tendrement aimée, il a besoin de croire que « cette âme vertueuse a été reçue dans le sein de Dieu ». « Son cœur toujours serré » le porte à la rechercher sans cesse autour de lui, et après avoir pleuré devant elle, il sent « que son âme sans péché a été délivrée et revêtue d'une splendeur virginale », qu'elle plane au-dessus de sa tête. Dans son émotion filiale, il s'écrie : « Mon Dieu, si les épreuves sont une épuration à vos yeux, recevez-la et qu'elle prie à son tour pour son fils, son pauvre fils qu'elle a nommé en mourant [1]. » Un rayon d'espoir chrétien semble alors descendre sur son front douloureux ; mais il s'évanouit promptement, chassé par le pessimisme absolu du poète. La mort est la suprême cruauté d'un aveugle destin ; il faut l'accueillir comme fait le

---

tutio in integrum ». Comme tous les pessimistes conséquents, ils envient les morts, ils invoquent leur divine libératrice, ils la souhaitent au monde entier, et contribuent même pour leur part et dans la mesure du possible, à l'arrêt de la vie (cf. Lucrèce, III, 818, 960, 961 à 1011. Leconte de Lisle. *Poèmes barbares.* Dernier souvenir, Dernière vision, Vœu suprême, Fiat nox, Vent froid de la nuit, fin de l'anathème, fin du Requies aux Morts, et surtout dans les *Poèmes antiques* : Dies iræ). Sully-Prudhomme, qui est Lucrétien à ses heures et a comme des crises de nihilisme, va jusqu'à maudire les sources de l'existence et faire vœu de chasteté :

O fils le plus aimé qui ne naîtras jamais,
Mieux sauvé que les morts et plus inaccessible,
Tu ne sortiras jamais de l'ombre où je dormais.

Cf. Vaines tendresses, le Vœu, Volupté, Évolution, Souhaits, Premières « veilles » de la *Justice*, et une partie des *Destins* » — Laumonier. *Revue Univ.*, nov. 1894.

1. *Journal*, 1837.

loup, qui, traqué par les chasseurs, baigné de son sang, se couche…

Et sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

Il dit à l'homme :

Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse.
Gémir, pleurer, prier est également lâche ;
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler ;
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler [1].

Dans cette résignation farouche, on sent, avec de la haine sourde, l'effort d'une volonté orgueilleusement tendue, et malgré tout, la palpitation d'une âme mal rassurée devant la désolation du néant. C'est qu'il est difficile à un homme moderne de se plonger avec indifférence dans la mort. Les préoccupations immortelles que des siècles de christianisme ont déposées au fond des cœurs le hantent, quoi qu'il en ait, et la stoïque fierté dont il se pare n'est que la façade menteuse qui cache son angoisse.

V. Hugo n'a jamais déguisé son horreur de la mort. Elle obsède invinciblement son esprit, jetant son ombre sur toutes ses joies, fanant les fleurs de sa jeunesse,

1. La Mort du Loup.

mêlant une amertume à leurs parfums les plus doux [1]. La perte de sa fille, fauchée en plein bonheur, ravive au cœur du poète le souvenir de la noire moissonneuse « qui change l'or en cendre, les roses en fumier, les yeux des mères en ruisseaux ». En même temps, elle accentue son émotion, jadis empreinte d'ineffable tristesse et de mélancolie solennelle, maintenant plus poignante, plus effrayée. La mort lui apparaît comme le roi des épouvantements. Aucun poète n'a, comme lui, subi, exprimé l'horreur physique qu'elle inspire. Déjà dans les *Feuilles d'Automne*, il invitait son enfant à prier pour ceux que recouvre le tombeau, car « leurs lits sont froids et lourds à leurs os qu'ils déforment. Comme le sillon qui sent la fleur éclore, peut-être sentiront-ils dans leur œil vide une larme germer ». Détail gracieux qui dissimule mal le tressaillement du poète à la pensée de la mort. Plus tard, il en décrit les funèbres étapes. L'âme partie, on rend le corps à la nature, on le descend avec une corde dans l'ombre, comme un seau dans un puits.

La terre, sur la bière où le mort pâle écoute,
Tombe, et le nid gazouille, et là-bas, sur la route,
Siffle le paysan.
Et ces fils, ces amis que le regret amène

1. *Les Chants du crépuscule*, IV. Noces et festins. *Les Voix intérieures*, XVII, Soirée en mer. *Les Rayons et les Ombres*. Tristesse d'Olympio. *Les Contemplations*, t. II. Pleurs dans la nuit. *Légende des siècles*, II. Zim-Zizimi.

N'attendent même pas que la fosse soit pleine
Pour dire : allons-nous-en.

Un fossoyeur payé jette sur le cercueil la terre à pelletées brutales. O mort! te voilà seul! le soir vient, l'horizon s'emplit d'inquiétude ; le mort sent la nuit qui le dévore.

Il entend des soupirs dans les fosses voisines,
Il sent la chevelure affreuse des racines
Entrer dans son cercueil;
Il est l'être vaincu dont s'empare la chose,
Il sent un doigt obscur sous sa paupière close
Lui retirer un œil [1].

Le cadavre grelotte sur son dur grabat, offrant sa main bientôt verdie, sa hanche bientôt terreuse... enfin le ver prend l'homme, le nerf qui souffre, l'œil qu'en vain le jour effleure, le crâne où dort l'esprit, le cœur d'où sort le sang, la chair, l'amour, la vie, et il en fait un chef-d'œuvre : le spectre au regard blanc, le squelette qui rit [2]. C'est le triomphe de la poésie macabre [3].

Théophile Gautier est, après V. Hugo, le poète qui éprouva davantage en ce siècle le frisson de la chair près

---

1. *Contemplations* II. Pleurs dans la nuit.
2. *Légende des siècles*, II. Épopée du ver.
3. Sans ce luxe de détails lugubres, en quelques phrases très simples, Bossuet nous offre une peinture aussi effrayante :
« Tout nous appelle à la mort : la nature presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne

de la tombe froide. Vivant, il passe déjà par « les affres de la mort ». Il se voit sur un lit, le teint jaune, la peau terreuse, tordu comme un bois vert au feu, le corps flairant le tombeau, les pieds crispés, la main qui froisse les couvertures ; bientôt le sang quitte les jambes roides, sur le front, des perles glacées coulent comme au mur d'un caveau ; enfin, entre deux râles, le gosier rauque et sans voix sanglote un suprême adieu. Le cadavre descend dans la fosse, sa chair violette s'en va par lambeaux [1], cependant que le ver se traîne et chemine du côté de sa proie ; après un baiser humide et sans haleine, il ronge l'œil creux, ouvre au flanc une large et profonde blessure, jusqu'à ce que, du plus beau corps, il ne reste plus que cendre et fange [2] ». C'est donc bien chez le poète, en toute sa nudité, l'horreur de la mort, parce qu'elle est laide. Il y a de la poésie dans cette impression purement physique, mais une poésie qui n'est pas très

---

peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages. Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent semblent nous pousser de l'épaule et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. » (*Sermon sur la mort*, édit. Gandar). Victor Hugo a-t-il imaginé une comparaison plus vigoureuse que celle-ci? « Le temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque honneur? Mais combien ce temps est-il clairsemé dans ma vie! c'est comme des clous attachés à une longue muraille, dans quelques distances : vous diriez que cela occupe bien de la place, amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main. » (*Méditation sur la brièveté de la vie*), cf. Larroumet, *Études de littérature et d'art*, p. 229.

1. *España* : les Affres de la mort.

2. *Comédie de la Mort* : La Vie dans la Mort.

élevée ; il lui manque je ne sais quoi d'éperdu devant le mystère qui s'ouvre en même temps que la tombe, ou quelque reflet de l'aurore éternelle.

La Mort, muse funèbre, inspire toutefois à Gautier des pensées d'un autre ordre. Tandis qu'il erre parmi les sépulcres, des voix montent jusqu'à lui. C'est une vierge qui sanglote d'effroi sous la morsure du ver ; c'est Raphaël qui s'écrie : « on ne sait plus peindre, le genre humain est mort [1] ». Faust proclame à son tour l'inanité de la science ; quelque chose vaut mieux qu'elle : « Aimez, car tout est là. » Ce fantôme de forme encore séduisante, c'est Don Juan. Selon la formule romantique, il cherche, à travers des expériences multiples, l'amour absolu. Mais il a fait fausse route.

> Trompeuse volupté, c'est toi que j'ai suivie ;
> Et peut-être, ô vertu ! l'énigme de la vie,
> C'est toi qui la sais.

Enfin une ombre passe, c'est lui, l'Homme, Napoléon. Il faisait le calme, l'ouragan ; il emprisonnait le globe dans une de ses mains ; il eut le bruit des camps, le concert triomphal des clairons et des fanfares. Quelle misère ! le sort des bergers est préférable, sous les hêtres, avec l'amour d'Amaryllis et les doux sons de la flûte à sept trous [2]. Pour dire vrai, ces oracles sont dépourvus de profondeur et de nouveauté. A ces leçons austères sur la vanité de toutes choses, il manque, pour se détacher

---

1. *Comédie de la Mort* : La Mort dans la Vie.
2. Cf. Hom., *Odys.*, XI, Achille à Ulysse.

en relief puissant, la pleine lumière du christianisme, celle qui rayonne sur le front de Bossuet, quand il se penche, grave et solennel, sur la tombe des rois. La *Comédie de la Mort* n'en reflète que des lueurs très vagues ; c'est pourquoi le poème est parfaitement banal. De ce voyage lugubre parmi les ombres, comme tout à l'heure des visions macabres de corruption, Gautier ne rapporte qu'un sentiment bien personnel, l'épouvante. Jadis il avait désiré s'endormir entre les bras de la mort, dans un sommeil d'anéantissement. Maintenant il en a peur. « Je suis trop jeune encore, je veux aimer et vivre, ô mort ! » Avec des prières, avec des flatteries d'esclave, avec des promesses caressantes, il implore la clémence de la terrible Vierge. « Souviens-toi, dit-il, que c'est moi qui t'ai faite plus belle que le jour ;

Laisse-moi vivre encore ; je dirai tes louanges,
Je te consacrerai mes chansons les plus belles,
Pour toi, j'aurai toujours des bouquets d'immortelles,
Et des fleurs sans parfum.

Il adresse les mêmes supplications éperdues à la nature, « à l'air de cristal, à la terre nourricière, à la flamme, rayon de l'œil de Dieu, aux étoiles de diamant, à la lune, lys de la nuit, au printemps imprégné de senteurs. » Puis, à la terreur renouvelée des temps antiques succède une explosion de sentiments épicuriens :

Loin de moi, cauchemars, spectres des nuits ! Les roses,
Les femmes, les chansons, les belles choses,

Et tous les beaux amours,
Voilà ce qu'il me faut.

Ainsi chantèrent Catulle, Horace, Tibulle et Properce : la vie est courte, cueillons vite les fleurs éphémères, buvons, chantons, aimons, avant que le nocher des enfers nous conduise aux noirs royaumes. Seulement un chrétien a beau s'évertuer, il ne peut s'étourdir avec la sérénité du paganisme :

Chantons ! Io ! Péan !... Mais quelle est cette femme,
Si pâle sous son voile ? Ah ! c'est toi, vieille infâme [1].

C'est elle, l'ombre mystérieuse qui court sur les murs de la salle du festin, obscurcissant toutes les joies ; c'est l'ombre de la mort, moins terrible parce qu'elle brise entre nos mains la coupe encore pleine, que pour le mystère infini dont elle entr'ouvre les voiles.

II

A l'inverse de Th. Gautier, qui ne soupçonne pas ce mystère, V. Hugo plonge un regard plein d'angoisse dans les profondeurs d'abîme du sépulcre. Qu'y a-t-il au delà ? Les morts partent, ils vont nus, se dissipant, et l'on ne voit rien luire. Où donc sont-ils allés ? Ils vont à l'Infini, route noire et remplie de brume,

1. *Comédie de la Mort*, à la fin.

Qui joint l'âme à Dieu, monte, croît, multiplie
Ses cintres tortueux,
Et s'efface... et l'horreur effare nos pupilles
Quand nous entrevoyons les arches et les piles
De ce pont monstreux[1].

C'est donc, après l'horreur du tombeau, la terreur de l'inconnu sur lequel il se ferme, après la poésie macabre, la poésie sombre et tragique du mystère. Ainsi, même quand son esprit a cessé d'être chrétien, le poète garde encore quelques-unes des impressions de la foi. Il n'aurait pas ce frisson d'épouvante, si elle n'y avait gravé de façon indélébile en sa conscience la certitude de l'éternité, si elle ne lui avait appris que « le mot commencé devant l'homme s'achève devant Dieu », et qu'à travers le trou béant de la fosse, on tombe aux mains du Dieu vivant.

Du reste, grâce à la foi, l'image de la Mort cesse d'être effrayante. Derrière la « Faucheuse », un ange souriant porte la gerbe des âmes[2]. Le cadavre même a sa beauté.

L'air de l'éternité puissant, calme, salubre,
Frémit et resplendit sous le linceul lugubre,
Et des plis du drap noir tombent tous nos ennuis,
La mort est bleue[3].

---

1. Pleurs dans la Nuit.
2. *Contempl.*, II : Mors.
3. *Contempl.*, II : Cadaver.

Enfin, ne dites pas : mourir; dites : naître, croyez [1]...

Lorsque la lourde tombe a clos notre paupière,
L'âme lève du doigt le couvercle de pierre,
Et s'envole [2].

La tombe est une aube de paradis. A parler vrai, ce paradis est vague, purement poétique [3]. Ainsi l'âme humaine s'élance vers la radieuse et bleue éternité dont elle est l'hirondelle. Dieu, père souriant, lui donne les cieux remplis d'astres, et c'est un bonheur infini que comprennent seuls les « anges pensifs », d'être changé par Dieu en étoile [4]. De plus, ce bonheur est garanti

---

1. *Contempl.* Ce que c'est que la mort. *Légende.* IV. Enterrements civils.
2. *Marion Delorme* et *Cont.* II : les Malheureux, p. 115.
3. Et en général, purement poétiques aussi, les visions d'outre-tombe, les imaginations sur la condition des morts :

Dis, qu'as-tu fait pendant tout ce temps-là ? — Seigneur,
Qu'a-t-elle fait ? — Vois-tu la vie en vos demeures ?
A quelle horloge d'ombre as-tu compté les heures ?
As-tu sans bruit parfois poussé l'autre endormi ?
Et t'es-tu, m'attendant, réveillée à-demi ?
T'es-tu, pâle, accoudée à l'obscure fenêtre
De l'infini, cherchant dans l'ombre à reconnaître
Un passant, à travers le noir cercueil mal joint,
Attentive, écoutant si tu n'entendais point
Quelqu'un marcher vers toi dans l'éternité sombre ?
Et t'es-tu recouchée ainsi qu'un mât qui sombre,
En disant : Qu'est-ce donc ? mon père ne vient pas !
Avez-vous tous les deux parlé de moi tout bas ?

(*Contemplations*, t. II.)

Que le sentiment soit sincère, je le crois volontiers ; mais dans la pensée, il entre bien de la fantaisie ou même un peu d'hallucination. Cf. *Orientales*, les Fantômes.

4. A *Ch. Vacquerie* dans les *Contemplations*.

sans autre forme de procès ; on se voit nu, impur, hideux, noué de mille nœuds funèbres, et soudain on entend quelqu'un dans l'Infini qui chante, dont la main laisse tomber à notre âme coupable, l'amour. On arrive homme, deuil, glaçon, neige ; et on se sent fondre et vivre, s'emplir d'extase et d'azur, et de monstre, devenir dans la lumière un ange [1]. Le Christianisme entend d'une autre manière, plus précise, plus juste et plus noble cette transfiguration finale. Du moins, V. Hugo lui emprunte quelque chose de ses fermes espérances, qui atténue l'horreur de la mort, lui inspire une poésie plus lumineuse et plus sereine.

Ce spiritualisme, réel chez l'auteur de *Pauca meæ*, mais trop flottant, s'accuse plus chrétiennement dans Lamartine. La mort ne l'effraie pas, que dis-je ? elle le réjouit.

Je te salue, ô mort, libérateur céleste !

Ce n'est pas la joie d'un repos d'anéantissement qu'il éprouve. S'il accueille la mort d'un visage heureux, c'est qu'il est chrétien.

Tu n'anéantis pas, tu délivres ; ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin...
Et l'espoir près de toi rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi m'ouvre un monde plus beau [2].

---

1. *Conte* II. Ce que c'est que la Mort et *Légende* IV : les Grandes lois.
2. *Prem. Méd.* L'Immortalité.

Plus rien de cette angoisse qui nous fait reculer des bords du précipice en tremblant bassement, comme une bête apeurée. Si une fois, dans les *Novissima Verba*, sorte de testament poétique, il parle des affres de la mort, c'est pour l'accuser d'empoisonner nos joies, de flétrir la fleur de nos jours, de noyer notre âme dans l'angoisse. Son horreur n'a rien de physique. D'ailleurs, c'est le cri d'une heure de désolation. Mais la pensée habituelle de la mort ne lui est pas effrayante, parce que le trou sombre de la terre s'ouvre du côté du ciel et s'éclaire des rayons du jour éternel. Avec cette foi, la mort devient non le cauchemar, mais la compagne grave de notre vie ; et la poésie, moins lugubrement belle peut-être, s'enveloppe de paix et de mélancolie exquise. Écoutez en quels termes simples, émus, Jocelyn raconte l'agonie de sa mère :

Je veillais, en priant, seul, au bord de son lit.
L'étoile du matin parut, elle me dit :
« Courage, mon enfant ! Je sens que je vous quitte ;
De ses derniers élans mon cœur pour vous palpite ;
Avant que cette étoile ait pâli dans le jour,
Je vous embrasserai de l'éternel séjour !
Oh ! réjouissez-vous, les vrais jours vont m'éclore.
. . . .
Tu sais quels saints devoirs ce grand moment réclame,
Accomplis-les, mon fils, je te livre mon âme !
Va, tu n'es plus pour moi que le prêtre de Dieu. »
Oh ! béni soit Celui qui du suprême adieu
M'adoucit à ce point l'heure toujours amère,
Et fait ouvrir le Ciel par le fils à la Mère !

. . . .

J'allumai ces flambeaux de la dernière nuit,
Double image du jour qui commence et qui finit,
Dans le vase caché de l'humble Eucharistie,
Des mourants, à sa voix, j'allai puiser l'hostie.

. . . .

La splendeur de sa foi rayonnait dans la chambre ;
Du chrême des mourants je touchai chaque membre
Ce front où mes baisers voulaient suivre mes doigts...
Ces bras qui, m'entourant, tout petit, de tendresse,
M'avaient fait tant de fois un berceau de caresse.

. . . .

Puis sentant que la mort affaissait ses paupières,
« Récite-moi, mon fils, ces divines prières,
Qui de l'âme fidèle accompagnent l'essor,
Afin qu'en expirant elle bénisse encor. »
J'obéis; sous mes pleurs, je lui lus, dans ses *Heures*,
La tristesse de l'âme à ses dernières heures :
Ses lèvres dont l'accent paraissait s'assoupir,
Murmuraient lés répons de ce pieux soupir,
Comme l'écho d'une voix affaiblie
Qui s'éloigne, et déjà répond de l'autre vie.
Tout à coup, au refrain, je ne l'entendis plus :
Elle achevait au Ciel les chants interrompus !
Le livre s'échappa de mes mains qui s'ouvrirent,
Et l'hymne de la mort... mes sanglots le finirent [1].

Pas d'emphase, aucune pose théâtrale, aucun cri; mais l'attitude, le langage du chrétien ; et cela suffit pour

1. 7e Époque, p. 310.

donner à cette scène de mort un air de grandeur tranquille.

Avec la foi encore les séparations, quoique cruelles toujours, ne déchirent pas atrocement notre cœur. Il n'y a même pas de séparation véritable.

Non, tu n'as pas quitté mes yeux,
Et quand mon regard solitaire
Cessa de te voir sur la terre,
Soudain je te vois dans les cieux.

Quand je dors, tu veilles dans l'ombre,
Tes ailes reposent sur moi,
Tous mes songes viennent de toi,
Doux comme le regard d'une ombre [1].

Après avoir recueilli le dernier soupir de sa mère, Lamartine, dans la stupeur de son chagrin, trouve encore une consolation. La mort de cet être adoré n'est qu'une absence momentanée.

Sur la foi de mon cœur je marche en ta présence.

. . . .

Ah ! de tout ce qui s'aime et de tout ce qui prie
La présence est en Dieu, car Dieu c'est la patrie [2].

Aussi désire-t-il la mort, comme on désire la fin d'un long voyage, pour rejoindre des êtres bien aimés. Car aux lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux, s'il pouvait laisser sa dépouille à la terre, peut-être qu'il

---

1. *Prem. Méd.* Souvenir.
2. *Jocelyn*, 7e Époque, p. 217.

trouverait ce qu'il a tant rêvé, l'espoir, l'amour, le bien idéal où tout être aspire. C'est le vœu triste de sa jeunesse; après la mort d'Elvire, il le soupire dans l'*Isolement*. A un autre âge, quand il a perdu l'enthousiasme des amours humaines, la mort qu'il appelle, en rompant la trame de sa vie, l'unirait à l'immortel amour.

Mon âme est si pleine,
O Dieu, d'adoration,
Que mon cœur la tient à peine,
Et qu'il sent manquer l'haleine
A sa respiration.

Par ce seul rayon de flamme,
Tu m'attires tant vers toi,
Que si la mort, de mon âme
Venait délier la trame,
Rien ne changerait en moi.

Sinon qu'un cri de louange
Plus haut et plus solennel
En voix du concert de l'ange
Changerait ma voix de fange,
Et deviendrait éternel [1].

Rien ne lui est odieux de ce qui rappelle la mort; les sons funèbres de la cloche de son église de village émeuvent sa tendresse; car le bronze qui vibre, avant d'arriver à son cœur, « a frémi sous la dalle où tout le

1. *Recueillements poétiques*, Cantique sur un rayon de soleil.

passé dort ». Les glas de l'airain, dont tant d'autres frémissent, n'éveillent en son âme que des échos joyeux. O cloche, s'écrie-t-il, laisse les sanglots,

... Prends ta voix de fête et sonne sur ma tombe,
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
Au seuil libre d'une prison [1].

Le cimetière, champ si lugubre aux incroyants, mystérieux pour tous, inspire à Lamartine une poésie rêveuse, mélancolique, doucement illuminée d'espoir chrétien. Là, tout parle de réveil ;

Mon œil, quand il y tombe
Voit l'amoureux oiseau
Voler de tombe en tombe,
Ainsi que la colombe
Qui porte le rameau ;

Ou quelque pauvre veuve,
Aux longs rayons du soir,
Sur une pierre neuve,
Signe de son épreuve,
S'agenouiller, s'asseoir ;

Et l'espoir sur la bouche,
Contempler du tombeau,
Sur les cyprès qu'il touche,
Le soleil qui se couche,
Pour se lever plus beau.

1. *Recueil. poétiques*. La cloche du village.

Paix et mélancolie
Veillent là, près des morts,
Et l'âme recueillie
Des vagues de la vie
Croit y toucher les bords [1].

« Ces vers presque immatériels, d'un symbolisme continu, où le sens pénètre et absorbe les images légères, ces vers translucides sont adressés par Lamartine à V. Hugo, et le contraste de deux poésies s'y manifeste nettement dans la rencontre fortuite de deux noms [2] ; » mais ici, particulièrement le contraste des poésies de la Mort; l'une, « comme la veuve, agenouillée sur la pierre, aux longs rayons du soir », le regard en haut et invinciblement attiré par l'espérance ; l'autre, frissonnante, pleine de tressaillements d'effroi devant l'horreur du sépulcre et le mystère d'inconnu, d'infini, qu'il cache [3]. Toutes deux s'inspirent au fond du christianisme : celle de Lamartine pour sa nostalgie céleste et souriante ; celle de V. Hugo pour ses terreurs de l'au-delà. Car l'attente ou la crainte des choses d'outre-tombe est un sentiment chrétien. On a beau ne plus suivre la religion de l'Évangile, il est malaisé d'échapper aux influences lentement accumulées dans les âmes par tant de siècles de foi ; et c'est tout profit littéraire pour le poète, s'il doit à ses souvenirs, même pâlis ou à peu près éteints, l'émotion, la mélancolie, l'épouvante, les glorieux soucis de l'immortalité, autant dire, la vraie poésie.

---

1. *Harmonies*, III, la Retraite (A M. V. Hugo).
2. Ch. Pomairols, p. 97.
3. *Légende des siècles*, II, l'Epopée du Ver. Pleurs dans la nuit.

CONCLUSION

CONCLUSION

Un des traits saillants de la poésie romantique fut donc la renaissance du spiritualisme religieux et chrétien. Il y en eut d'autres, c'est évident : curiosité des littératures étrangères, sentiment de la nature, culte exalté du moi, liberté dans l'art, toute liberté, etc... Mais, pour rester dans notre thèse, de tous ces traits caractéristiques nous ne retenons que le renouveau chrétien. Ce que la poésie lui doit, nous avons essayé de le montrer. Il n'est plus question, du moins dans la manière d'autrefois, de Jupiter, ni d'Apollon, ni des neuf Muses, ni des dieux antiques. Dieu, le vrai Dieu, immense, infini, incompréhensible, les sentiments qu'il inspire, joie, amour, crainte, reconnaissance, désespoir même ou révolte, ces choses sacrées traduites par le génie ont élevé à leur hauteur même la poésie qui se mourait faute du divin. D'autre part, en chassant « les divinités mythologiques des bois et des eaux, le christianisme a rendu au poète la liberté de représenter les déserts dans leur majesté primitive [1]. » Cela signifie qu'il a élargi, rendu la nature à la solitude pour la remplir d'une divinité immense, de mystère, c'est-à-dire de poésie. Et si la lyre française,

1. Chateaubriand.

jusque là monocorde aux mains des élégiaques du XVIIIe siècle, vibre désormais au souffle de pensées plus hautes et plus nobles sur l'homme, sur ses destinées ; si un état nouveau de mélancolie se découvre, source féconde ; enfin, si tous les sentiments, même l'amour, prennent du sérieux, de la dignité, de l'idéal, c'est au christianisme sans doute qu'il faut principalement en faire remonter l'honneur. Affirmerons-nous encore qu'il a créé le lyrisme contemporain en ce qu'il a de subjectif, de personnel et, par conséquent, d'original ? Non, ce serait trop dire. Mais il est vrai que, par sa rentrée dans les lettres contemporaines, il a favorisé cette tendance, puisque, par nature, il porte l'âme à se replier dans le monde intime comme dans un asile profond, où elle songe à Dieu et aux choses éternelles, puis à elle-même pour s'étudier, se connaître et prendre conscience de ses impressions les plus secrètes. Ce fut donc bien, avec la renaissance chrétienne et par elle, une renaissance littéraire.

Au reste, ce n'est pas un paradoxe d'affirmer que, dans notre littérature, toujours il en fut ainsi. La pensée religieuse, voire la pensée chrétienne, inspira heureusement nos grands poètes, et, en attendant qu'elle soulève avec magnificence le lyrisme du XIXe siècle, c'est elle qui l'anime encore le mieux, qui le crée presque aux âges précédents. Quand donc Ronsard est-il poète vraiment original ? Ce n'est pas lorsqu'il pindarise. A l'imitation du poète thébain s'il gagne peut-être un élargissement de la phrase poétique, il ne réussit guère pourtant que

des pastiches laborieux. Ce n'est pas lorsqu'il pétrarquise (*Amours de Cassandre*, *Amours de Marie*, 1[re] partie). Heureux parfois à reproduire les délicatesses de Pétrarque, son platonisme en amour, il lui doit aussi la langueur fade, les mignardises, le précieux puéril. Nous ne parlons pas de ses poèmes officiels (*Mascarades*, *Entrées*, *Églogues*, *Ballets*, tout le *Bocage royal*,) où, malgré les éclairs du talent, l'on ne s'étonnera pas de le trouver très inégal et très mêlé. Il y aurait certes plus à dire du poète épique, la *Franciade* mise à part. Beaucoup de morceaux d'épopée semés un peu partout dans le *Bocage*, dans les *Poèmes*, dans les *Élégies* et dans les *Hymnes*, témoignent d'une féconde puissance, d'une imagination brillante. On peut enfin admirer de préférence en Ronsard le poète élégiaque (*Amours de Marie*, *Amours d'Hélène*). Mais saluons surtout le poète des *Discours*. Plus qu'ailleurs éclate en ces poèmes l'originalité de Ronsard, parce que, plus qu'ailleurs, il s'y inspire du sentiment chrétien. Sa Foi lui dicte les reproches indignés aux protestants[1], l'éclaire aussi sur les abus dans l'Église, stigmatisés avec une impartialité grave et triste[2]. Son cœur est navré de pitié à voir les flots de sang qui coulent sur la terre de France, et il supplie en termes touchants la reine Catherine de mettre fin à ces horreurs[3]. Avec la même éloquence, il conseille au peuple de se garder contre les doctrines nouvelles. Mais le

1. *Continuation du Discours des misères de ce temps.*
2. *Élégie à Guillaume des Autels.*
3. *Discours des misères de ce temps.*

chef-d'œuvre, c'est l'*Institution pour l'Adolescence du Roy Très-Chrestien*, où, après un début très beau, le discours se poursuit par une exhortation émue, avec quelque chose de paternel, de sacerdotal dans le ton, et s'achève, après quelques vers fermes et grands, dans une phrase douce, pleine de discrète tendresse[1]. Certes, l'antiquité est loin. Quelle distance de Ronsard à Marot, et j'ose même dire, de Ronsard à Malherbe! Celui-ci, parfait grammairien, ne trouva jamais au fond de son cœur glacé les accents de profonde éloquence. Car il manqua de cette foi sincère qui emplissait l'âme de son glorieux rival.

Le plus grand poète lyrique du XVII[e] siècle, ou du moins — car il y a Bossuet, — le plus semblable à nos poètes, ce fut Pascal assurément. Les thèmes familiers à nos romantiques, personne, pas même Byron, ne les a développés avec autant de puissance, avec une émotion aussi profonde. Il a dédaigné, certes, de nous conter ses impressions sentimentales; on connaît son horreur du Moi. Et pourtant, comme il se trahit dans les *Pensées*! Tout le monde sait, tout le monde a lu la page fameuse

1. Or, Sire, pour autant que nul n'a le pouvoir
De chastier les rois qui font mal leur devoir,
Punissez-vous vous-même afin que la justice
De Dieu qui est plus grand vos fautes ne punisse.
Je dy ce puissant Dieu dont l'empire est sans bout,
Qui de son throne assis sur la terre voit tout,
Et fait à un chacun ses justices égales,
Autant aux laboureurs qu'aux personnes royales;
Lequel je suppliray vous tenir en sa loy,
Et vous aimer autant qu'il fit David son roy,
Et rendre comme à luy vostre sceptre tranquille.
Car, sans l'ayde de Dieu, la force est inutile.

des deux Infinis. L'homme contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté : il regarde le soleil, cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; les astres qui roulent dans le firmament lointain ; la terre, point minuscule, et là, dans les choses les plus délicates, dans le ciron, par exemple, un abîme nouveau de merveilles où l'esprit se perd. Cela est d'un philosophe sans doute et d'un savant, mais plus encore d'un poète à la sublime imagination. Pascal ne voit pas seulement, il sent surtout en poète. D'abord, une impression de petitesse infinie dans l'immense nature. Qu'est l'homme ? un voyageur égaré dans un canton détourné, un milieu entre rien et tout. C'est vrai ; mais tout de suite la protestation chrétienne s'élève dans la pensée fameuse : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien »[1]. Quel beau geste d'orgueil ! quel redressement de fierté jaillie de l'âme qui retrouve en elle-même et au-dessus de la nature sa vraie grandeur ! Puis, comme contraste, écoutez ce cri d'angoisse : « le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie »[2]. De quoi Pascal est-il

1. *Pensées*, art. I (Édit. Havet), p. 20.
2. *Ibid.*, art. XXV, p. 362. Cf. XI, 8. « En regardant tout l'univers muet ; » et XIV, 1. « La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. »

épouvanté? du vide immense ou de l'impassibilité que témoigne le silence de la nature devant nos chétives douleurs? Involontairement, l'on se rappelle les strophes de la *Maison du Berger* qui semblent un écho de ce grand cri. Les paroles amères de Vigny sur notre prison terrestre ne dégagent pas plus de noire mélancolie que certaines lignes du tragique penseur[1]. Vanité du génie, néant des vertus, cendre des passions, écroulement de toutes choses dans la mort, quel poète, pour les peindre, trouva des accents plus sombres, une poésie plus pénétrante que Pascal en quelques mots comme ceux-ci : « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. »[2]

Quant à l'ennui de vivre, à ce qu'on a appelé la maladie du siècle, c'est un tourment bien vieux. Avant Byron, avant Chateaubriand, Pascal l'éprouva. Seulement, et nous l'avons dit ailleurs[3], mieux que ces immortels malades, il a décrit les agitations misérables de notre cœur, ou du moins il en a découvert les causes avec plus de profondeur. Or, si Pascal est un peintre aux ébauches si puissantes, un poète aux sensations si aiguës, je veux bien qu'il en soit redevable, pour une bonne

1. « Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour : c'est l'image de la condition des hommes. »

2. *Ibid.*, XXIV, 58.

3. IIe Partie, Ch. II, Mélancolie et pessimisme, p. 169.

part, à son tempérament et à son génie naturel. Mais aurait-il eu tant d'originalité dans les vues, de tels frémissements de cœur, sans la Foi? Je ne le crois point. La Foi éclaira pour lui toutes choses d'un jour particulier. C'est bien elle qui tantôt élève Pascal aux hauteurs sublimes, tantôt le descend aux profondeurs d'abîme, toujours le fait trembler de joie, d'espérance ou de terreur, en un mot, c'est par elle qu'il est poète. Le doute, s'il était possible, s'évanouirait à la lecture de cet incomparable *Mystère de Jésus*, où les élans de l'imagination, les ravissements de l'amour s'expriment en un triomphe de poésie et de foi ardentes.

Il faut relire Bossuet, les *Élévations*, les *Sermons*, pour retrouver de tels accents, cette chaleur de l'âme, l'émotion variée du cœur [1]. Les *Oraisons funèbres* sont un monument unique d'éloquence. Bossuet s'y révèle orateur majestueux. Mais il y chante également comme un poète divin, rival des prophètes inspirés. Aussi bien je le répète, les propres représentants du lyrisme au XVIIe siècle, c'est Pascal, c'est Bossuet [2]; l'un plus troublé, plus

1. Voir p. ex. Sermon sur la *Passion*, 26 mars 1660. (Édit. Rébelliau.)

2. On ne peut citer Racine, malgré les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, malgré les *Cantiques* et les *Hymnes*. Il y traduit admirablement un lyrisme qui n'est pas le sien, je veux dire emprunté des livres saints. Mais, du reste, comme Corneille, il confirme, au point de vue dramatique, cette pensée que le sentiment chrétien favorise les belles créations du génie. Corneille, grâce à lui, imagine un idéal de grandeur morale où il hausse chacun de ses principaux personnages, et, avec lui, l'âme des spectateurs. Quant à Racine, si, dans son théâtre, il compte tant de parfaites études de passions, il les doit, d'une façon générale, à sa conception de la nature humaine d'après une pensée chrétienne. Cette pensée, la voici : notre nature est viciée à l'origine. Les passions

original, plus vibrant ; l'autre plus solennel, plus magnifique dans la sérénité de sa foi. Comme Pascal, mais avec une tristesse grave, Bossuet développe les lieux communs si chers aux poètes : brièveté de la vie, néant de la gloire humaine devant la mort, indifférence de la nature à nos sensations diverses. S'il n'était pas trop long et, au surplus, inutile de citer des passages fameux, on se convaincrait aisément que la poésie romantique n'a rien trouvé de plus émouvant que certains tableaux de Bossuet (dans le *Sermon sur la mort*, par exemple,) où la pensée emprunte à l'image, au sentiment, mais par-dessus tout à la Foi une puissance mystérieuse [1].

Au XVIIIe siècle, si nous cherchons un poète lyrique vraiment sincère, c'est un prosateur encore qui mérite ce titre, Jean-Jacques Rousseau. Dans ce siècle épris de raison, de science et d'analyse, il est, lui, toute imagination, toute sensibilité. Rêverie, sentiment vrai de la

entraînent ceux qui les écoutent à une chute irrémédiable. La plupart des personnages de Racine (*Oreste*, *Hermione*, *Pyrrhus*, *Néron*, *Roxane*, *Agrippine*, *Phèdre*, *Athalie*, etc.), glissent au crime parce qu'ils suivent docilement leurs instincts mauvais. D'ailleurs, on ne leur résiste pas sans la grâce. Or, à le bien entendre, cela est chrétien. Mieux encore ; les tragédies de Racine sont des tragédies de conscience chrétienne. Qu'y a-t-il dans le rôle de Néron, sinon une admirable analyse de la tentation d'une âme trop faible contre elle ? Monime, Xipharès répriment avec effort un attachement mutuel. A côté d'Hippolyte, plein d'une horreur virginale pour le mal, Phèdre se débat tragiquement entre les exigences souveraines de la passion et les remords de sa conscience. Je pourrais ajouter enfin que le Christianisme aide Racine à mieux connaître la nature humaine dans ses replis intimes, lui suggère des traits inconnus à ses modèles pour la peinture de ses caractères : Andromaque, Iphigénie, Monime, Phèdre, etc.

1. Voir plus haut, chap. IV, la Mort, p. 229.

nature, effusions tendres, confidences, manière émue, brûlante, il a tout cela, et, je le répète, il le possède à peu près seul à son époque. Mieux que les J.-B. Rousseau, les Lebrun et tous les élégiaques d'alors, il représente la poésie lyrique. Pourquoi? A cause de son christianisme, ou, si le paradoxe semble un peu fort, à cause de son sentiment religieux. Oh! je ne l'ignore pas, Rousseau n'est pas chrétien par la foi. S'il accepte avec enthousiasme les vérités naturelles communes à toutes les religions, comme la croyance à Dieu, en la Providence, en la conscience, en l'immortalité de l'âme, il repousse les vérités nouvelles, particulières au Christianisme, par où il est proprement le Christianisme. Et toutefois, sans exagération, on peut dire que le sentiment a rapproché Rousseau du Christianisme, qu'il fut chrétien d'instinct, de désir. Il a dit ce mot profond : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu [1]. » Il a écrit encore ces belles paroles : « Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagina-

1. *Émile*, liv. IV.

tion. » Enfin le songe allégorique sur la Révélation [1] nous révèle un Rousseau encore plus religieux, chrétien de sentiment. Nous ne pouvons citer ici ce morceau curieux, mais trop long. L'auteur nous montre le premier homme qui tenta de philosopher, livré, durant une belle nuit d'été, à une profonde et délicieuse rêverie. Après quelques descriptions naturelles, nuancées et brillantes, après des doutes, des explications incomplètes, le premier philosophe sent qu'un rayon de lumière vient frapper son esprit et lui dévoiler ces sublimes vérités *que la raison humaine sert à confirmer sans servir à les découvrir*. Le sanctuaire de la nature s'ouvre à ses regards, il y lit le nom de Dieu. Alors, dans son ravissement, il se prosterne, il adresse à cet Être divin un hymne ardent et pur. Bien plus, le cœur embrasé de zèle, il se relève, tout prêt à communiquer la précieuse vérité à ses semblables. Mais la nuit est longue, il s'endort, et, durant son sommeil, il a un songe. Il voit figurer « les religions diverses, depuis les plus grossières jusqu'à la plus pure, depuis les formes les plus brutales du naturalisme et de la sensualité jusqu'à la révélation de la parole la plus simple, la plus divine, la plus harmonieuse, celle du Sermon sur la Montagne », et le morceau s'achève sur un hommage au Christ. Encore une fois, sans erreur, on peut prétendre qu'au milieu de son siècle, entre les philosophes, Rousseau fut relativement chrétien. Sans erreur aussi, nous affirmons que ce

1. Cité par Sainte-Beuve qui l'analyse copieusement dans ses *Causeries du lundi*, XV, p. 231-239.

vague christianisme aida souvent son imagination, ennoblit sa sensibilité, inspira sa poésie de la nature, où, pour la première fois, il fit pénétrer le sentiment du divin. Désormais, il n'en sortira plus.

II

La renaissance religieuse, que nous avons étudiée en France renouvelle également la littérature des autres pays, presque à la même époque. La poésie qui florissait en Angleterre, au milieu du XVIIIe siècle, était d'importation française, gaie, sceptique, froidement élégante. Elle convenait à quelques esprits tels que Pope, Bolingbroke, Chesterfied, Hume, Horace Walpole. Mais aucun écho d'elle ne retentissait dans l'âme de la nation, naturellement grave, croyante et méditative. Au contraire, celle-ci s'ouvrait avidement aux vers de l'auteur des *Saisons*, peintre au tour classique encore et sentimental, mais peintre exact de la nature anglaise. Il sait chanter « l'or des genêts, la pourpre des bruyères [1], les cieux gris et voilés; parfois même la luxuriance des paysages. Sa poésie s'élève au souffle du sentiment religieux : « Père tout puissant, l'année dans son cours est pleine de toi. Ta beauté se manifeste, ta tendresse et ton amour se découvrent dans le printemps : les champs sont émaillés de fleurs, l'air adouci et est embaumé, l'écho retentit dans les

1. Thompson, *Spring*, v. 187.

montagnes, les forêts se parent et tous les cœurs et tous les sens ne sont que joie [1]. » Ainsi apprend-il aux contemporains à sentir religieusement la nature physique.

Young [2] ensuite, dans les *Nuits*, interprète des âmes ardentes, savoure le charme « de la tristesse enchanteresse » et sonde « le vide immense que l'univers laisse dans le cœur de l'homme. » Il écrit des méditations sur la vie, la mort, l'immortalité, le temps, l'amitié, le triomphe de la vertu. Précurseur des grandes idées modernes, il met en vers la philosophie chrétienne et relève d'autant la pensée de son siècle [3]. Puis, c'est Gray, mélancolique, délicat, âme inquiète et pieuse. L'*Élégie sur un cimetière* [4] est son œuvre la plus populaire. Mais il en composa d'autres non moins originales, *le Barde* et *la Descente d'Odin*, religieuses de sentiment, nobles par la grandeur sereine de l'inspiration. Enfin, à ces précurseurs du romantisme anglais joignons William Cowper [5], le doux poète, cœur timide, esprit malade de scrupules. Il fait des vers, non pour un vain bruit de renommée ; ses poèmes sont la fleur de son âme, l'écho de sa vie humble, retirée dans un nid tout parfumé d'affection [6]. Le verger du voisin, le jardin rempli de roses, d'œillets et de chèvrefeuilles, le coin du feu, un soir d'hiver, le thé en famille, les moindres incidents domes-

1. *Hymne* à la suite des *Saisons*, trad. de 1759, p. 325.
2. 1681-1765.
3. Cf. Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, t. IV, ch. VII.
4. Elle est de 1751.
5. 1731-1800.
6. Chez la femme d'un ministre, mistress Unwin.

tiques, les choses vulgaires, il pare tout d'un reflet de poésie ; à tout il trouve, vrai poète, une beauté et une harmonie. C'est son originalité. Il aime la campagne en artiste ravi [1], il l'aime surtout en campagnard, heureux de vivre aux champs, amusé, réjoui de tous les détails, de tous les sons, de tous les accidents qu'il décrit avec complaisance. Du reste, tout s'agrandit par la pensée de Dieu qui se révèle dans les petites choses comme dans les spectacles grandioses. C'est pourquoi ses poèmes, particulièrement son chef-d'œuvre, *the Task*, chantent sa reconnaissance à Celui qui donne joie et santé. Il compose même les *Hymnes d'Olney*, où la louange divine est plus directe, actes de foi et d'amour, respirant une Religion pure, sereine et résignée. Plus que ses rivaux, il a le sens du divin, et ainsi, sans le vouloir, sans le savoir, il prépare la rénovation de la poésie en Angleterre. Après lui parut l'école romantique, religieuse et morale avec Wordsworth, Southey, Coleridge, révolutionnaire et païenne avec Byron, Schelley.

Wordsworth est le chef des lakistes. Revenu de son enthousiasme pour les idées nouvelles de France, il habite paisiblement au bord des lacs, en face des belles montagnes, occupé à contempler les paysages écossais. Sa poésie consiste à reconnaître la beauté, l'harmonie de la Nature. Pour en jouir voluptueusement ? Non certes ; mais pour cueillir la joie que ses spectacles dégagent, la

1. Cf. *The Task*, livre I, le Sopha, trad. de Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, XI, p. 166.

joie, principe de vertu et de bonheur [1]. Ce sentiment est quelque peu naïf dans son optimisme, et contraste singulièrement avec l'amertume hautaine d'un Byron ou, plus tard, avec le désespoir intime d'un A. de Vigny. Mais, par sa naïveté, il atteste du moins l'intention morale. Wordsworth, en effet, se préoccupe toujours des intérêts de l'âme : « Que suis-je venu faire en ce monde, et pour quel emploi cette vie m'a-t-elle été donnée? Suis-je juste ou non; et par delà les démarches visibles de ma conduite, les sentiments secrets de mon cœur sont-ils conformes à la loi suprême? » Telles sont ses pensées ordinaires; derrière les idées et les images, la philosophie religieuse transparaît; elle agrandit, elle embellit tous les petits événements qui forment la trame vulgaire de la vie. La plus vaste de ses œuvres, la plus belle aussi, *Une Excursion*, expose les grands intérêts de l'âme : « la vérité, la grandeur, la beauté, l'espérance, l'amour, la crainte mélancolique subjuguée par la foi, les consolations bénies aux jours d'angoisse, la force de la volonté et la puissance de l'intelligence..... » Ce qui fait notre prix, c'est l'intégrité de notre conscience. « La vie, la véritable vie est l'énergie de l'amour — divin ou humain — exercée dans la peine, dans la tribulation, et destinée, si elle a subi son épreuve et reçu sa consécration, à passer à travers les ombres et le silence du repos, à la joie éternelle. « Les vers, dit Taine, soutiennent ces grosses pensées de leur

1. Cf. Taine, *op. cit.*, t. IV, chap. IV; A. Filon, *Hist. de la littérature anglaise*, ch. XXV; J. Texte, *Études de littérature européenne.*

harmonie grave ; on dirait d'un motet qui accompagne une méditation ou une prière. Ils ressemblent à la musique grandiose et monstrueuse de l'orgue qui, le soir, à la fin du service, roule lentement dans la demi-obscurité des arches et des piliers ».

A la vérité, des sons profanes sur la lyre de Keats, de Shelley, de Byron répondaient à cette harmonie mystique. Des visions païennes animent leur poésie. L'intempérance des désirs, la frénésie des passions, la révolte contre tous les jougs, même les plus légitimes, les désespoirs immortels, tout cela frémit dans les œuvres de Byron. Un écho de ces cris passionnés se retrouve au fond des lamentations du siècle naissant. Ils retentissent bruyamment à travers les âmes, sans couvrir toutefois la voix plus discrète du sentiment religieux.

Elle s'élève aussi, cette voix pieuse, en Allemagne. Au cours du XVIII[e] siècle, la littérature allemande, plus encore que la littérature anglaise, emprunte à la France ses idées philosophiques, sa morale païenne. Wieland est un sceptique d'épicurisme aimable ; Kotzebue prône dans ses drames multiples un égoïsme bourgeois ; les adeptes du *Sturm und Drang* affichent leur frénésie d'indépendance et de passion ; tandis que Gœthe, esprit plus noble, jouit majestueusement d'un paganisme artiste à la fois et sensuel. Contre ce courant païen très large, très puissant, quelques esprits protestèrent : ce furent les romantiques. Ne parlons pas ici de leurs aspirations un peu confuses. Ils eurent, par exemple, l'ambition de

créer une poésie universelle, union parfaite de l'idéal et de la réalité. Cette ambition était démesurée pour leur faible génie. Mais leurs tentatives religieuses nous intéressent davantage, quand ils essaient de dégager la poésie du bas matérialisme où elle s'enlisait. On connaît peu en France Novalis [1], Frédéric Schlegel [2] (le poète du moins), Wackenroder [3], Tieck [4], Brentano [5], etc., et c'est sans doute leur faute, puisqu'ils ne surent pas enfanter de chefs-d'œuvre populaires. Toutefois, leurs idées méritaient un meilleur sort. Elles se résument en ceci : la Religion est l'ensemble des sentiments supérieurs de l'âme ou l'idéal. Elle constitue donc l'essence même de la poésie; disons plus : la poésie, expression de l'idéal, est la Religion. Proscrire le divin, c'est conséquemment tuer la poésie, et telle fut l'œuvre du XVIIIe siècle. Contre cette œuvre néfaste, les romantiques se lèvent avec enthousiasme. Pourquoi, disent-ils, ne regarder que les anciens? Puisque le Christianisme a transformé le monde, c'est à lui qu'il faut demander nos meilleures inspirations; et, logiques dans ce retour, les chefs du romantisme, Novalis en tête, remontent jusqu'au Moyen-Age qui les a séduits par la grâce naïve de ses légendes, son goût artistique et la vivacité de sa foi. Au fond, nous retrouvons chez eux quelques idées de Chateaubriand. Curieuse analogie, puisque l'auteur du

1. 1772-1801.
2. 1772-1829.
3. 1773-1798.
4. 1773-1853.
5. 1777-1842.

Génie du Christianisme, inconnu aux romantiques d'Allemagne, les ignorait aussi certainement. Cette ressemblance, au surplus, prouve que le mouvement religieux de la fin du XVIIIe siècle, dans tous les pays, avait ses racines au cœur des générations nouvelles, remué par des aspirations supérieures que le scepticisme et l'ironie ne pouvaient plus étouffer.

III

Je n'ignore pas d'ailleurs ce qu'on peut dire ici : cette renaissance chrétienne n'a pas été bien profonde. Laissons l'Allemagne, restons en France. Sans parler des poètes A. de Vigny, A. de Musset et Gautier, qui échappèrent absolument à son influence, il est incontestable que même Lamartine et V. Hugo se sont éloignés peu à peu de cette foi, dont le rayon aimable éclaira leurs jeunes années. Mais cela n'est pas entièrement exact. Et d'abord aucun poète, pas même Musset, pas même Gauthier, ne se déroba complètement à l'action chrétienne. Leur pensée n'aurait pas ce désenchantement, leurs pleurs tant d'amertume, leurs regrets ce désespoir poignant, si, à leur insu, tout au fond de l'âme, ne s'avivait le besoin de la foi. Nous avons du reste montré que pour avoir eu trop peu de sentiment chrétien, l'un, sans idées d'aucune sorte, se contente d'être un orfèvre de style, et l'autre, de chanter sa monotone chanson d'amour.

A. de Vigny doit aux préoccupations religieuses de son temps au moins la pensée d'emprunter à la Bible et à l'Évangile le sujet de ses plus beaux poèmes. S'il ne le traita jamais avec la foi d'un chrétien, nous savons que ce fut au grand dommage de sa puissance poétique. On connaît les longs silences de sa Muse. La stérilité littéraire eut en partie pour cause un pessimisme dépourvu de sens religieux. « La fin vraie à laquelle l'esprit arrive en pénétrant au fond de chaque perspective, c'est le néant de tout. Gloire, amour, bonheur, rien de tout cela n'est complètement... Donc, pour écrire des pensées sur un sujet quelconque et dans quelque forme que ce soit, nous sommes forcés de commencer par nous mentir à nous-mêmes en nous figurant que quelque chose existe, et en créant un fantôme pour ensuite l'adorer ou le profaner, le grandir ou le détruire. C'est donc un crime de sacrifier à la superstition des amours ineffables[1]. » Il oubliait, le noble et malheureux poète, que si les choses sont brutales, si la réalité dément l'idéal, cet idéal peut vivre en nous comme en un sanctuaire où la beauté, la justice, la foi se réfugieront à l'abri des outrages du sort, et hors de nous, surtout en Dieu, Idéal suprême et suprême Réalité. Plus croyant, Alfred de Vigny eût donné de la lumière et de la joie à sa poésie trop sombre et trop amère; il eût été aussi sans doute plus longtemps poète, je veux dire que la source où buvait sa Muse n'eût pas été sitôt tarie.

1. *Journal intime*, 1839.

Quant à Lamartine et à V. Hugo, ils s'imprégnèrent longtemps de spiritualisme chrétien. Nous l'avons constaté. Mais il est certain qu'assez vite ce sentiment s'affaiblit jusqu'à s'éteindre. Cela tient à la qualité du christianisme de ces poètes : il fut trop sentimental. Des effusions de foi et d'amour, de pieuses rêveries, le goût d'un décor pittoresquement religieux, des légendes autour desquelles l'imagination brode ses fantaisies, tout cela ne constitue pas le vrai christianisme. Aussi qu'arrive-t-il ? Lamartine, le chantre religieux des *Méditations* et des *Harmonies* surtout, s'égare avec *Jocelyn* en rêveries panthéistes, mêle, dans la *Chute d'un ange*, le rationalisme, le panthéisme encore et le sensualisme, bref, s'éloigne de la foi qui longtemps restera éclipsée. Par contre-coup, ses défauts naturels éclatent. Nature molle et tendre, il descend à la volupté, qu'il masque dangereusement de religiosité. Son génie trop ondoyant à qui la fermeté chrétienne eût été nécessaire, n'enfanta plus qu'une pensée vague et souvent nuageuse. Dans ses poèmes philosophiques, il y a certes de très belles parties, mais « la musique des mots, l'abus des images impropres, l'étendue disproportionnée des épisodes ou des amplifications parasites cachent mal l'incertitude et le vide de l'idée, le relâchement ou l'impuissance de l'écrivain [1] ».

Tout de même de V. Hugo. Les premières poésies, moins parfaites de forme que les œuvres de maturité,

1. Thureau-Dangin, *Hist. de la monarchie de Juillet*, t. I, ch. X, p. 336.

procèdent d'une inspiration chaste, saine et fière. Mais avec la foi décline la netteté de la pensée, l'élévation morale des sentiments. Sainte-Beuve, vers 1831, écrivait à propos du poète : « De progrès en croyance religieuse, en certitude philosophique, en résultats moraux, le dirais-je? Il n'y en a pas. C'est là un mémorable exemple de l'énergie dissolvante du siècle et de son triomphe à la longue sur les convictions individuelles les plus hardies. On les croit indestructibles, on les laisse sommeiller en soi, comme suffisamment assises, et un matin on se réveille, les cherchant en vain dans son âme : elles s'y sont affaissées comme une île volcanique sous l'Océan. » Assurément, les *Feuilles d'automne* portent l'empreinte d'un merveilleux talent. Mais le déclin, à la suite de la secousse morale dont l'âme du poète est agitée, s'accentue et attriste dans les *Chants du Crépuscule*. C'est une poésie, brillante toujours, trop matérielle cependant : « prédominance du son, du décor, de l'image physique, profusion descriptive, vague déclamation, répétitions essouflées révélant le vide de l'idée et l'impuissance de celle-ci à se préciser et à se renouveler ; absence de goût et de mesure, grossissements disproportionnés et monstrueux, erreurs d'un esprit où le trouble intérieur et extérieur a détruit tout frein et tout équilibre, épuisement et stérilité précoces d'un art qui n'est qu'imagination et sensation au lieu d'être fondé sur la raison ; par-dessus tout, incertitude et malaise de la pensée confessés par l'auteur lui-même, quand il écrit, à cette époque, dans la préface des *Chants du Crépuscule* :

« La société attend que ce qui est à l'horizon s'allume tout à fait ou s'éteigne complètement. Il n'y a rien de plus à dire. Ce qui est peut-être exprimé dans ce recueil c'est cet étrange état crépusculaire de l'âme et de la société, dans le siècle où nous vivons. De là, dans ce livre, ces cris d'espoir mêlés d'hésitation, ces troubles intérieurs, cette crainte que tout n'aille s'obscurcissant [1]... » Puis le temps a marché. V. Hugo a multiplié les œuvres avec une fécondité prodigieuse. Il a écrit les *Châtiments*, les *Contemplations*, la *Légende des Siècles*, où les pages immortelles abondent et toutes les virtuosités de la forme. Les déviations du goût et les perversions de l'intelligence n'ont pu étouffer le génie naturel. Elles subsistent pourtant, elles s'accentuent même à mesure que l'orgueil et le sensualisme de l'auteur secouent tout frein, principalement le frein de la foi. Au point de vue religieux, de 1851 à 1885, V. Hugo se perd dans un illuminisme aux allures apocalyptiques, où, du passé, rien ne subsiste qu'un vague déisme, avec la haine vivace de la religion catholique [2]. C'est aussi l'époque des incohérences et des absurdités ; l'imagination sans entraves se joue parmi tous les caprices, dérobant à la raison la vue exacte des choses et de l'âme, — inspiratrice de beaux vers souvent, et non moins souvent donnant le pire essor aux graves défauts qui avaient déjà germé.

1. Thureau-Dangin, *loc. cit.*, p. 343.
2. *Art d'être grand-père*, VI, XI, IV, 4. 5, VIII, XV, 1, XVIII, 1 ; *Les quatre vents de l'Esprit*, le Livre satirique, XXIII, XXVI, XXIX ; *le Pape*, *la Pitié suprême*, surtout *Religion et Religions*.

IV

Il est donc vrai que le romantisme n'a pas tenu ses promesses. Par la bouche de ses coryphées, il annonçait le réveil du spiritualisme religieux, le refleurissement de la partie morale, divine et mélodieuse de la pensée humaine [1]. « De même que les esprits sophistiques et déréglés des Voltaire, des Diderot et des Helvétius avaient été d'avance l'expression des innovations sociales écloses dans la décrépitude du dernier siècle », la littérature contemporaine devait être « l'expression anticipée de la société religieuse... Elle essaie donc de retrouver les dogmes dans le cœur et de rendre de la foi à l'imagination [2] ». Autant bâtir sur le sable mouvant des mers. Certes, il était bon, il était juste de revendiquer les droits de l'imagination et du sentiment. Pour les avoir étouffés ou négligés, le dix-huitième siècle ne comprit rien à la poésie. Mais hélas! pour les avoir trop écoutés, pour avoir trop étalé et toujours et partout son Moi, le romantisme compromit le triomphe de sa cause. Comment, du reste, garder aux cœurs une religion sans racines profondes dans les esprits? La réaction vint. A partir de 1850 [3], l'analyse, détrônée pendant la première moitié

1. Lamartine, préface des *Méditations*.

2. Victor Hugo, préface des *Odes et Ballades*.

3. Il faut cependant citer au moins Baudelaire qui représente un romantisme artificiel et brutal. Son influence, après sa mort, fut assez grande sur beaucoup de jeunes poètes qui voulaient imiter son genre

du siècle, le réalisme, uniquement soucieux des faits, coupent les ailes aux songes d'or de la fantaisie. Par suite, la poésie change de caractère. Ce ne sont plus les confidences sentimentales ou les élans passionnés ou des langueurs exquises de mélancolie. Leconte de Lisle, avec une olympienne impassibilité [1], poursuit l'union de

macabre, malsain. Il a inventé le baudelairisme, c'est-à-dire « l'union de la sensualité la plus profonde à l'ascétisme chrétien, de la volupté charnelle au mysticisme pieux, l'une s'aiguisant par l'autre. Il ravive donc le sentiment religieux au moment même où il recherche les sensations les plus contraires aux croyances d'où dérive ce sentiment. » Ce n'est pas là tout le baudelairisme; mais je crois que c'en est bien le trait principal. C'est pourquoi nous avons laissé Baudelaire en dehors d'une étude qui, en recherchant le sentiment chrétien, même superficiel, s'attachait d'abord à sa sincérité. Du reste, voici quelques indications plus détaillées sur le baudelairisme, examiné de notre point de vue. Je les emprunte à M. Lemaître : « On considère la femme comme une esclave, comme une bête, et cependant on lui adresse les mêmes hommages, les mêmes prières qu'à la Vierge immaculée. Ou bien, on la regarde comme le piège universel, comme l'instrument de toute chute, et on l'adore à cause de sa funeste puissance. Et ce n'est pas tout : dans l'instant où l'on prétend exprimer la passion la plus ardente, on s'applique à chercher la forme la plus précieuse, la plus imprévue, la plus contournée, c'est-à-dire celle qui implique le plus de sang-froid et l'absence même de la passion. — Ou bien, pour innover encore dans l'ordre des sentiments, on se pénètre de l'idée du surnaturel, parce que cette idée agrandit les impressions, en prolonge en nous le retentissement; on pressent le mystère derrière toute chose, on croit ou l'on feint de croire au diable; on l'envisage tour à tour ou à la fois comme le père du mal ou comme le grand Vaincu et la grande Victime! et l'on se réjouit d'exprimer son impiété dans le langage des pieux et des croyants... Je crois que c'est bien là l'effort essentiel du baudelairisme : unir toujours deux ordres de sentiments contraires, et, au premier abord, incompatibles, et, au fond, deux conceptions divergentes du monde et de la vie, la chrétienne et l'autre... *Contemporains*, 4e série, p. 19. Cf. Th. Gautier, *Notice* sur Charles Baudelaire.

1. Elle n'est qu'apparente; bien des souffrances, bien des rébellions grondent sous les rimes sereines. Cf. J. Lemaitre, *Contemporains*, 2e série. F. Brunetière, *Evolution de la poésie lyrique*, t. II, p. 155-163.

l'art et de la science, ou plutôt l'union de la science et de la Beauté. Faire revivre

le souffle de Platon *dans* le corps d'Aphrodite[1]

tel est son idéal. Ses poèmes, en outre, forment une histoire des religions; mais une bonne part se ramène à un cri de révolte, cri sourdement passionné, contre ces mêmes religions, contre Dieu en définitive. Inutile donc de rechercher en ses œuvres, d'ailleurs superbes, le sentiment divin, comme nous l'entendons ici. Ses disciples, les Parnassiens, s'enchaînent au culte pur de la forme, sans le noble souci d'y enchâsser une matière précieuse[2]. En général, l'heure est passée des hymnes à Dieu, des aspirations vers l'Infini. On compte sur la science pour satisfaire tous les besoins, pour répondre à toutes les curiosités. Puis, comme toujours, les excès appellent une réaction; l'idéalisme semble refleurir, c'est-à-dire « la doctrine, ou plutôt, — car il y en a plusieurs, — les doctrines qui, sans méconnaître l'incontestable autorité des faits, des événements de l'histoire ou des phénomènes de la nature, estiment qu'ils ne s'éclairent ni les uns ni les autres de leur propre lumière ; qu'ils ne portent pas avec eux leur signification tout entière et qu'ils relèvent de quelque chose d'extérieur, de supérieur et d'antérieur à nous-mêmes. L'idéa-

1. Hypatie, *Poèmes antiques*.

2. Exceptons M. Sully-Prudhomme, artiste au sentiment délicat, poète de pensée profonde, douloureuse, inquiète du Vrai, de la Justice, de l'Infini, de la Beauté, c'est-à-dire, au fond, du divin ; et encore M. de Hérédia qui sait en des sonnets merveilleux condenser la légende et l'histoire.

lisme, c'est encore la conviction que si la science ou la connaissance de fait est une des « fonctions de l'esprit », elle n'est pas la seule, ni peut-être la plus importante. Et l'idéalisme enfin, c'est la persuasion entière, l'intime persuasion, la croyance indestructible que, derrière la toile, au delà de la scène où se joue le drame de l'histoire et le spectacle de la nature, une cause insensible, un mystérieux auteur se cache, *Deus absconditus*, qui en a réglé d'avance la succession et les péripéties [1]. » C'est qu'en effet on a beau s'écrier : il n'y a plus de mystères; tant que les questions d'origine, de nature et de fin échapperont aux curiosités de la science, il faudra reconnaître la vérité de ce mot de Benjamin Constant : « A mesure que la religion se retire de ce que les hommes connaissent, elle se replace à la circonférence de ce qu'ils savent [2]. » On avait dit encore : « Il n'est plus de science que du fait, le reste n'est qu'illusion du sentiment ou mirage de l'imagination. » Or si le cœur « a ses raisons que la raison ne comprend pas », il a surtout ses besoins que la science ne comble pas. Voilà pourquoi la poésie contemporaine, avec une ardente sensualité, trahit tant d'inquiétude morale. Nous assistons du reste à un réveil de doctrines bizarres, inquiétantes même, spiritisme, occultisme, magisme, néo-boudhisme, dont nous ne dirons rien, sinon qu'elles prouvent l'obsession persistante du mystère sur les esprits contemporains. Il y aurait plus à parler, si c'était le lieu, du néo-christia-

1. Brunetière, *la Renaissance de l'Idéalisme* Edit. Didot, 1896.
2. Cité par Brunetière.

nisme qui, par de certaines aspirations mystiques, proteste contre la longue victoire du positivisme. Mais que peut bien être le néo-christianisme ? Nous ne comprenons pas Christianisme sans le Christ, fils de Dieu, sans le surnaturel, sans les dogmes, base immortelle. Le reste, c'est un christianisme bâtard, honteux, impuissant. Le salut n'est pas là. Pour nous en tenir à la question littéraire, Olympiens, Parnassiens, Symbolistes et Décadents [1] se bercent dans une curiosité d'art stérile. Les néo-chrétiens peuvent se complaire à une religiosité

1. Il faut cependant citer ici Verlaine. Dans une de ses œuvres au moins, *Sagesse*, il fait entendre une note à peu près chrétienne. Son âme y exhale le vrai repentir, fait de crainte et de tendresse. A l'endroit des mystères, sa pensée est humble et soumise ; il prie la Vierge filialement ; avec le Christ, il échange des sonnets d'une piété brûlante. Je ne me demanderais pas, comme M. Lemaître, si jamais un saint a mieux parlé à Dieu que Paul Verlaine. Contentons-nous de reconnaître dans ce poème de belles effusions mystiques. Pour les autres, il est difficile de les résumer. Le même critique les caractérise ainsi : « demi-ivresse, hallucination qui déforme les objets et les fait ressembler à un rêve incohérent ; malaise de l'âme qui, dans l'effroi de ce mystère, a des plaintes d'enfant ; puis langueur, douceur mystique, apaisement dans la conception catholique de l'univers, acceptée en toute naïveté... » (*Contemporains*, 4e série.)

Quant aux symbolistes, on les a fort raillés, non sans raison. Tant d'obscurités, tant d'extravagances, tant de charlatanisme peut-être justifie cette ironie ! Mais n'ont-ils mérité que le persiflage ? Ou leur nom est mensonger, ou leurs efforts tendent au triomphe du symbole, je veux dire de l'idée en poésie. Le symbolisme achemine donc naturellement la poésie « vers la vérité de sa définition la plus haute, qui est d'être une métaphysique manifestée par des images et rendue sensible au cœur : une métaphysique, c'est-à-dire une conception du monde, ou une théorie des rapports de l'homme avec la nature, et une conception de la vie, ou une théorie des rapports de l'homme avec l'homme », ajoutons, de l'homme avec Dieu. (Brunetière, *évolution de la poésie lyrique*, t. II, p. 277.)

vague qui, peut-être, n'est que du dandysme. Aucun écho profond ne répond aux raffinements des uns, ni à la morbidesse des autres. Certes, la poésie n'est pas morte. Mais de grande, de haute poésie comme à l'époque de surabondante jeunesse où s'épanouit le romantisme, peut-être n'y en a-t-il plus. Beaucoup de cénacles, beaucoup de petites chapelles. On oublie de chanter l'homme, celui qui dort couché dans la poussière des siècles éteints, ou celui qu'emporte le tourbillon contemporain, l'homme en face de la Nature immortelle, tourmenté des graves problèmes de la vie, et Dieu enfin dont le nom revêt de majesté sacrée les vers où il s'enchâsse, comme il verse des émotions pénétrantes à l'âme où il descend. Vieux thèmes, sans doute, mais inépuisables. Souhaitons que fidèle à ses destinées, pour être populaire, humaine, la poésie s'abreuve toujours à ces sources éternelles.

Vu et lu
en Sorbonne, le 13 décembre 1898,
par le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
A. Croiset.

Vu
et permis d'imprimer.
Le Vice-Recteur
de l'Académie de Paris,
Gréard.

BIBLIOGRAPHIE

A. ÉDITIONS

Lamartine........ *Œuvres poétiques*. Paris, Hachette-Jouve et Cie, 1895.

Victor Hugo...... *Œuvres poétiques*. Paris, Hetzel et Cie, Édition définitive.

Alfred de Vigny... *Poésies complètes*. Paris, Calmann Lévy, 1892.
Journal d'un Poète. Paris, Calmann Lévy, 1882.

Alfred de Musset.. *Œuvres complètes*. Paris, G. Charpentier, 1896.

Théophile Gautier *Poésies complètes*. Paris, G. Charpentier, 1890.
Émaux et Camées. *Ibid*. 1895.
Mademoiselle de Maupin. *Ibid*. 1895.

Sainte-Beuve..... *Poésies complètes*. *Ibid*. 1890.
Volupté. *Ibid*.

B. AUTEURS CONSULTÉS

Sainte-Beuve .... *Causeries du Lundi*, t. I, IV, VII. *Premiers Lundis*, t. I, II, III.
Nouveaux Lundis, t. VI. *Portraits contemporains*, t. I et t. II.

A. Vinet......... *Études sur la littérature française au XIXe siècle*, t. II (1845).

V. de Laprade.... *Le Sentiment de la nature chez les Modernes* (1868).
G. Merlet........ *Tableau de la littérature française 1800-1815.*
E. Montégut...... *Nos Morts contemporains* (1883).
M. G. Pellissier... *Le Mouvement littéraire au XIXᵉ siècle.*
M. F. Brunetière.. *L'Evolution de la poésie lyrique*, 2 vol. (1889).
M. J. Lemaître ... *Les Contemporains*, t. IV, t. VI.
M. E. Faguet..... *XIXᵉ siècle* (1887).
M. G. Larroumet.. *Études de littérature et d'art* (Hachette, 1893).
M. J. Texte...... *Études de littérature européenne.*
M. G. Brandès.... *Les grands courants de la littérature au XIXᵉ siècle* (Leipzig-Barsdorf).
M. L. Bertrand ... *La Fin du classicisme* (1897).
M. H. Potez..... *L'Elégie en France* (1898).

Ch. de Pomairols. *Lamartine.* Paris, 1889.
M. E. Deschanel.. *Lamartine*, 2 vol. in-8. Paris, 1893.
M. E. Rod....... *Lamartine* (Classiques populaires).
M. F. Brunetière.. *La Poésie de Lamartine* (*Revue des Deux Mondes*, 15 août 1899).
M. F. Reyssié..... *La Jeunesse de Lamartine.* Paris, 1892.
M. A. France..... *L'Elvire de Lamartine*, Paris, 1897.
M. E. Zyromiski .. *Lamartine, poète lyrique.* Paris, 1897.

M. E. Biré....... *Victor Hugo avant 1830; V. Hugo après 1830.*
M. F. Brunetière.. *Nouvelles Questions critiques.*
M. E. Dupuy ..... *Victor Hugo. L'Homme et le Poète.* Paris, 1887.
M. Ch. Renouvier. *V. Hugo. Le Poète.* Paris, 1894.
L. Veuillot .... *Études sur V. Hugo.* Paris, 1886.
M. L. Mabilleau.. *Victor Hugo* (Collection des Grands Écrivains). Paris, 1893.
M. G. Deschamps.. *Cours libre sur V. Hugo, professé à la Sorbonne* (*Revue des Cours et Conférences*), 1898.

M. Paléologue.... *Alfred de Vigny* (1891).
L. Ratisbonne.... *A. de Vigny. Journal d'un Poète* (Préface).
M. Dorison....... *A. de Vigny, poète-philosophe.*
M. E. M. de Vogüé. *Regards historiques et littéraires* (La poésie idéaliste en France).
M. P. Bourget... *Études et Portraits*, t. I.

Arvède Barine.... *Alfred de Musset* (1893).

Sainte-Beuve..... *Théophile Gautier*. Nouveaux Lundis, t. VI.
M. E. Bergerat... *Étude sur Théophile Gautier.*
Maxime du Camp.. *Théophile Gautier* (1890).

M. d'Haussonville. *Sainte-Beuve* (1875).

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

B

C

D

E

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE

OBJETS DE LA POÉSIE LYRIQUE

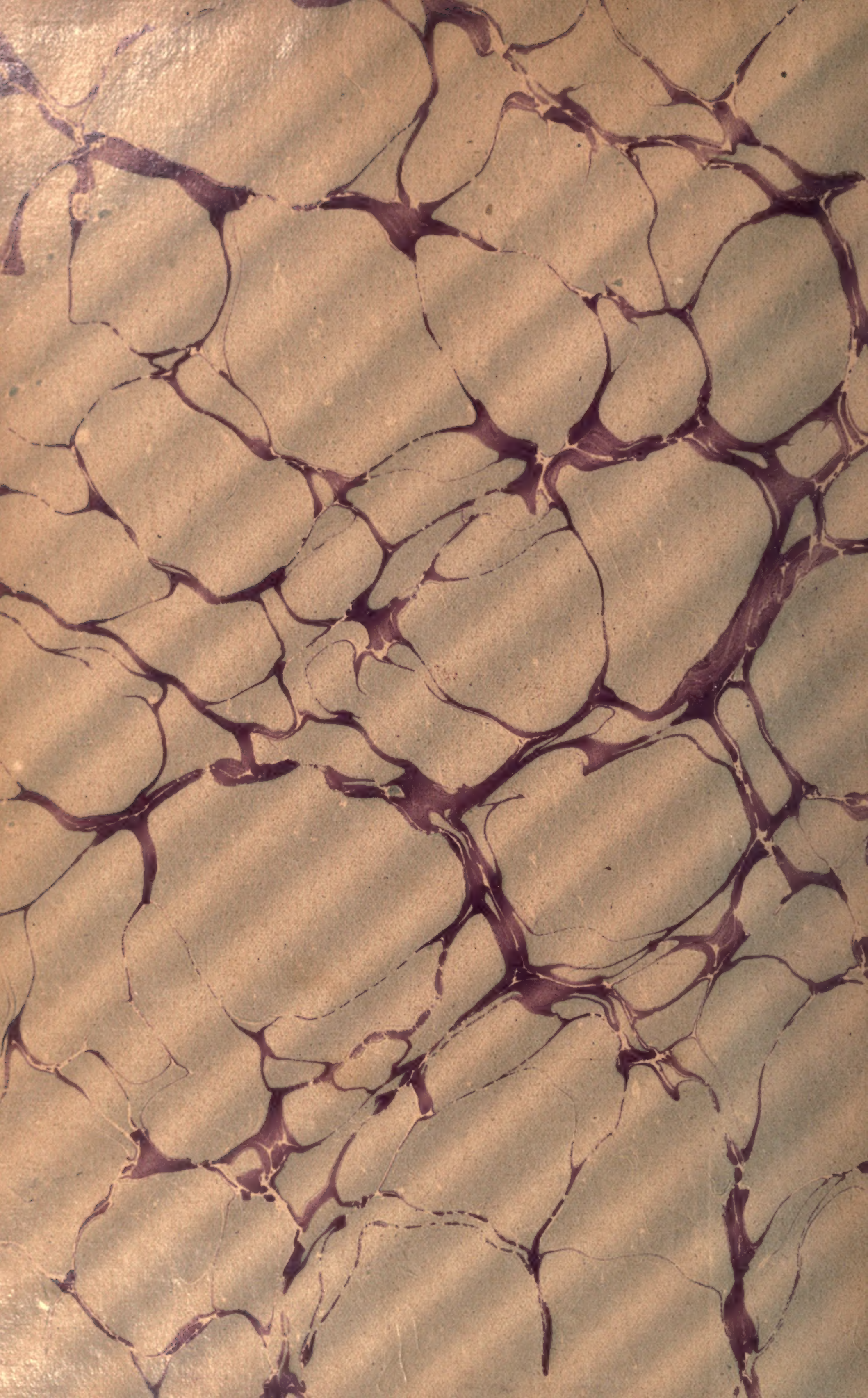
DEUXIÈME PARTIE

SENTIMENTS LYRIQUES

ERRATA

P. 96,	10e l.	*Au lieu de* :	et les yeux assortis,	*lire* :	et le ciel assorti.
P. 120,	2e l.	—	l'hyme,	—	l'hymne.
P. 159,	10e l.	—	els,	—	les.
Ibid.	Note.	—	dierner,	—	dernier.
P. 196,	10e l.	—	âme,	—	mal.
P. 212,	15e l.	écrite à tort comme vers.			

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS



Due Date Bookmark

Robarts Library

DUE DATE:

Apr. 7, 1994

For telephone renewals
call
978-8450
Hours:
Monday to Thursday